

## OLYMPICA PINDARICA (II)\*

GAUTHIER LIBERMAN  
École Pratique des Hautes Études, Paris  
[gauthier.liberman@ephe.psl.eu](mailto:gauthier.liberman@ephe.psl.eu)

---

### RESUME

Remarques critiques, exégétiques et métriques sur les plus longues *Olympiques* de Pindare, incluant des propositions sur les autres poèmes de Pindare et sur le texte d'autres auteurs.

### ABSTRACT

Critical, exegetical, and metrical remarks on Pindar's longest *Olympics*, including suggestions on Pindar's other poems and on the text of other authors.

### MOTS-CLES

Pindare, poésie lyrique grecque, critique textuelle, métrique.

### KEYWORDS

Pindar, Greek Lyric Poetry, Textual Criticism, Metrics.

---

Fecha de recepción: 22/07/2022

Fecha de aceptación y versión final: 14/03/2024

---

\* Voir « *Olympica Pindarica* (I) », *ExClass* 27, 2023, 9-55. Pour la faute que suppose notre changement (54-5) de ἐς φανεράν ὁδὸν ἔρχονται en ἅμ φανεράν ὁδὸν ἔρχονται (*O.* 6.73), nous aurions pu rapprocher la belle correction de Bursian ἀμβαλεῖν pour ἐμβαλεῖν dans Euripide *Alc.* 50 οὐκ, ἀλλὰ τοῖς μέλλουσι θάνατον ἀμβαλεῖν, « différer la mort de ceux qui doivent mourir ». Dans la citation (55 n. 231) de Simias de Rhodes, fr. 24.2 Fränkel = fr. 20.2 Powell, on rétablira ἡγήσας<α>v. Nous illustrerions la mutilation du cadavre des tyrans défunts (37, à propos d'*O.* 2.56-60) au moyen de Tacite, *hist.*, 1.49.1, « Galbae corpus diu neglectum et licentia tenebrarum plurimis ludibriis uexatum ».

## O. 7.11-12

ἄλλοτε δ' ἄλλον ἐποπτεύει Χάρις ζωθάλμιος ἄδυμελεῖ  
θαμὰ μὲν φόρμιγγι παμφώνοισι τ' ἐν ἔντεσιν αὐλῶν.

« Elle pose tantôt sur cet homme, tantôt sur celui-là son regard protecteur, Charis qui épanouit les vivants, en faisant entendre conjointement les douces notes de la *phorminx* et la variété tonale complète<sup>1</sup> des instruments que sont les *auloi* ». Pris dans son seul sens attesté, celui de « souvent », θαμὰ fait difficulté. « It would be », remarque avec sagacité Verdenius<sup>2</sup>, « inconsistent with Pindar's self-confidence to say that his poetry 'often' (i.e. not always) gives permanence to the victor's renown ». Un rapporteur réfère θαμὰ à l'instrumentation musicale : « Pindar's poetry would "often" be sung to the lyre and pipe, but not always » ; « on this occasion, Pindar specifies that he is using *both* : καὶ νῦν ὑπ' ἀμφοτέρων ». Si cette interprétation<sup>3</sup> est juste, il faut reconnaître que Pindare s'est exprimé obscurément et même gauchement, car l'exégèse naturelle de θαμὰ est celle qui se heurte à la critique de Verdenius. Graf<sup>4</sup> veut que la

<sup>1</sup> Voir, sur la signification de παμφώνοισι, E. Graf, *De Graecorum veterum re musica quaestionum capita duo*, Marburg 1889, 5-6 ; T. Reinach, article « Tibia » du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, Paris 1892, V, col. 304B ; O. Crusius, *Die delphischen Hymnen. Untersuchungen über Texte und Melodien*, Göttingen 1894, 48 ; M. Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina bei Pindar*, Amberg 1898, 53, et M.L. West, *Ancient Greek Music*, Oxford 1937, 344 et 346. « Da man, wie Proclus (zu Platos Alcibiades) bemerkt, durch jedes Loch der Flöte mehrere Töne hervorbringen kann, während die Saiten der Lyra nur je einen Ton geben, so ist die Flöte von vornherein an πολυφωνία, nach antikem Sprachgebrauch, dem Saiteninstrument überlegen » (E. Graf, *Der Kampf um die Musik im griechischen Altertum*, Quedlinburg 1907, 5). Bien sûr, l'instrument à cordes, qui, en tant qu'heptacorde, avait, remarque H. Usener, *Altgriechischer Versbau*, Bonn 1886, 117, fourni le « clavier » de l'instrument à vent, demeurait le plus noble.

<sup>2</sup> *Commentaries on Pindar*, Leiden 1987, I, 51.

<sup>3</sup> W.B. Henry, « Pindaric Accompaniments », dans P.J. Finglass, C. Collard, N.J. Richardson, eds., *Hesperos. Studies in Ancient Greek Poetry Presented to M. L. West on his Seventieth Birthday*, Oxford 2007, 126-31, spéc. 127 présente cette interprétation comme une évidence indiscutable et fonde sur elle une hypothèse liant à l'emploi occasionnel des *auloi* et à l'intention de faciliter la tâche des aulètes la présence occasionnelle dans la première triade de « syllabae ancipites » brèves que l'on retrouve sporadiquement dans les triades suivantes. « Any freedom of responsion of which the aulos-player was not aware in advance would cause him to become out of step with the other performers for a time », écrit Henry, *op. cit.*, 128 ; la bonne exécution musicale de la partition dépend-elle vraiment de la connaissance qu'a ou non l'aulète des irrégularités de responsion liées à ces « ancipitia breuia » ? Et, si la thèse de Henry est juste, comment s'expliquer que, par l'effet de la « licentia primi systematis », « more often than not (...), a short anceps in the first triad is not reproduced in the later ones » (M.L. West, *Greek Metre*, Oxford 1982, 74 ; cf. W.S. Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism. Collected Papers*, Oxford 2007, 118-19) ? Pour une explication de ce fait par l'intention de faciliter le chant, voir F. Vogt, *De metris Pindari quaestiones tres*, Argentorati 1880, 106-7.

<sup>4</sup> *De Graecorum veterum re musica*, 40-2. L'importance du traité de Graf, une « Habilitationsschrift », est inversement proportionnelle à sa notoriété. C'est par exemple à ses dépens que, en discutant (West, *Ancient Greek Music*, 104) la notion de διάλεκτος des *auloi* chez Aristoxène, West

double instrumentation ait été d'usage pour les épinicies et que le contraire ne puisse se conclure des passages où est mentionné un seul type d'instruments, surtout le plus noble, l'instrument à cordes<sup>5</sup> : s'il a raison, l'explication de notre rapporteur est à rejeter pour une raison de fond. West admet qu'il y eut double instrumentation « sometimes, at least »<sup>6</sup>. Si l'on suit l'interprétation ordinaire de θαμά, celle que critique Verdenius, et à plus forte raison si on lit ἄμα, la portée générale du passage implique que la double instrumentation était usuelle dans les épinicies<sup>7</sup>. Cette observation selon nous pertinente revient à Graf<sup>8</sup>. Précisons qu'il lit θάμα « conjointement ». Bergk<sup>9</sup> a, en effet, inventé un adverbe θάμα censé avoir ce sens, qui est le sens attendu, et, emboitant le pas à Bergk sans le nommer, Verdenius<sup>10</sup> imagine que le système coordonnant θ' ἄμα... καὶ (cf. *I.* 2.11, κτεάνων θ' ἄμα λειφθεὶς καὶ φίλων) a produit la « cristallisation » θάμα, que l'on trouverait ici et en *N.* 2.9, θαμὰ μὲν Ἴσθμιάδων δρέπεσθαι κάλλιστον ἄωτον

ignore les analyses par lesquelles Graf, 13-36 réfute l'idée d'un dialogue soit « between the two pipes » soit, s'agissant de l'expression κρουματικὴ διάλεκτος (attestée au pluriel dans un fragment d'Aristoxène), entre les *auloi* et la *phorminx*. Le chapitre « Polyphonie » du traité de R. Westphal *Griechische Harmonik und Melopoeie*, Leipzig 1886, 37-46 développe la thèse d'un dialogue instrumental (hétérophonie et contrepoint ou polyphonie au sens moderne) en partant d'un passage de Pindare comparable au nôtre, *O.* 3.8, φόρμιγγά τε ποικιλόγαρυν καὶ βοᾶν αὐλῶν ἐπέων τε θέσιν. Estimant son idée d'un Pindare utilisant le contrepoint réfutée par H. Guhrer, « Zur Frage der Mehrstimmigkeit in der griechischen Musik », dans *Philologische Abhandlungen Martin Herz zum siebzigsten Geburtstage (...)* dargebracht, Berlin 1888, 169-88, Westphal y renonce dans le dernier livre publié sous son nom, *Aristoxenos von Tarent, Melik und Rhythmik des klassischen Hellenenthums*, Leipzig 1893, II, 5.

<sup>5</sup> W. von Christ, *Pindari carmina*, Leipzig 1896, XCVIII est, sur ce point, d'accord.

<sup>6</sup> *Ancient Greek Music*, 346. C'est l'opinion de Boeckh dans le traité fondateur *De metris Pindari* que contient le premier tome de son édition de Pindare, Leipzig 1811, 258. « Die Vereinigung von beiden wird immer eine besondere Leistung bedeutet haben », croit savoir Wilamowitz, *Pindaros*, 95. Cette thèse exclut la référence de θαμά à la double instrumentation. Vingt ans auparavant, Wilamowitz (*Notes of Wilamowitz' Course on Pindar*, Berlin 1900/01. *A First Edition*, Berlin 1900-1, 177 et 179) professait ceci : « Pindar poesie ist <eine art> chor. tanzmusik. Clarinetten u. saiteninstrum., während d. tragödie bekanntl. sich auf d. blasinstrument (αὐλός) beschränkt » ; « Wir stellen uns vor, dass P. flöten u. κιθάραι zu einem orchest vereinigt ».

<sup>7</sup> Westphal, *Die Musik des griechischen Alterthumes*, 172 = *Griechische Harmonik und Melopoeie*, 38 semble être de cet avis.

<sup>8</sup> « Graf, écrit Henry (« Pindar's Accompaniments », 127 n. 3), goes astray in finding evidence in this last passage for Pindar's universal practice ». Ce jugement est fondé si l'on accepte l'interprétation que donne Henry à θάμα, mais on peut le retourner contre son auteur si l'on refuse son interprétation à notre avis peu plausible de θάμα.

<sup>9</sup> *Meletematum lyricorum specimen*, Halle 1859, 4-6. Il suggère aussi θάμα en *N.* 7.19-20, ἀφνεὸς πενιχρὸς τε θανάτου παρὰ σᾶμα νέονται, « riche et pauvre s'en vont par-devers le tombeau de la mort ». Mais la correction ἀφνεὸς πενιχρὸς τε θανάτου πέρας | ἄμα νέονται, « riche et pauvre s'en vont l'un et l'autre vers le terme de la mort » est infiniment supérieure : voir Liberman, « Hermann et la colométrie pindarique de Böckh. Révolution et contre-révolution en métrique », dans *Gottfried Hermann (1772-1848)*, edd. K. Sier et E. Wöckener-Gade, Leipzig, 2010, 212 en ajoutant un renvoi à P. Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar, Zweites Stück*, Berlin 1921, 17 n. 5 et à Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 187-8.

<sup>10</sup> Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 51.

ἐν Πυθίοισι τε νικᾶν, « en même temps cueillir le fleuron<sup>11</sup> très beau des concours isthmiques et triompher aux pythiques »<sup>12</sup>. En réalité, ici et là Pindare avait, dans l'alphabet béotien qui note l'aspiration initiale, écrit  $\text{ϐAMA}$  =  $\text{ᾗμα}$ <sup>13</sup>, mais, au cours d'une opération de translittération, la lettre notant l'aspiration fut prise pour une forme de  $\Theta$  très proche, d'où le  $\text{θαμά}$  de la tradition textuelle postérieure. Cet accident s'est probablement aussi produit en *N.* 7.83,  $\text{γαρυέμεν ἡμέρᾱ} \mid \text{ὀπί}$ , « dire d'une voix douce », où il a amené l'adjectif  $\text{θεμέρᾱ}$ , « solennelle », lequel entraîne une anomalie de responsion et n'est sans doute que le reflet trompeur de la graphie primitive  $\text{ϐEMEPAI}$  =  $\text{ἡμέρᾱ}$ <sup>14</sup>. L'adverbe restitué  $\text{ᾗμα}$  amène un hiatus avec  $\text{ἄδυμελεῖ}$ , mais ce mot est le premier d'un nouveau vers et l'hiatus est irréprochable (cf. v. 68-9,  $\text{κορυφαί} \mid \text{ἐν ἀλαθείᾳ}$ ).

### O. 7.35-7

ἀνίχ' Ἀφαίστου τέχναισιν 35  
 χαλκελάτῳ πελέκει πατέρος Ἀθαναία κορυφὰν κατ' ἄκραν  
 ἀνορούσαις ἀλάλαξεν ὑπερμάκει βοᾷ.

« Quand, jaillissant en haut du chef ( $\text{κορυφὰν}$  = latin « uerticem ») de son père, grâce à une hache forgée de bronze, du fait de l'habileté d'Héphaïstos, Athéna poussa un hurlement en forme de cri de guerre démesuré ». Pour justifier  $\text{κορυφὰν κατ' ἄκραν}$  là où on attendrait le génitif d'origine appelé par  $\text{ἀνορούσαις(α)}$ <sup>15</sup>,

<sup>11</sup> Sur le véritable sens du mot  $\text{ᾗωτος}$ , « growth to or appearance on the surface or extremity », voir R.A. Raman, « Homeric  $\text{ᾗωτος}$  and Pindaric  $\text{ᾗωτος}$ . A Semantic Problem », *Glotta* 53, 1975, 195-207.

<sup>12</sup> Voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 52 n. 30 : « it would be too confident a prophecy to say that Timodemus is destined to win many victories in the Isthmian games and many victories in the Pythian games ». Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, Milano 2020, traduit « spesso » et ne relève aucune difficulté.

<sup>13</sup> Conjecture d'Ahlwardt (1820) et de Hartung (1855) en *O.* 7.12 et de Hartung (1856) en *N.* 2.9.

<sup>14</sup> Voir Liberman, « Hermann et la colométrie pindarique de Boeckh », 213 en ajoutant un renvoi à B. Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden 1966, 41-5 sur  $\text{ἡμερος}$  (la forme primitive, restituée par Snell-Maehler) /  $\text{ᾗμερος}$ , à B.K. Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, Berlin 1998, 132 et à Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 484 à *N.* 8.3, ainsi qu'à A. Fries, *Pindar's First Pythian Ode*, Berlin-Boston 2023, 180-1, qui reviennent à la tradition manuscrite ( $\text{ᾗμερος}$ ). La forme  $\text{ᾗμερος}$  (mss. de Pindare) n'est pas, pour Forssman, un hyperdorisme inauthentique, mais elle fut tirée par les poètes eux-mêmes de  $\text{εὐᾗμερος}$ , rattaché à  $\text{ἡμερος}$  et non, comme il aurait fallu, à  $\text{ἡμέρα}$  « jour ». Il est regrettable que Forssman ignore *N.* 7.83. On pourrait appuyer la restitution de  $\text{ᾗμερᾱ}$  en *N.* 7.83 sur la variante  $\text{θαμερᾱ}$  (B). Mais on peut aussi voir en  $\text{θεμερᾱ}$  (D) un argument en faveur de la restitution de la forme  $\text{ἡμερος}$  partout où la tradition du texte de Pindare offre  $\text{ᾗμερος}$ . O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923<sup>2</sup>, 498 voit en  $\text{ᾗμερος}$  un hyperdorisme, mais c'est à tort que Braswell lui fait dire qu'il faut partout rétablir  $\text{ἡμερος}$  chez Pindare.

<sup>15</sup> Voir C. Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, Darmstadt 1862, 34-5 : « *prosilens in summo patris vertice*, nam quod Boeckhius dixit : *ex vertice prosilens*, id in *κατά* inesse non potest ». Bossler aurait dû préciser « *κατά* casu accusandi ».

Verdenius en est réduit à citer cette explication tout artificielle de Gildersleeve : « Athena makes her sire's head the stage of her first appearance ». Nous trouvons beaucoup plus plausible de voir en κορυφὰν κατ' ἄκραν une faute pour κορυφᾶς κατ' ἄκρας<sup>16</sup>, « bondissant d'en haut du chef de son père (et se retrouvant sur la terre ferme) »<sup>17</sup>. Tel est le texte qu'aura connu Euripide, si ces vers de l'*Ion* (452-7) sont bien un souvenir de Pindare : σὲ τὰν ὠδίνων λογιᾶν <ἀν>ειλείθιαν, ἐμὰν Ἀθάναν, ἱκετεύω, | Προμηθεὶ Τιτᾶνι λοχευθεῖσαν κατ' ἀκροτάτας κορυφᾶς (κορυφᾶς le Laurentianus, corr. Matthiae) Διός, « je te supplie, toi, qui ne connus ni Ilithyia ni le travail d'accouchement, mon Athéna, toi que le Titan Prométhée fit venir au monde de tout en haut du chef de Zeus ». Si Euripide ne s'inspire pas de Pindare, il reste que son λοχευθεῖσαν κατ' ἀκροτάτας κορυφᾶς illustre et appuie notre émendation. Espérons que personne n'osera arguer, en reprenant la remarque de Gildersleeve, que κατ' ἀκροτάτας κορυφᾶς (pluriel poétique !) est la vraie leçon chez Euripide et que cette leçon et κορυφὰν κατ' ἄκραν se corroborent mutuellement<sup>18</sup>.

#### O. 7.45-7

ἐπὶ μὲν βαίνει τι καὶ λάθας ἀτέκμαρτα νέφος,  
καὶ παρέλκει πραγμάτων ὀρθὰν ὁδόν  
ἔξω φρενῶν.

45

45 ἀτέκμαρτα Schmid : ἀτέκμαρτον codd. contra metrum (recepit tamen Gentili).

« Mais vient exercer subrepticement son emprise un mystérieux nuage d'oubli, et voilà qu'il détourne de l'esprit la droite route des entreprises ». Les Héliades, prêts à fonder l'autel d'Athéna Lindia sur prescription d'Apollon, n'apportèrent pas le feu indispensable à l'exécution de l'ordre (σεμνὰν θυσίαν θέμενοι, « avec l'effectuation d'un sacrifice brûlé digne de révérence », v. 42).

<sup>16</sup> Tycho Mommsen, *Pindari carmina*, Berlin 1864, 61 enregistre, nous rappelle un rapporteur, la variante κορυφᾶς κατ' ἄκρᾶς (sic), attribuée à « N<sup>ac</sup>? O<sup>ac</sup> » (sur ces deux mss., voir J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, Paris 1952, 257-60). La mémoire de cette variante, dont l'autorité est incertaine (n'est-ce pas une conjecture ?), s'est perdue chez les éditeurs suivants.

<sup>17</sup> On ne connaît chez Pindare, aujourd'hui, comme du temps de Bossler (1862), que κατὰ γᾶς (O. 2.59) « sous terre », mais on trouve déjà dans la poésie homérique la préposition employée avec le génitif ablatif au sens de « herab von », « du haut de » (cf. B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg 1893, I, 760-1) et il n'y aucune raison de refuser à Pindare cet usage.

<sup>18</sup> T. Bergk l'a-t-il pensé ? Dans un mémoire de 1860 intitulé *Die Geburt der Athena* et réimprimé dans ses *Kleine philologische Schriften*, Halle 1886, II, 641, il rejette κορυφᾶς chez Euripide et cite Pindare avec la leçon κορυφὰν. Il vient de mentionner les passages épiques relatant la naissance de la déesse « aus des Vaters Haupte (ἐκ κεφαλῆς) ».

L'*Olympique* VII livre l'étiologie des ἄπυρα ἱερά d'Athéna Lindia<sup>19</sup>. L'« oubli » des Héliades expliquerait aussi qu'Athéna ait censément préféré habiter Athènes plutôt que Rhodes<sup>20</sup>. De cela, il est vrai, Pindare ne dit rien, lui qui ne mentionne aucun inconvénient dont l'île aurait pâti du fait de la négligence des Héliades. Au contraire, il met en exergue les bienfaits dispensés à l'île par la déesse. Une certaine dilection de Pindare pour la σύγχυσις<sup>21</sup> explique παρέλκει... ὀρθὰν ὁδὸν ἔξω φρενῶν à la place de παρέλκει... ὀρθῶν ὁδῶν ἔξω φρένας (conjecture à notre avis fourvoyée de Bergk<sup>22</sup>), mais il convient de se demander avec Verdenius si πραγμάτων peut équivaloir au pluriel « actions » ou au singulier « action »<sup>23</sup>. Il pense que ce n'est pas le cas et admet que le point de vue « objectivant » de Pindare lui fait considérer les actions humaines comme des « choses ». Cela nous paraît forcé. Pindare n'emploie πρᾶγμα, en comptant ce passage, que quatre fois, trois fois au singulier dans un sens que le *Lexicon* de Slater rend par « undertaking, business »<sup>24</sup>. Le même Slater explique πραγμάτων par « duty », ce qui cadre avec

<sup>19</sup> Voir W. Dittenberger, *De sacris Rhodiorum commentatio altera*, Halle 1887, VI-VII ; P. Sfyroeras, « Fireless Sacrifices: Pindar *Olympian* 7 and the Panathenaic Festival », *AJPh* 114, 1993, 1-26 ; B. Kowalzig, *Singing for the Gods, Performances of Myth and Ritual in Archaic and Classical Greece*, Oxford 2007, 224-38.

<sup>20</sup> Voir Philostrate, *images*, 2.27.3, et Boeckh en son commentaire de 1821, 171-2. C'est un point ignoré par, entre autres, Mme Kowalzig, Sfyroeras et P. Giannini, *Pindaro. Le Olimpiche*, Milano 2013, 171-2 et 486-90.

<sup>21</sup> Voir *O.* 5.15-16, ἔργον κινδύνῳ κεκαλυμμένον, « a work in which there is hidden danger » (W.G. Cookesley) ; 6.96-7, ἀδύλογοι δὲ νιν | λύραι μολπαί τε γινώσκοντι ; 7.83, ὃ τ' ἐν Ἀργεὶ χαλκὸς ἔγνων νιν (nous excluons dans ce passage et le précédent l'interprétation causative de γινώσκω : voir notre observation sur *O.* 10.1-3) ; 9.6-8, Δία τε (...) ἐπίνεμαι τοιοῖσδε βέλεσσιν ; peut-être *N.* 3.29, ἔπεται δὲ λόγῳ δίκας ἄωτος, « ἐσλὸς αἰνεῖν », « la maxime "loue les valeureux" » est en accord avec le summum de la justice » (nous préférons à ἐσλὸν la variante ἐσλὸς, accusatif pluriel dorien de scansion brève, cf. A. Rzach, *Der Dialekt des Hesiodos*, Leipzig 1876, 402 ; Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 35 § 73 et 500-1 et Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 321, qui, en disant que c'est le seul passage où l'accusatif dorien devrait être scandé bref, oublie *O.* 2.71). C'est la figure classiquement illustrée par le très audacieux « spem fronte serenat » de Virgile (cf. G. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Propertius*, Huelva 2020, 156 et 318).

<sup>22</sup> Un rapporteur ente sur cette conjecture une autre conjecture, tirée de son propre fonds, παρέλκει πρᾶγμα' ἄγοντ' ὀρθὰν ὁδὸν ἔξω φρενῶν, « [and the cloud] drags a person conducting his business from the straight roads of the senses ». C'est ingénieux, mais ces « straight roads of the senses » nous semblent constituer un obstacle insurmontable. Opposer *I.* 6.72, ἔξω φρενῶν.

<sup>23</sup> Voir O. Becker, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken*, Berlin 1937, 94 : « Freilich geht einmal auch der Verborgenheit Wolke darüber hin und zieht den rechten Weg des Tuns neben aus dem Sinn hinaus ». Becker tient la métaphore pour nautique : « ein Wolkenvorgang zieht auf und verdeckt dem Schiffer die Sicht, sodaß er den Kurs verliert ». Selon Sfyroeras, « Fireless Sacrifices », 10-2, l'extinction de la flamme échappa aux Rhodiens lors d'une lampadodromie où Athéniens et Rhodiens concoururent pour la faveur d'Athéna, et la formulation des v. 46-7 peut faire allusion à cette course. C'est, à notre avis, forcé.

<sup>24</sup> Quand Philon, *quod deterius potiori insidere soleat*, 22 (I, 263 Cohn), parle, en se souvenant ou non du texte transmis de Pindare, de τὸ μὴ δύνασθαι τὴν ὀρθὴν ὁδὸν τῶν πραγμάτων ἐναργῶς ὀρᾶν, « l'incapacité à voir clairement la droite route des choses », le génitif τῶν πραγμάτων présente un sens « objectal » qu'on ne peut attribuer à πραγμάτων chez Pindare. Nous supposons que pour Philon « la route des choses » représente à peu près la même chose que ἀλαθείας ὁδὸν chez Pindare



le contexte mais non avec le mot *πρᾶγμα*<sup>25</sup>. Le pluriel *πραξίων*, « effectuations », se heurterait au fait que Pindare n'emploie ce mot qu'au singulier (cf. *O.* 1.85, *πράξιος* ; *P.* 9.67-8, *ὥκεια (...) πρᾶξις ὁδοί τε βραχεῖαι*). Mais les vers 45-7 n'exprimaient pas, suggérons-nous, une vérité générale (« l'oubli fait dévier de la ligne droite l'agir humain »)<sup>26</sup> mais décrivaient, au moyen de présents de narration exceptionnels<sup>27</sup>, la situation spécifique des Héliades, *παρέλκει θυμάτων ὀρθάν*

*P.* 3.103, où *ἀλάθεια* vise la réalité apparente, non voilée (cf. Becker, *Das Bild des Weges*, 98).

<sup>25</sup> Voir aussi M. Schmidt, *Pindar's Olympische Siegesgesänge griechisch und deutsch*, Jena 1869, CXXX : « offendit πραγμάτων eo sensu admissum, quo πρακτέων rerum gerendarum exspectaveris ». Pindare n'utilise qu'une seule fois cet adjectif verbal « déontique » (*O.* 2.6, *γεγωνητέον*, la première occurrence [476] incontestable selon Schwyzer, *Griechische Grammatik*, München 1939 = 1953, I, 810, cf. J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, Göttingen 1953, I, 303 n. 3), plutôt très rare jusqu'à Eschyle inclus (voir H. Moisisstzig, *Quaestiones de adjectivis graecis, quae dicuntur, verbalibus*, Konitz 1844, 25-6 ; A. Willi, « Zu Ursprung und Entwicklung der griechischen Verbaladjektive auf -τέος », *RFIC* 137, 2009, 7-22). On peut dire que *πρακτέων* (cf. Démosthène, *Phil.*, 2.28, *Περὶ μὲν δὴ τῶν ἡμῖν πρακτέων*) ne serait pas pindarique, ce que savait Schmidt, puisqu'il propose une correction différente. Dans des notes en notre possession prises par G. Pöthko lors d'un cours de G. Hermann professé à Leipzig durant le semestre d'été 1847, l'illustre philologue traduit « obrept tamen etiam quaedam oblivionis nubes latenter, abducitque recti agendi viam a mentibus ». L'explication de H. Bischoff, *Gnomen Pindars*, Würzburg 1938, 10, « den geraden Weg der Begebenheiten (d. h. so wie sie sein sollten oder vorgestellt wurden) », est forcée.

<sup>26</sup> On admet en général l'existence de deux maximes (« Doppelgnome », Bischoff, *Gnomen Pindars*, 10, 53, 70 et 72), la première v. 43-4 (passage très difficile que discute notre observation sur *O.* 13.16-17), et la seconde v. 45-7, qui corrigerait la première en mettant en exergue la faillibilité de l'esprit des hommes. Mais, si les v. 43-4 expriment indubitablement une vérité humaine universelle (*ἀνθρώποισι*), l'oubli est, croyons-nous, non une manifestation généralisée ou régulière de la faiblesse humaine (la maxime requerrait une restriction telle que *ἐνίοτε*, ajouté par la scholie 82a ; Bischoff lui-même, 10, rajoute « bisweilen ») mais le dysfonctionnement qui affecta spécifiquement les Héliades, *τι καὶ λάθας νέφος*, « un mystérieux nuage d'oubli » (cf. *O.* 2.37, *τι καὶ πῆμα*, « une infortune détonnante [au sein de la félicité des Emménides] »). T. Mommsen, *Des Pindaros Werke in die Versmaasse des Originals übersetzt*, Leipzig 1846, 28 fut apparemment du même avis sur les v. 45-7 : « Und doch, erkläre-t-il, berückt selbst die kluger Göttersöhne [cf. v. 40, *παισιν φίλοις*] eine geistige Blindheit, dass sie den rechten Weg nicht sehen noch thun, was ihre Pflicht ist ».

<sup>27</sup> J. Wackernagel, *Lectures on Syntax, Edited with Notes and Bibliography by D. Langslow*, Oxford 2009, 211, et Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 30 n. 9 et 305 n. 31 en excluent l'existence chez Pindare (et plus largement dans les poésies lyrique et épique), mais voir Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, Leuven-Paris 1993, 227 à propos de *P.* 5.86. Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 102 à *P.* 4.26, *φέρομεν*, exprime un doute sur la validité absolue du dogme. O. Erdmann, *De Pindari usu syntactico*, Halle 1868, 56 relève au v. 57 (cf. *P.* 2.22 ; 6.23 ; *I.* 8.46a) un emploi de l'infinitif présent (*φαντί...*) *ἔμμεν* qui correspond à un présent de narration conjugué à un mode personnel. Gildersleeve, *Pindar, The Olympian and Pythian Odes* appose, à l'entrée « historical present » de son index (390), un point d'interrogation à cinq passages et, dans son commentaire, rejette à chaque fois ce présent, notamment en *P.* 2.31, où il pourrait bien avoir tort, malgré le consensus des commentateurs : on notera qu'il est là aussi question d'errements, ceux d'Ixion, *αἱ δύο δ' ἀμπλακίαι | φερέπονι τελέθοντι*. A. Willi, « Towards a Grammar of Narrative Voice: From Homeric Pragmatics to Hellenistic Stylistics », dans N.W. Slater, ed., *Voice and Voices in Antiquity*, Leiden-Boston 2017, 233-59 reconnaît (234) un tout petit nombre d'exemples homériques. Les présents de narration seraient ici, pour reprendre la caractérisation de Brugmann dans des pages difficiles à égaler (« Zur Syntax der indogermanischen Sprachen, besonders des Griechischen », *Berichte über die Verhandlungen der Königl.-Sächsischen Gesellschaft der*

ὁδὸν ἔξω φρενῶν, « (un mystérieux nuage d'oubli) détourne de leur esprit la droite route des sacrifices<sup>28</sup> », καὶ τοὶ γὰρ<sup>29</sup> αἰθοίσας ἔχοντες | σπέρμ' ἀνέβαν φλογὸς οὔ. τεῦξαν δ' ἀπύροις ἱεροῖς | ἄλσος ἐν ἀκροπόλει (47-9), « et donc c'est sans avoir la semence de la flamme incandescente qu'ils montèrent<sup>30</sup>, et ils fondèrent avec des offrandes sans feu le sanctuaire sur l'acropole ». Nous faisons valoir en faveur de θυμάτων cette observation de Verdenius : « Libations and offering fruits and cakes to the gods were quite common in Greece (...), but in the case of Athena it must have seemed abnormal (46 παρέλκει... ὁρθὰν ὁδόν) to the inhabitants of the mainland »<sup>31</sup>. Les présents ne sont peut-être pas seulement « historiques » mais emportent aussi l'idée d'une répétition ininterrompue jusqu'au temps présent, puisque les Rhodiens sacrifient encore sans feu<sup>32</sup>. On doit peut-être à l'idée que Pindare exprime aux v. 45-7 une vérité générale la substitution de πραγμάτων, pris dans une acception inhabituelle (« actions », « l'agir humain »)<sup>33</sup>, à θυμάτων. Ce mot apparaît en grec littéraire pour la première fois dans l'*Agamemnon* d'Eschyle (cf. 1310, τόδ' ὅξει θυμάτων ἐφεστίων, à propos d'animaux sacrifiés)<sup>34</sup> et, croit-on, chez Pindare, *threni*, fr. 58a.8-10 Cannata Fera (= fr. 129.8-10 Maehler), ὁδμὰ δ' ἐρατὸν κατὰ χῶρον κίδναται | αἰεὶ (nous ponctuations ici), θύματα μειγνύντων

*Wissenschaften, Philologisch-Historische Klasse*, 35, 1883, 169-95, spéc. 169-73), « dramatiques » : neutralisant les rapports de temps, le locuteur fait défiler devant lui-même et son auditeur la saisie des Héliades par le « nuage d'oubli » et leur sortie de la « droite route ».

<sup>28</sup> La « droite route » consistant dans les θύματα eux-mêmes, le génitif est peut-être épexégétique. Rapprocher, au moins pour le caractère concret et non abstrait, conceptuel, du substantif complément, *O.* 1.110, ἐπικούρον εὐρὼν ὁδὸν λόγων, avec notre observation sur *O.* 1.108-12.

<sup>29</sup> Unique combinaison avant Galien ! Elle équivaut à καὶ γὰρ τοι, que commente J.D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford 1959<sup>3</sup>, 113-14. On trouve non τοι γὰρ mais γὰρ τοι (3 x) chez Pindare, une fois (*P.* 4.148) avec abrègement en hiatus de τοι. Il y a donc lieu d'envisager ici καὶ γὰρ τοι. On peut objecter qu'il existe, en dehors de notre passage, deux exemples de καὶ τοι chez Pindare.

<sup>30</sup> Selon Sfyroeras, « Fireless Sacrifices », 10, la place finale de la négation οὔ est mimétique : « The Rhodians ran the race maintaining fire all along until the end, when their torch was unexpectedly extinguished. The delay of the negative produces suspense and mirrors the tension of the race ». C'est pure fantaisie ; la place idiomatique de la négation (cf. G. Liberman, *Pindare. Pythiques*, Paris 2004, 204 à *P.* 11.54-5a) surprend l'auditeur et le rend sensible à la gravité de l'oubli. L'idée que le « nuage d'oubli » renvoie à la seule inattention des Héliades lors de la lampadodromie nous semble faire de λάθας νέφος une hyperbole ridicule. Et ἀνέβαν suggère le contraire de la course.

<sup>31</sup> Rapprocher l'explication que donne de la locution ἀπύρων ἱερῶν chez Eschyle *Ag.* 70, G. Hermann, *Aeschyli tragoediae*, Berlin 1859<sup>2</sup>, II, 369 : « metaphorice dicta sunt, ut sacra igne carentia ea intellegantur, quae irrita sunt impieque facta ». E. Fraenkel (Oxford 1962<sup>2</sup>, II, 43) au passage d'Eschyle écarte cette interprétation métaphorique au motif qu'elle contredit la conception grecque exprimée par cette glose de U. von Wilamowitz, *Aeschyli tragoediae*, Berlin 1914, 185 : « ἄπυρα ἱερά nulla sunt nisi nota illa maxime casta ».

<sup>32</sup> Comparer *P.* 5.86 δέκονται θυσίσαισιν ? Liberman, *Pindare. Pythiques*, 137 n. 205, avait là rejeté l'interprétation qu'impliquerait un présent historique. Même double valeur du présent dans τελέθοντι, *P.* 2.31 ?

<sup>33</sup> Giannini, *Olimpiche*, 489 explique « “retto modo di agire” con πράγματα eccezionalmente = “azioni” » (cfr. LSJ, s.u., I) ».

<sup>34</sup> Voir, sur θῦμα, J. Casabona, *Recherches sur le vocabulaire des sacrifices en grec, des origines à la fin de l'époque classique*, Gap 1966, 146-52 et 309.



πυρὶ τηλεφανεῖ | παντοῖα θεῶν ἐπὶ βωμοῖς<sup>35</sup>, « une odeur dans le lieu aimable se répand sans cesse, tandis qu'ils mêlent à un feu visible de loin toutes sortes d'offrandes sur les autels des dieux »<sup>36</sup>. Toutefois, dans une évocation de la vie des Bienheureux, on attend de préférence, s'agissant d'une odeur qui « se répand toujours », un mot signifiant « encens », « parfums », ce qui appellerait plutôt θύα (Hermann)<sup>37</sup> que la leçon transmise θύματα, vocable non attesté dans ce sens<sup>38</sup>.

<sup>35</sup> P. Oxy. 2247 fr. 38 (« late second century ») livre des bribes du fragment transmis par Plutarque *consolatio ad Apollonium* 120C (I, 249 Paton-Wegehaupt). E. Lobel, *The Oxyrhynchus Papyri. Part XXVI*, London 1961, 125 précise que παντοῖα θεῶν ἐπὶ βωμοῖς ne peut avoir figuré dans le papyrus ni sur la même ligne que le v. 9 ni à la ligne suivante. Comme ce vers est impeccable, il y a lieu d'envisager que le scribe l'ait omis accidentellement, peut-être en raison de l'homéoméson (μειγνύν)των / θεῶν.

<sup>36</sup> Voir, sur θύματα ainsi entendu, Mme Cannatà Fera, *Pindarus. Threnorum fragmenta*, Roma 1990, 178-80. Pindare a, en dehors de πᾶγμα et de θύμα, ἄγαλμα, ἄθυρμα, αἶμα, αἰνιγμα, ἄκεσμα, ἄλμα, ἄνδημα, ἄρμα, αὔχημα, δεῖμα, δέρμα, δῶμα, εἶμα, ἔργμα, ἔρεισμα, θαῦμα, θρέμμα, κύμα, κῶμα, λῆμα, μέλημα, μερίμνᾱμα, μνᾱμα, νόημα, οἶκημα, ὄμμα, ὄχημα, πάλαισμα, πῆμα, ρῆμα, σᾱμα, σόφισμα, σπέρμα, στεφάνωμα, στόμα, σῶμα, τέρμα, φάσμα, φθέγμα, φύτευμα, χρῆμα. On ne peut pas dire qu'il n'aime pas cette formation (comparer E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin-New York 1974<sup>2</sup>, 49-51).

<sup>37</sup> La correction de Hermann fait son apparition, sans justification, dans les *Pindari carmina* de Heyne, Leipzig 1817, III 1, 34. Sur θύα « suffimenta », voir Callimaque fr. 564 Pfeiffer avec la note de l'éditeur ; U. von Wilamowitz, « Satzungen einer milesischen Sängergilde », *SPAW* 1904, 630, 633 et 637, ainsi que *Pindaros*, 498 (il accepte θύα) ; Casabona, *Recherches sur le vocabulaire des sacrifices en grec*, 116. Le mot figure dans des bribes inintelligibles de Sappho, fr. 19.3 Voigt, Neri. Comparer latin « tus », pluriel « tura », « encens », emprunté au grec θύος, attesté au singulier et au pluriel en mycénien dans ce même sens (cf. F. Aura Jorro, *Diccionario micénico*, Madrid 1993, II, 382).

<sup>38</sup> Lobel, *The Oxyrhynchus Papyri. Part XXVI*, 125 indique que non seulement αἰεὶ θύα mais même αἰεὶ θύματα, qui ne font pas partie des bribes papyrologiques, sont trop courts (αἰεὶ θύματα à une lettre près, il est vrai). Le texte de Mme Cannatà Fera reproduit ci-dessus serait déjà problématique s'il n'y avait que cette raison. S'y ajoutent, pour le vers concerné, la difficulté du sens de θύματα et celle de la suite initiale de trois longues (voir plus loin). Quant à αἰεὶ, la leçon des mss. de Plutarque d'après Paton et Wegehaupt (mais Wilamowitz 1922, 497 a αἰεὶ), il faut le rattacher à κίδναται : il y a enjambement expressif. Rapprocher *Odyssea*, 4.567-8, αἰεὶ ζεφύροιο λιγὺ πνεύοντος ἤϊτας | Ὡκεανὸς ἀνίησιν ἀναπύχειν ἀνθρώπους ; Tibulle, 1.3.61-2, « fert casiam non culta seges totosque per agros | floret odoratis terra benigna rosis » ; Tennyson, *Tiresias*, « every way the vales | wind, clouded with the grateful incense-fume | of those who mix all odor to the Gods | on one far height in one far-shining fire ». Souvenir possible de Pindare chez Athénaios *Hymnus in Apollinem* col. I.11-14, 64-5 Pöhlmann-West, ἀγίοις δὲ βωμοιοῖσιν Ἀφαιστος αἰεῖθει νέον μῆρα ταούρων ὁμοῦ δὲ νιν (censément datif : effectuer la même correction que dans P. 4.36 ? voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 94) Ἀραφ ἄτμος ἐς Ὀλυμπον ἀνακίδναται, avec le commentaire d'Otto Crusius, *Die delphischen Hymnen. Untersuchungen über Texte und Melodien*, 46-7. S'agissant du vers de Pindare, αἰέν, <ὁμῶς> θύα μειγνύντων πυρὶ τηλεφανεῖ, « (se répand) sans cesse, tandis que sans cesse aussi ils mêlent... », est une solution à considérer. Elle semble plus plausible qu'un texte produisant une suite initiale de trois longues (αἰεὶ θύ-), exceptionnelle dans les « dactylo-épitrites » de Pindare et qui se produit dans des conditions spécifiques : P. 1, troisième vers de la str. / antistr., le vers précédent se terminant par le même spondée apparent qui forme le premier élément du vers suivant ; N. 8, *incipit* de la str. / antistr. (cf. Vogt, *De metris Pindari*, 70 et 84-5 ; Liberman, *Pindare. Pythiques*, 224).

## O. 7.58-61

ἀπεόντος δ' οὔτις ἔνδειξεν λάχος Ἀελίου·  
καί ῥά νιν χώρας ἀκλάρωτον λίπον,  
ἄγνόν θεόν. 60  
μνασθέντι δὲ Ζεὺς ἄμπαλον μέλλεν θέμεν. ἀλλὰ νιν οὐκ εἶασεν·

Le tirage au sort destiné à répartir la terre entre les dieux ayant eu lieu sans Hélios, Zeus s'apprête à procéder à un nouveau tirage mais Hélios préfère se voir allouer l'île qu'il voit surgir de la mer, Rhodes. « Or en l'absence d'Hélios personne n'indiqua (?) sa part (ou « de part <pour lui> » ?). Et donc ils le laissèrent sans lot de terre, lui, dieu vénéré. Comme cependant il avait rappelé (le fait qu'il restait les mains vides), Zeus s'apprêtait à procéder à un nouveau tirage. Mais Hélios ne le laissa pas faire ». Schroeder (1900) semble être le dernier éditeur et commentateur à être embarrassé par ἔνδειξεν ; il croit s'en tirer en expliquant, à la fin d'une note compacte, « absentis vero nemo dedit nomen Solis », ce qui ne correspond guère au grec. La réflexion<sup>39</sup> et le « parallèle de situation » que constitue Callimaque fr. 119.1-3 Pfeiffer et Harder, Μηκόνην μακάρων ἔδρανον αὐτίς ἰδεῖν, | ἧχι πάλους ἐβάλοντο<sup>40</sup>, διεκρίναντο δὲ τιμάς | πρῶτα Γιγαντείου δαίμονες ἐκ πολέμου, suggèrent qu'il faut un verbe pourvu du sens de ἐμβαλεῖν, « absentis vero nemo inmisit sortem Solis »<sup>41</sup>, « il n'y eut personne, en son absence, pour jeter (dans le réceptacle prévu à cet effet) de πάλος répondant à Hélios ». Le processus inverse est mentionné par Eschyle *Eum.* 742 ἐκβάλλεθ' ὥς τάχιστα τευχέων πάλους. Schroeder objecte qu'on eût attendu non λάχος mais πάλον ou κλᾶρον, mais Pindare utilise λάχος « sors »<sup>42</sup> parce qu'il va employer ἀκλάρωτον et ἄμπαλον. Après plusieurs essais infructueux, van Herwerden<sup>43</sup> s'est, croyons-nous, approché du vrai en suggérant ἔνδιξεν, composé non attesté mais impeccable de δίκω, dont l'aoriste ἡ δίκηῖν fait concurrence chez Pindare et ailleurs à l'aoriste βαλεῖν<sup>44</sup>. Mais il est vain de suggérer un aoriste I non attesté ἔνδιξεν, car la métrique permet ἔνδικεν, qui correspond exactement à ἀφνεῖς dans l'*incipit*<sup>45</sup> : la quantité de la dernière syllabe de la dipodie trochaïque

<sup>39</sup> Bergk avait fait le bon diagnostic dans sa troisième édition (1866) : « obscuratum est aliud verbum, quod sortitioni illustrandae inserviebat ».

<sup>40</sup> Voir les notes de Pfeiffer (Oxford 1949, I, 134) et de A. Harder (Oxford 2012, II, 915).

<sup>41</sup> Comparer Hygin, *de limitibus constituendis*, 199-200 Lachmann, « omnium nomina sortibus inscripta in urnam mittemus ».

<sup>42</sup> Le mot se prête aux emplois métonymiques : comparer Eschyle, *Choeph.*, 361-2, μόριμον λάχος πιτάλλων (πιμπλάντων M, corr. Wilamowitz) | χεροῖν πεισιβροτόν τε βάκτρον, « wielding in his hands the office which destiny allotted him, namely the sceptre to persuade the people » (A.F. Garvie, *Aeschylus. Choephoroi*, Oxford 1986, 139).

<sup>43</sup> « Pindarica », *Mnemosyne* 25, 1897, 37-58, spéc. 40.

<sup>44</sup> Voir K. Brugmann, « δίκηῖν als Aorist zu βάλλειν », *IF* 39, 1921, 144-9. Il mentionne, entre autres, Hésychios, A 4707, ἔνδικε· ἀνάπρηγον.

<sup>45</sup> Mommsen et Schroeder ont raison d'adopter la variante ἀφνεῖς, défendue par Vogt, *De me-*

est indifférente<sup>46</sup>. Une autre difficulté, inaperçue celle-là, grève le passage. Le participe *μνασθέντι* offre un sens faible et, de surcroît, souffre d'absence de complément et de détermination<sup>47</sup>. Nous soupçonnons que ce verbe « neutre » (et banal) s'est substitué à un autre qui ne l'était pas, par exemple *θραυσθέντι* « brisé », dans un sens figuré en lui-même peu surprenant et dont la première attestation pourrait bien ne pas se trouver chez Aristophane *aves* 465-6 μέγα καὶ λαρινὸν ἔπος τι | ὅ τι τὴν τούτων θραύσει ψυχὴν (« cassera la dureté de leur cœur »). Voir aussi Hérodicos de Babylone (?) *SH* 495.11-13 (Aspasie à Socrate) ἦ σ' ἀνακινεῖ | στέρνοις ἐνναίων σκηπτὸς πόθος ὄμμασι θραυσθεῖς | παιδὸς ἀνικήτου; « serait-ce que t'ébranle, habitant ton cœur, un désir-coup de foudre blessé par les regards d'un garçon imprenable<sup>48</sup> ? ». En *O.* 6.97 μὴ θραύσοι χρόνος ὄλβον ἐφέρπων, « puisse le temps qui s'approche ne pas briser sa félicité », Adorjani<sup>49</sup> et les éditeurs sensibles au solécisme que représenterait l'optatif futur dans une proposition indépendante<sup>50</sup> lisent θράσσοι (Boeckh, cf. scholie 163b, μὴ τaráσσοι ; *I.* 7.39 ὁ δ' ἀθανάτων μὴ θρασέτω φθόνος, « que la jalousie des dieux n'interpose pas de trouble »), mais la leçon θραύσοι et la scholie 163a, ὁ ἐπιγινόμενος χρόνος τὸν ὄλβον αὐτῶν μὴ θραύοι, suggèrent la restitution de θραύοι. Van Herwerden<sup>51</sup> conjecturait θραύοι et alléguait Euripide *Hercules* 777-80 χρόνου γὰρ οὐτις ῥόπαλον εἰσορᾷν ἔτλα | νόμον παρέμενος, ἀνομίαι χάριν διδοῦς· | ἔθραυσεν ὄλβου κελαινὸν ἄρμα, « nul qui outrepassa la loi, nul qui s'abandonne à l'anomie, n'a le cœur d'envisager la massue du temps ; elle casse le char sombre de la félicité »<sup>52</sup>.

*tris Pindari*, 95, et les éditeurs qui, comme Turyn, Snell-Maehler, Gentili, préférèrent ἀφνειᾶς ont tort. Nous évoquons dans notre observation sur *O.* 13.92 la question de savoir quelle(s) forme(s) de ἀφνειός Pindare a utilisée(s).

<sup>46</sup> Vogt, *De metris Pindari*, 93 énonce la règle ainsi : « In prima stropha et in prima epodo (multo rarius in prima antistropha) carminis dorici colum acatalectum quodvis exire potest in medio versu in trochaeum pro spondeo, in reliquis autem strophis et epodis ibi tantum trochaeum pro spondeo ponere licet, ubi in prima stropha vel epodo (vel etiam antistropha) positus est ». Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 128-73, examine à la loupe cette règle et les exceptions très rares et motivées, sans connaître l'étude de Vogt.

<sup>47</sup> Dans des notes en notre possession prises par G. Pöthko lors d'un cours de G. Hermann, ce dernier traduit « monenti », qui est élégant mais plus aisé que le grec. Pöthko semble corriger « monenti » en « uolenti », qui ne fait guère sens. Le rendu « when he mentioned it » (Verdenius) est bien arrangeant.

<sup>48</sup> Ou « inébranlable », si on lit ἀκινήτου, conjecture de A. Meineke (*Analecta critica ad Athenaei Deipnosophistas*, Leipzig 1867, 95) qui produit entre ἀνακινεῖ et ἀκινήτου un jeu de mot difficilement résistible. Le pénétrant Meineke a aussi vu que θραυσθεῖς est mis pour θραυσθέντα par un curieux effet de la contrainte métrique. Les conjectures qu'on trouve chez Lloyd-Jones (*SH*) et ailleurs pour remplacer θραυσθεῖς sont à côté de la plaque. Mais σκηπτὸς πόθου (Jacobs) est peut-être juste. Le garçon dont il est question est Alcibiade.

<sup>49</sup> Voir Z. Adorjani, *Pindars sechste olympische Siegesode*, Leiden-Boston 2014, 300.

<sup>50</sup> Opposer *P.* 9.116, ἀντινα σχήσοι τις ἡρώων, « laquelle de ses filles chacun d'eux aurait », avec la remarque de Liberman, *Pindare. Pythiques* : « première attestation de l'optatif futur, suivie de peu (474) par Esch. *Perses* 369 ».

<sup>51</sup> *Pindarica*, Leipzig 1882, 10-11.

<sup>52</sup> Comme van Herwerden, nous suivons Wilamowitz, qui corrige audacieusement et peut-être

F. Bechtel<sup>53</sup> relie θραύω, θρῦλίζω, θρῦλ[λ]εῖ· ταρασσει, ὀχλεῖ (Hésychios Θ 790) au latin « frustum ». Cela étant, au moins trois autres mots que θραυσθέντι sont, dans le même ordre d'idée, possibles : κνισθέντι<sup>54</sup> « piqué au vif », μεμφθέντι « ayant protesté » (cf. I. 2.20 et N. 11.30 pour le passif utilisé au sens du moyen), σπερχθέντι « irrité » (cf. N. 1.40). Un rapporteur suggère une autre piste, qui le conduit à λασθέντι (= λησθέντι), « oublié »<sup>55</sup>, et mène à d'autres possibilités, ainsi βλαφθέντι. La rareté extrême de μερθέντι « lésé », « privé (de sa part) » (cf. Hésychios M 872 μερθεῖσα· στερηθεῖσα· ἀμερθεῖσα)<sup>56</sup> expliquerait la substitution de l'insipide μνασθέντι.

### O. 8.65

νῦν μὲν αὐτῷ γέρας Ἀλκιμέδων νίκαν τριακοστὰν ἐλὼν·

« Et maintenant Alcimédon <est> pour lui (son entraîneur Mélésias) un honneur par le fait d'avoir remporté une trentième victoire », c'est-à-dire, veut-on, « et maintenant Alcimédon a honoré son entraîneur en lui valant une trentième victoire ». Il y a là, de l'aveu général, une phrase nominale d'une phraséologie peu ordinaire<sup>57</sup> : « è un nesso unico : il dono di Melesia non è Alcimedonte, ma la vittoria da lui conseguita » (Giannini). Mais le sagace Hartung<sup>58</sup> est fondé à objecter que la phraséologie du texte transmis suggère qu'il est question de

génialement l'impossible texte transmis ἔτλα τὸ πάλιν εἰσορᾶν ἐν ρόπαλον εἰσορᾶν ἔτλα (voir son commentaire, Berlin 1909, 381-4).

<sup>53</sup> *Lexilogus zu Homer*, Halle 1914, 168.

<sup>54</sup> Voir la remarque à O. 6.44.

<sup>55</sup> Sur cette forme rare et son sens, voir R. Kühner, F. Blass, *Ausführliche Griechische Grammatik, Erster Teil, Elementar- und Formenlehre, Zweiter Band*, Hannover 1892<sup>3</sup>, 473. Les auteurs ont raison de préférer la restitution de Barnes θνάσκει δὲ σιγαθὲν καλὸν ἔργον (Pindare, fr. 121.4 Maehler) à celle de Sylburg θνάσκει δ' ἐπιδασθέν καλὸν ἔργον.

<sup>56</sup> Notre observation sur O. 2.30-3 discute la correction de Schroeder ἀμερσάμενοι (« dépossédés du doux retour chez eux ») dans N. 9.22-3 γλυκύν | νόστον ἐρεισάμενοι (B) / ἐρυσάμενοι (D). Voir, sur ἀμέρσαι, μέρσαι et le présent ἀμείρειν (cf. P. 6.27), innovation « régressive » fondée sur ἀμέρσαι, Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, 38 et M. Leumann, *Homerische Wörter*, Bâle 1950, 162-3. Les étymologistes abandonnent naturellement le rapprochement de ἀμέρσαι avec la famille de μέρος que firent les auteurs anciens, relayés par certains Modernes : cf. Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 1, Lemgo-Detmold 1861, 386-8 et 486, chez qui l'on trouve aussi le lien avec le latin « mordeo », admis par M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin*, 389. F. Réveillac, « Le nom mythique Μαρδύλας et grec μερδ-, ἀμερδ- et σμερδ- », *RPh* 93, 2019, 187-97, spéc. 193-5 veut désolidariser du groupe le présent μέρδω et le rattacher à σμερδνός, σμερδαλέος en supposant que « effrayant » provient du sens de « qui fait du mal » (allemand « Schmerz »). T. Benfey, *Griechisches Wurzellexikon*, Berlin 1839, I, 528-9 suggère de voir en σμερδ- un élargissement de la racine (« \*smi ») à laquelle, selon lui, appartient σμοιός, « einer der ein finstres Gesicht macht » (cf. A.F. Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, Detmold 1870, II 2, 635-40).

<sup>57</sup> L'absence du verbe-copule est bien sûr irrépréhensible. Voir N. Lanèrès, « Pindare, *Pythique* IV. Les phrases nominales, Contribution à une étude linguistique », *RPh* 70, 1996, 255-80 ; « Les emplois de la phrase nominale chez Pindare, *Pythique* IX », *Lalies* 17, 1997, 217-27.

<sup>58</sup> J.A. Hartung, *Pindar's Werke, I. Die Olympischen Oden*, Leipzig 1855, 269.

la trentième victoire d'Alcimédon en propre et non, comme c'est le cas, de la trentième victoire d'un élève, ou, si l'on préfère, des élèves de Mélèsias. C'est, observons-nous, la seule occurrence de νῦν μέν<sup>59</sup> (μέν « solitarium ») chez Pindare, qui a, en début de phrase, νῦν δέ (plus de 10 x), νῦν γε μάν (non νῦν μάν, non attesté en grec), νῦν γε μέν (μέν « solitarium »). Nous soupçonnons que sous νῦν μὲν αὐτῷ se cache νῦν δέ οἱ δῶ, l'équivalent poétique de νῦν δέ αὐτῷ ἔδωκε, « et maintenant Alcimédon a donné en prix (γέρας attribut du complément d'objet νίκαν) à Mélèsias une trentième victoire, qu'Alcimédon a remportée ». Le pronom personnel οἱ<sup>60</sup> interdit chez Pindare l'élision du mot qui précède, en raison du « digamma efficients »<sup>61</sup>. L'aoriste radical sans augment \*δῶ est à \*ἔδω<sup>62</sup>, ἔδωκε ce qu'épique γνῶ est à ἔγνω, ce qu'épique βῆ est à ἔβη ou \*θέν à θέσαν, ἔθεσαν dans la « wunderschöne »<sup>63</sup> correction de Tycho Mommsen ἄφθιτον | θέν νιν (*O.* 1.63-4) pour ἄφθιτον | ἔθεσαν, où il manque le COD et où ἔθεσαν amène une impureté de responsion<sup>64</sup>. Rapprocher *P.* 5.124, εὔχομαί νιν Ὀλυμπία τοῦτο δόμεν γέρας ἐπι Βάττου γένει, « je prie pour qu'à Olympie il (Zeus) accorde un autre prix comme celui-ci à la lignée de Battos », en relevant l'infinitif aoriste radical δόμεν, et, pour γέρας attribut avec un « uerbum dandi », comparer Euripide, *Troades*, 253-4, ἦ

<sup>59</sup> « Übrigens hat die Anknüpfung des Satzes durch μέν keinen Sinn », prononce peut-être hâtivement J.A. Hartung, auteur d'une excellente *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*, Erlangen 1832. Denniston, *The Greek Particles*, 361, cite notre passage à la suite de *Odyssea* 18.79.

<sup>60</sup> Sur son emploi chez Pindare, voir I. Hajdú, *Über die Stellung der Enklitika und quasi-Enklitika bei Pindar und Bakchylides*, Lund 1989, 133-9 ; D. Petit, *\*Sue en grec ancien : la famille du pronom réfléchi. Linguistique grecque et comparaison indo-européenne*, Leuven-Paris 1999, 68-74.

<sup>61</sup> Voir A. Heimer, *Studia Pindarica*, Lund 1885, 50 ; Petit, *\*Sue en grec ancien*, 120. Mais les cas que Petit présente comme « non probants » sont probants, car l'absence du « digamma efficients » produirait des hiatus qui doivent être évités et il est faux que πέφνεν οἱ en *O.* 2.42 puisse se scander ~ ~ -, ce qui ruine le mètre : le premier colon est un dochmie et la seule possibilité est non πέφνεν οἱ ~ ~ - ( ~ - ), car le « digamma efficients » du pronom atone ne peut allonger par position la syllabe finale brève fermée du mot précédent (voir Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar*, 1914, 19 et *Metrica greca*, trad. A. Ghiselli, Firenze 1979<sup>2</sup>, 112), mais ἐπεφνέ οἱ ~ ~ - ( ~ - ), recommandé par Maas, *Responsionsfreiheiten*. « La strophe pindarique, dit Petit (69), est largement une réinvention des érudits alexandrins, et il n'est pas sûr que le pronom [*N.* 10.29, οἱ στόμα] soit réellement en début de vers » : la strophe pindarique n'est en rien une « réinvention des Alexandrins » (le papyrus anté-alexandrin de Timothée sépare, nous l'avons dit, les strophes) et le pronom n'est pas en début de vers. Petit se laisse abuser par la typographie, bien que l'εἴσθεσις signale que ce n'est pas un nouveau vers qui commence.

<sup>62</sup> On trouve ἔδον chez Hésiode, *theog.* 30. Pindare a ἔγνον (2 x) et ἀνέγνον (voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 208 à *P.* 4.120).

<sup>63</sup> Wilamowitz, *Pindaros*, 236 n. 3, qu'approuve Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 509. On songe aussi à la correction de Maas σὺ ἰν pour σφιν (BD, σφισιν Triclinios) en *N.* 7.98 (cf. L. Lehnus, *Maasiana & Callimachea*, Milano 2016, 348).

<sup>64</sup> Rapprocher ἀνέθεν transitif par exemple chez Simonide, *Anth. Pal.* 6.215.2 = *epigrammata* 12.2, 94-5 Sider, et ἀνέθεε = ἀνέθη transitif dans une inscription vasculaire de Thèbes (*DGE* 472B n° 14 Schwyzer, cf. Schwyzer, *Kleine Schriften*, 846 ; W. Blümel, *Die aiolischen Dialekte*, Göttingen 1982, 194-5). Sur ces aoristes radicaux, on peut voir A. Willi, *Origins of the Greek Verb*, Oxford 2018, 299-332 notamment, en regrettant l'absence de θέν, lequel figure pourtant dans le texte de Snell-Maehler et chez Race.

τὰν τοῦ Φοίβου παρθένον, ἃ γέρας ὁ χρυσοκόμας ἔδωκ' ἄλεκτρον ζῶαν;<sup>65</sup>. Le participe ἔλων s'emploie, comme chacun sait, pour indiquer l'acquisition d'un objet qui est aussi le complément du verbe conjugué à un mode personnel : citons la formule ἔλων γὰρ ἔχει γέρας, *Ilias* 1.356, 507 ; 2.240 ; 9.111 ; *Odyssee* 17.316-8 δῶρον δ' ὅττι κέ μοι δοῦναι φίλον ἦτορ ἀνώγη, | αὐτὶς ἀνερχομένῳ δόμεναι οἰκόνδε φέρεσθαι, | καὶ μάλα καλὸν ἔλων. Pour νῦν et l'aoriste, voir par exemple *O.* 7.13 καὶ νῦν ὑπ' ἀμφοτέρων σὺν Διαγόρᾳ κατέβαν, « à mon tour, en cette occasion, au son de la *phorminx* et des *auloi*, je suis descendu avec Diagoras »<sup>66</sup>.

### O. 8.74-80

ἀλλ' ἐμὲ χρὴ μναμοσύναν ἀνεγείροντα φράσαι  
χειρῶν ἄωτον Βλεψιάδαις ἐπίνικον, 75  
ἔκτος οἷς ἦδη στέφανος περίκειται φυλλοφόρων ἀπ' ἀγώνων.  
ἔστι δὲ καὶ τι θανόντεσσιν μέρος,  
κὰν νόμον ἐρδόμενον·  
κατακρύπτει δ' οὐ κόνις  
συγγόνων κεδνὰν χάριν. 80

« Mais il me faut réveiller la mémoire et dire le fleuron de victoire que leurs mains ont valu aux Blepsiades, sur qui à présent repose une sixième couronne provenant des concours dispensateurs de prix feuillus. Il échoit aussi aux morts une part, une part offerte selon le rite ; la poussière qui recouvre les parents ne fait pas disparaître leur gloire chérie ». Une part de quoi ? Une part de l'éloge, expliquent les scholies 102a et b et tant d'exégètes, pour qui cette part d'éloge est métaphoriquement assimilée au « Totenopfer » rituel<sup>67</sup>. C'est une partie du chant de gloire du poète qui va étancher sous terre la soif des Blepsiades défunts : rapprocher, avec Schroeder<sup>68</sup>, *P.* 5.98-103, μεγάλην δ' ἀρετάν | δρόσῳ μαλθακῇ | ῥανθεῖσαν | κώμων ὑπὸ χεύμασιν, | ἀκούοντί ποι χθονία φρενί, | σφὸν ὄλβον υἱῷ τε κοινὰν χάριν | σύνδικόν τ' Ἀρκεσίλα, « la grande prouesse aspergée d'une rosée douce au moyen de flots d'hymnes, leur esprit sous la terre sûrement la perçoit, félicité qui est la leur et gloire qu'a en commun et partage à juste titre avec eux leur fils Arcésilas »<sup>69</sup>. Si « les morts aussi ont leur part d'éloge rituel »,

<sup>65</sup> Les éditeurs terminent ce qu'ils tiennent pour un dimètre dochmiaque (253) avec l'article proclitique ὁ, ce qui est absurde. Il s'agit d'une suite de quatre dochmies. Impossible de supprimer l'article avec Dindorf ; même Pindare dit ὁ χρυσοκόμας.

<sup>66</sup> Voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 52-3.

<sup>67</sup> Voir Wilamowitz, *Pindaros*, 405 n. 3 : « Auch die Verstorbenen bekommen ihren Anteil, der nach dem Herkommen geopfert wird ». ἔρδειν ergibt einen Metapher vom Totenopfer ». Le mot μέρος est lui aussi technique : voir F. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig 1909, 258 et 269. Rapprocher Pline, *nat. hist.*, 12.84, «Quota enim portio ex illis ad deos, quae, iam uel ad inferos pertinet?».

<sup>68</sup> Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 513.

<sup>69</sup> Texte et traduction de l'édition de Liberman, *Pindare. Pythiques*. Comparer Barrett, *Greek*



l'éloge des vivants est lui aussi *κὰν νόμον ἐρδόμενον*, conforme au rite sacrificiel funéraire. Il y a là une difficulté, que l'on résoudra en considérant *κὰν νόμον ἐρδόμενον* comme une précision ajoutée, d'où la virgule dont nous avons fait précéder ce syntagme<sup>70</sup>. Le mot *μέρος* a paru appeler un génitif, *ἐρδομένων*, « une part des offrandes faites selon le rite », correction de Schmid qui est en fait une autre interprétation de la graphie originelle où *-ων* serait noté *-ov*. Schroeder<sup>71</sup>, Snell-Maehler et Race adoptent *ἐρδομένων*. Mais qu'est-ce que cette part (partie) des offrandes faites selon le rite funéraire ? Pindare veut-il dire que les morts ne reçoivent qu'une partie des offrandes qu'on leur fait ou que les offrandes qu'on leur fait ne sont qu'une partie de celles qu'on fait, l'autre partie revenant aux vivants ? La première explication contrevient à la conception grecque du « Totenopfer »<sup>72</sup>. L'autre explication est bien pire, car elle implique que la partie qui revient aux vivants consiste en offrandes funéraires ! En effet, à la différence de *ἐρδόμενον*, le génitif *ἐρδομένων* ne peut être séparé de *μέρος* comme dans l'explication et la ponctuation adoptées plus haut. On relèvera l'écho que *μέρος* fait à *μένος* à la même place dans la strophe (v. 70). Il faut se garder de se servir de ce passage pour défendre la pertinence du choix du mot « Totenteil », « la part du mort », par l'auteur du livre fondamental intitulé *Totenteil und Seelgerät im griechischen Recht*<sup>73</sup>. Eduard Fraenkel<sup>74</sup> remarque que rien ne correspond à « Totenteil » ni dans les institutions ni dans la terminologie des Grecs et des Romains, « whereas there exists plenty of evidence for 'Totengabe', 'Grabbeigabe', which words Bruck uses to gloss 'Totenteil' ». Ici, *μέρος* ne vise que la part du chant de glorification de la victoire qui échoit aux Blepsiadés défunts.

#### O. 9.47-9

ἔγειρ' ἐπέων σφιν οἶμον λιγύν,  
αἶνει δὲ παλαιὸν μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων

(épode)  
νεωτέρων. (...)

*Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 191.

<sup>70</sup> Rapprocher O. 2.36-7 *θεόρτω σὺν ὀλβῳ | ἐπὶ τι καὶ πῆμ' ἄγει, παλιντράπελον ἄλλω χρόνῳ*, « (leur destin) avec la félicité d'origine divine amène quelque détonnante infortune, appelée à s'inverser à un autre moment ».

<sup>71</sup> Schroeder en 1900 (« editio maior »), mais Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 513 se rallie à Wilamowitz. Dans le troisième tirage (Leipzig 1930) de son « editio minor », Schroeder garde *ἐρδομένων* : palinodie ou négligence ?

<sup>72</sup> Voir E.F. Bruck, *Totenteil und Seelgerät im griechischen Recht. Eine Entwicklungsgeschichtliche Untersuchung zum Verhältnis von Recht und Religion mit Beiträgen zur Geschichte des Eigentums und des Erbrechts*, München 1970<sup>2</sup> (1926<sup>1</sup>), 27-116.

<sup>73</sup> Bruck, *Totenteil und Seelgerät*.

<sup>74</sup> *Kleine Beiträge zur klassischen Philologie*, Roma 1964, II, 59-61.

Le poète s'exhorte à renouveler le récit traditionnel de Deucalion et Pyrrha<sup>75</sup>. « Fais se lever pour eux un chemin de chants strident et loue le vieux vin mais les fleurs d'hymnes plus nouvelles<sup>76</sup> ». Regrettons qu'éditeurs et commentateurs<sup>77</sup>, à l'exception de Boeckh<sup>78</sup>, fassent si peu honneur à la belle correction de Gedicke (1786), ἔγειρ' ἐπέων σφιν οὔρον λιγύν, « fais se lever pour eux un vent de chants strident », qui restitue au verbe ἔγειρε un complément très adéquat et trouve une corroboration éclatante dans *P.* 4.2-3, ὄφρα κωμάζοντι σὺν Ἀρκεσίλῃ, | Μοῖσα, Λατοῖδαισιν ὀφειλόμενον Πυθῶνι τ' αὔξης οὔρον ὕμνων, « afin qu'avec Arcésilas qui banquette, Muse, tu accroisses le bon vent des hymnes dû aux enfants de Léo et à Pytho » et *N.* 6.28ab-9, εὐθὺν' ἐπὶ τοῦτον, ἄγε, Μοῖσα, | οὔρον ἐπέων | εὐκλέα, « allons, dirige, Muse vers cette famille un vent de vers glorificateur »<sup>79</sup>. On dirait qu'une faute par anticipation de οἶνον a amené οἶμον<sup>80</sup>. D'aucuns verront dans l'écho οἶμον / οἶνον une confirmation de οἶμον : pour notre part, nous oserions, face à une telle démarche, reprendre à notre compte les mots de Pindare, οὗ οἱ μετέχω θράσεος (*P.* 2.83). Mais c'est le soupçon d'une faute plus profonde affectant le second des deux colons ennéasyllabiques, ἄνθεα δ' ὕμνων νεωτέρων qui motive la présente observation. Nous nous étonnons de la reprise du verbe αἶνει avec ἄνθεα, car le poète s'apprête à cueillir lui-même « les fleurs d'hymnes nouvelles » et il nous paraît plausible que, s'il s'exhorte à louer le vin vieux, c'est à cueillir les fleurs d'hymnes nouvelles qu'il s'invite :

<sup>75</sup> Voir Wilamowitz, *Pindaros*, 353 et suivantes.

<sup>76</sup> Vague écho de ce texte ou similitude de rencontre chez Eubule fr. 122 = Alexis fr. 284 Kassel-Austin, ἀποπὼν γε τὸν μὲν οἶνον εὐδοκμεῖν ἀεὶ (ἀεὶ Eubule, σφόδρα Alexis) | παρὰ ταῖς ἐταίραις τὸν παλαιόν, ἄνδρα δὲ | μὴ τὸν παλαιόν, ἀλλὰ τὸν νεώτερον.

<sup>77</sup> Y compris Becker, *Das Bild des Weges*, 69.

<sup>78</sup> Voir là-dessus *Briefwechsel zwischen August Böckh und Ludolf Dissen Pindar und anderes betreffend*, 129 (27/3/1821) et 175 (25/12/1823). Les objections que lui communiqua Dissen, 126 (16/3/1821) sont des plus futiles ; les retrouvera-t-on sous la plume d'un futur défenseur de la leçon transmise ? Dans la seconde édition de sa « recensio », *Pindari carmina quae supersunt*, Leipzig-Leiden 1825, 40, Boeckh maintient οὔρον.

<sup>79</sup> F. Bamberger, *Aeschyli Choephoroi*, Göttingen 1840, 114 rapproche notre passage d'Eschyle, *Choeph.* 821-3, οὐριοστάταν (...) νόμον | μεθήσομεν.

<sup>80</sup> Nous restituons aussi ΟΥΡΟΣ = οὔρος (ainsi avant nous Bamberger, *Aeschyli Choephoroi*, 56, sans aucun effet, hélas, sur l'ecdotique eschyléenne) pour θυμός = ΘΥΜΟΣ chez Eschyle, *Choeph.* 391-3, πάροιθεν δὲ πρόρας | δριμύς ἄηται κραδίας | θυμός, ἔγκοτον στόγος, « devant la proue de mon cœur souffle, aigu, un vent, rançœur et détestation » : rapprocher Sophocle, *Phil.* 639-40, ἐπειδὴν πνεῦμα τοῦκ πρόρας ἀνή, | τότε στελοῦμεν ; Thucydide 2.97.1, ἦν αἰεὶ κατὰ πρύμναν ἰσθῆται τὸ πνεῦμα. Chez Sophocle, *Phil.* 1450-1, ὅδ' ἐπείγει γὰρ καιρὸς καὶ πλοῦς κατὰ πρύμνην (ainsi Burges et Hermann ; texte transmis καιρὸς καὶ πλοῦς ὅδ' ἐπείγει γὰρ κατὰ πρύμνην), nous lisons non πλοῦς mais πνοῦς, mot rarissime, attesté maintenant chez Posidippe, 72.1 Austin-Bastianini. Si l'on intègre la conjecture de M.L. West πρύμνας (accentuation périspomène chez West) dans le texte qu'il édite (*Aeschyli tragoediae*, Stuttgart 1998<sup>2</sup>), ἐκ δὲ πρόρας | δριμύς ἄηται κραδίας | θυμός, il faut encore lire οὔρος. West rapproche *Supplices* 989, τοιῶνδε τυγχάνοντας ἐκ πρύμνης φρενός. A. Sommerstein (*Aeschylus, Oresteia*, Cambridge, Mass.-London 2008) lit θυμός mais traduit οὔρος : « Ahead of the prow of my heart there blows a harsh wind of anger ». Bamberger construit κραδίας avec οὔρος, mais nous préférons le rattacher à πρόρας.

comparer *paeanes* G1.4-5, 364 Rutherford (fr. 52m.4-5 Maehler) ἄν]θεα τοιαῖ[σδε | .]ῥμνήσιος δρέπη, « tu (Astéria) cueilles les fleurs d'une telle poésie » ; fr. 75.6 Maehler ἰοδέτων λάχετε στεφάνων τᾶν τ' ἑαριδρόπων αἰοιδᾶν, « recevez (dieux de l'Olympe) les couronnes tressées de violettes et les chants cueillis au printemps » ; P. 6.48-9 ἄδικον οὐθ' ὑπέροπλον ἦβαν δρέπων, | σοφίαν δ' ἐν μυχοῖσι Πιερίδων, « cueillant une jeunesse qui n'est ni injuste ni insolente et le savoir-faire poétique dans les retraites des Piérides »<sup>81</sup>. Wilamowitz a raison de traduire « frische Liederblüten » : le comparatif νεωτέρων équivaut au degré zéro νέων (cf. I. 5.63 νέον σύμπεμψον ὕμνον, « joins à ces envois un chant nouveau »)<sup>82</sup>. Nous suggérons que Pindare avait écrit ἄνθεα δ' ὕμνων | <ἄμᾱ> νέων, « cueille les fleurs d'hymnes nouvelles »<sup>83</sup>. L'impératif ἄμᾱ sera tombé après ὕμνων et on aura étendu le degré zéro νέων en νεωτέρων pour obtenir les deux syllabes manquantes et le schéma métrique requis<sup>84</sup>. Le DGE commet une grosse bétise en donnant pour naturellement long l'« alpha » initial du verbe ἀμᾶω I (« \*h<sub>2</sub>meh<sub>1</sub>- »), « cueillir » : W. Schulze<sup>85</sup> savait déjà qu'il est originellement bref. Rapprocher Théocrite, *Eidyllia* 11.73 Gow, θαλλὸν ἀμάσας ; *Anth. Pal.* 9.184.5-6 (anon.) ἡδύ

<sup>81</sup> Voir R. Nünlist, *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, Stuttgart-Leipzig 1998, 212-15. Nünlist (214) croit que, dans le fr. 52m.4-5 Maehler, le verbe δρέπη est une troisième personne du subjonctif et que le sujet du verbe est Artémis, mais voir I. Rutherford, *Pindar's Paeans*, Oxford 2001, 365-6 : « Lines 3-5 seem to contain an invocation to a goddess, perhaps Asteria, who is said to pluck flowers of poetry as she attends the bed of Leto ». Rapprocher la métaphore du labour du champ des Muses (par ex. P. 6.1-3 ; Nünlist, 138-9). Voir, en dehors des poètes, Platon, *Ion*, 534AB, 81 Rijksbaron, λέγουσι γὰρ δῆπουθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀπὸ κρηνῶν μελιρρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὥσπερ αἱ μέλιτται, καὶ αὐτοὶ οὕτω πετόμενοι καὶ ἀληθῆ λέγουσι.

<sup>82</sup> Sur ce concept de « nouveauté » — le mot n'est pas dépourvu d'ambiguïté, « récent », sens étymologique (« \*nu », latin « nu-n-c ») ; « frais », « jeune », « moderne », « innovant » — du chant et son expression chez Pindare et dans la tradition indo-européenne, voir M.L. West, *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford 2007, 75-6 ; E. Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, Berlin-Boston 2020, 540-51. Wilamowitz, *Pindaros*, 409 met l'accent à juste titre sur la palinodie désenchantée de N. 8.20-1 (pièce tardive dans la carrière poétique de Pindare), νεαρά δ' ἐξευρόντα δόμην βασάνῳ | ἐς ἔλεγχον, ἅπας κίνδυνος, « présenter pour examen à la critique les nouveautés qu'on a créées n'est qu'absolu danger ».

<sup>83</sup> Un rapporteur s'étonne que nous n'envisagions pas νέων δρεπέο : nous avons bien envisagé δρεπέο νέων ou νέων δρεπέο, mais, dans l'état de notre documentation, Pindare ne semble avoir pratiqué cette synizèse de -έο (syllabe finale ouverte) ni dans les formes verbales concernées ni ailleurs.

<sup>84</sup> Ceux qui ne croient pas à une telle corruption dans une tradition textuelle étalée dans le temps devraient lire le compte rendu des fouilles de Milet par Wilamowitz, *GGA* 176, 1914, 109 = *Kleine Schriften*, Berlin 1937, V 1, 466. Une inscription funéraire porte στὰς πρόσθε τύμβου δέρκε τὴν ἀνύμφον (*IDid* 567.6 = *GVI* I 1264.6) : barbarisme (δέρκε) et trimètre iambique catalectique à la place de l'acatalectique. Wilamowitz voit que le poète excellent avait composé στὰς πρόσθε τύμβου τὴν ἀνύμφον (« inépousée ») δέρκεο. « Daß solche Korruptel selbst auf Stein vorkommt, mögen die Sklaven der >Überlieferung< sich hinters Ohr schreiben ». A. Rehm (1958) préfère remettre le vers sur pied en ajoutant au barbarisme δέρκε le néologisme ἀνύμφ<ι>ον (sans νυμφίος, « époux »), dont il se sert ensuite pour suppléer *IDid* 331.10, où Haussoullier avait suggéré ἀνύμφ[ων]. Le barbarisme et le néologisme ont fait leur entrée dans le DGE.

<sup>85</sup> *Quaestiones epicae*, Gütersloh 1892, 365-6 (note).

τε Πειθοῦς | Ἴβυκε καὶ παίδων ἄνθος ἀμυσάμενε. Un rapporteur nous objecte que la position de μέν appelle un contraste entre παλαιὸν οἶνον et ἄνθεα ὕμνων νεωτέρων à l'intérieur de la proposition dont αἶνει est le verbe, mais, dans le texte que nous suggérons, la position de μέν s'explique parce que αἶνει δὲ μέν était impossible et que Pindare recourt volontiers à ce que Mme Hummel<sup>86</sup> appelle le « balancement décalé » de μέν et δέ : citons *N.* 6.53-4 καὶ ταῦτα μὲν παλαιότεροι | ὁδὸν ἀμαξιτὸν εὖρον· ἔπομαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν, « où sont, remarque Mme Hummel, mis en balancement παλαιότεροι et la personne verbale soulignée par αὐτός ».

### O. 9.53-6

.....κείνων δ' ἔσαν χαλκάσπιδες ὑμέτεροι πρόγονοι  
ἀρχᾶθεν, Ἰαπετιονίδος φύτλας 55  
κοῦροι κοῤῥαν καὶ φερτάτων Κρονιδᾶν, ἐγχώριοι βασιλῆες αἰεὶ (...)

53 ἔσαν] ἦσαν E<sup>1</sup>F<sup>1</sup> (coniecera Turyn).

« C'est d'eux (Deucalion et Pyrrha), à l'origine, que venaient vos ancêtres au bouclier d'airain, ces fils de filles de la lignée de Japet et des excellents Cronides, rois indigènes qui se succédèrent les uns aux autres (...) ». La forme ἦσαν<sup>87</sup> (dont dépend l'idiomatique génitif d'origine κείνων<sup>88</sup>) élimine une impureté de responsion admise par Snell et Maehler<sup>89</sup>. « La famiglia di Efarmosto (...) era pertanto discendente di Giapeto lungo la linea femminile (come suggerisce l'aggettivo Ἰαπετιονίδος, v. 55 / 56), quindi da una donna di questa stirpe che si era unita a Zeus (cfr. Κρονιδᾶν) », explique Giannini<sup>90</sup>. Il nous paraît évident

<sup>86</sup> *La syntaxe de Pindare*, 385-6. Voir aussi Denniston, *The Greek Particles*, 372. Hartung, *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*, II, 415-6 relève que μέν et δέ peuvent opposer non les mots qui les précèdent mais deux propositions ou syntagmes entiers, et il cite Aristophane, *Acharn.* 33, στυγῶν μὲν ἄστν, τὸν δ' ἐμὸν δῆμον ποθῶν.

<sup>87</sup> « The Pindaric form is invariably [*O.* 2.9 ; *P.* 4.209 ; *N.* 9.14] ἔσαν », affirmait J. Bury, *The Ne-meian Odes of Pindar*, London 1890, 173, à *N.* 9.17, où il rejette ἦσαν μέγιστοι, qui en effet n'est pas au dessus du soupçon, mais pour d'autres raisons que la forme ἦσαν. La tradition papyrologique (fr. 111a.3 Maehler) offre ἦσαν. La poésie épique présente les deux formes, dont aucune n'est dorienne ou béotienne. L'épique ἦσαν se trouve aussi chez Sappho (cf. Blümel, *Die aiolischen Dialekte*, 186 n. 213). À ἦσαν chez Pindare on préférerait, note Schroeder, *Pindari carmina*, 141 à *O.* 9.53, \*ἔσσαν, forme qui n'a que l'autorité de mss. « recentiores » (cf. Mommsen, *Pindari carmina*, Berlin 1864, 84) et qui n'est « attestée » que dans un fragment prétendu d'Alcée (voir G. Liberman, *Alcée. Fragments*, Paris 1999, 254 n. 365). Dans *N.* 9.17, \*ἔσσαν est une correction de Boeckh tirée de la variante ἔσσαν en *O.* 9.53.

<sup>88</sup> Voir Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, I, 331.

<sup>89</sup> Nous préférons à leur étrange analyse métrique celle de U. von Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, Berlin 1921, 318.

<sup>90</sup> *Olimpiche*, 220. Nous ne voyons pas comment l'adjectif Ἰαπετιονίδος (φύτλας !) pourrait suggérer par lui-même une descendance « à travers la lignée féminine ».

qu'il faut rendre à Pindare φερτάτου Κρονιδᾶν, « fils (...) du plus considérable des Cronides ». Les scholies, qu'il faut ici lire non chez Drachmann mais chez Wilamowitz<sup>91</sup>, veulent que le pluriel soit mis à la place du singulier mais c'est là, croyons-nous, une explication forcée, typiquement « scholiographique ». La locution φερτάτων Κρονιδᾶν suscite en effet la perplexité : faut-il comprendre « des excellents Cronides » (platitudes insupportables), « des plus considérables Cronides » ou encore, avec Κρονιδᾶν génitif partitif, « des plus considérables parmi les Cronides » ? Pour corroborer φερτάτου Κρονιδᾶν, rapprochons *I.* 7.5 τὸν φέρτατον θεῶν « le plus excellent des dieux » et *P.* 2.38-39, ὑπεροχωτάτα (...) Οὐρανι<δ>ᾶν<sup>92</sup> θυγατέρι Κρόνου « la plus éminente parmi les descendants d'Ouranos, la fille de Cronos ». Le passage du singulier φερτάτου au pluriel sous l'influence de Κρονιδᾶν est une faute banale. Mais il nous paraît impossible que κοῤᾱν et φερτάτου se répondent et nous croyons que « la donna di questa stirpe »<sup>93</sup> était désignée par κόρας. Là encore une scholie veut que le pluriel soit mis pour le singulier. On obtient, croyons-nous, une écriture digne non d'un scholiaste mais de Pindare en lisant Ἰαπετιονίδος φύτλας κοῤᾱροι κόρας καὶ φερτάτου Κρονιδᾶν « fils d'une fille de la lignée de Japet et du plus considérable des fils de Cronos ». Les corrections que nous recommandons ont été, ce n'est pas surprenant, plusieurs fois refaites depuis Heyne. M.J.H. van der Weiden<sup>94</sup> et S. Lavecchia<sup>95</sup> allèguent notre passage pour illustrer l'usage du « pluriel poétique » ou « de majesté »<sup>96</sup> dans le dithyrambe fr. 75.11-2 Maehler, γόνον (v. l. γονέων) ὑπᾱτων μὲν πατέρων μελπόμεν<οι> | γυναικῶν τε Καδμεϊᾶν, « chantant le fils de pères souverains et de femmes cadméennes » (Dionysos fils de Zeus et de Sémélé), mais, quoique le pluriel nous paraisse ici moins gênant que dans le passage de l'*Olympique*, nous osons suggérer le rétablissement du singulier, γόνον ὑπάτου μὲν πατέρος<sup>97</sup> μελπόμεν<οι> | γυναικός τε Καδμεΐας. Van der Weiden allègue *I.* 5.43 τοῖσιν (« Achille ») Αἴγιναν προφέρει στόμα πάτρων et 8.35a ἢ Διὸς παρ' ἀδελφεοῖσιν

<sup>91</sup> *Pindaros*, 356 n. 1.

<sup>92</sup> Pour le texte, voir l'apparat critique de l'édition de Liberman, *Pindare. Pythiques*.

<sup>93</sup> Pour ce qui est de son identité et de la nature de l'innovation pindarique, nous nous en tenons à l'enquête de police modèle de Wilamowitz, *Pindaros*, 352-60 (il utilise lui-même le vocabulaire policier). Mais nous ne croyons nullement qu'il ait raison de garder les pluriels incriminés ; leur rejet n'invalide pas son enquête.

<sup>94</sup> *The Dithyrambs of Pindar*, Amsterdam 1991, 199-200.

<sup>95</sup> *Pindari dithyramborum fragmenta*, Roma 2000, 265 (« plurale enfatico »).

<sup>96</sup> La meilleure synthèse sur ces usages est, à notre connaissance, le chapitre « Plural statt des Singulars » chez E. Löfstedt, *Syntactica*, Lund 1956<sup>2</sup>, I, 27-65. Hélas, pas plus que K. Witte, *Singular und Plural*, Leipzig 1907, il ne considère les passages dont nous contestons la lecture ; il est vrai qu'il privilégie le latin.

<sup>97</sup> Rapprocher Himérios, *orations* 46.8, ὃ πατὴρ ὑπάτου βλάστημα, avec les remarques de T.D. Barnes, « Himerius and the Fourth Century », *CIPh* 82, 1987, 206-25, spéc. 218. Selon E. Fraenkel, *Gnomon* 34, 1962, 261, le passage de Pindare exprime un motif parodié par Euripide, *Cycl.* 41-2, παῖ γενναίων μὲν πατέρων | γενναίων δ' ἐκ τοκάδων et que l'on retrouve chez Catulle 64.23-3b, « o bona matrum progenies ». Mais, observons-nous, le passage de Pindare se distingue des deux autres par le fait qu'il évoque un père et une mère identifiables au moyen d'une périphrase précise (« Kenning »).

(« Poséidon »), mais il suffit de voir ces deux passages dans leur contexte pour constater que le pluriel intentionnellement général et vague<sup>98</sup> y diffère de celui que van der Weiden admet dans les passages que nous considérons comme suspects. Mme Hummel<sup>99</sup> range pêle-mêle les passages cités (elle omet *I.* 5.43 à juste titre<sup>100</sup>) dans la catégorie des pluriels « emphatiques » et elle mentionne *P.* 4.50-1 νῦν γε μὲν ἄλλοδαπᾶν κριτὸν εὐρήσει γυναικῶν (« Malaché ») | ἐν λέχεσιν γένος, mais le pluriel vague ressortit à la prophétie de Médée<sup>101</sup>. Le pluriel κύνες à propos de Géryon (*I.* 1.13), également allégué par Mme Hummel, s'explique par sa polycéphalie. En *O.* 6.68 Ἡρακλῆς, σεμνὸν θάλος Ἀλκαῖδᾶν (« Amphitryon »), l'idée qu'Héraclès assure la propagation des Alcaïdes n'a rien que de normal<sup>102</sup> ; dans γόνον ὑπάτων μὲν πατέρων μελπόμενοι | γυναικῶν τε Καδμεῖᾶν, le pluriel nous paraît différent et non irrépréhensible. C'est dubitativement que Lavecchia<sup>103</sup> rapporte *P.* 4.150 ἀμετέρων τοκέων au seul père de Jason. Il invoque *I.* 5.39-41 λέγε, τίνες Κύκνον, τίνες Ἑκτορα πέφνον | καὶ (...) Μέμνονα χαλκοῦραν, mais la pluralité des compléments et des actes évoqués peut justifier le nombre de l'interrogatif. Le pluriel μελπόμενοι a-t-il eu un effet contaminant ? Les pluriels environnants ont eu, si nous voyons juste, raison des singuliers φερτάτου et κόρας.

#### O. 9.88-90

Ἄργει τ' ἔσχεθε κῦδος ἀνδρῶν, παῖς δ' ἐν Ἀθήναις,

<sup>98</sup> H. Weir Smyth, *Greek Melic Poets*, London 1906<sup>2</sup>, 361 évoque le « pluriel allusif », appellation qui sied aux deux passages juste mentionnés mieux qu'aux vers du dithyrambe que commente Smyth.

<sup>99</sup> *Syntaxe de Pindare*, 54. Là aussi, comme l'indique Mme Hummel, une scholie explique « plurale pro singulari ». H.L. Jones, *The Poetic Plural of Greek Tragedy in the Light of Homeric Usage*, Ithaca 1909, 141-2 (« Homer and Pindar ») met aussi sur le même plan des usages pindariques différents (il allègue même *P.* 9.104-5 αὐτὶς ἐγεῖραι | καὶ παλαιὰν δόξαν ἔων προγόνων, en rapportant le pluriel au seul Alexidamos, mentionné v. 121). Il nous semble évident qu'il faut établir une distinction entre γόνον ὑπάτων μὲν πατέρων μελπόμενοι | γυναικῶν τε Καδμεῖᾶν et (par exemple) *Ilias* 3.49, νῦν ἀνδρῶν αἰχμητάων (Hélène), pluriel dont Jones fait très bien ressortir la signification.

<sup>100</sup> Voir E. Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, Heidelberg 1969, II, 92.

<sup>101</sup> Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 131.

<sup>102</sup> Comparer *O.* 2.45 Ἀδραστιδᾶν θάλος ἄρωγόν δόμοις (Thersandros, fils de Polynice et d'Argéia fille d'Adraste), « il germoglio che regge la casa degli Adrastidai » (ainsi L. Lehnus, *Pindaro. Olimpiche*, Milano 1981, dont on verra l'exégèse, 42 ; opposer O. Schneider, *Callimachea*, Leipzig 1873, II, 718). Nous tenons pour fourvoyé le rattachement de Ἀδραστιδᾶν à θάλος plutôt qu'à δόμοις (ainsi Catenacci, *Olimpiche*, 397), même si Ἀδραστιδᾶν θάλος dit du fils de la fille d'Adraste ne s'entend pas moins bien que θάλος Ἀλκαῖδᾶν dit d'Héraclès fils d'Amphitryon.

<sup>103</sup> Il invoque aussi deux passages d'Euripide, *Cycl.* 41-2 (voir n. 98) et *Ion* 262-3. Chez Eschyle *Choeph.* 329-31 πατέρων δὲ καὶ τεκόντων | γόος ἔνδικος ματεύει | τὸ πᾶν ἀμφιλαφῆς παραχθεῖς, le pluriel permet, croyons-nous, l'ambiguïté intentionnelle consistant en ce que le public peut rapporter τεκόντων à Agamemnon et/ou à Clytemnestre. Nous lirions ἔνδικον ματεύει τίταν (ἐνδικον O. Müller, τίταν J.F. Martin), « le concert de déploration soulevé pour pères et enfants traque le vengeur justicier », car ματεύει appelle un complément exprimé et τὸ πᾶν est superflu.



οἶον δ' ἐν Μαραθῶνι συλαθεῖς ἀγενεῖων  
μένεν ἀγῶνα πρεσβυτέρων ἀμφ' ἄργυρίδεσσιν·

90

« À Argos Épharostos obtint le triomphe dans la catégorie des hommes et dans celle des *paides* à Athènes ; quelle ne fut pas à Marathon la lutte que, retiré de la catégorie des imberbes, il soutenait, aux prises avec de plus âgés que lui, pour obtenir les coupes d'argent ». Ce retrait du lutteur Épharostos de la catégorie des ἀγενεῖοι dans les « Herakleia » de Marathon s'explique, remarque Wilamowitz<sup>104</sup>, « weil er so stämmig aussah, wohl schon einen keimenden Flaum auf den Wangen hatte, so daß sie ihm sein Alter nicht glaubten »<sup>105</sup>. Les parallèles qu'offre la documentation littéraire suggèrent que les athlètes<sup>106</sup> ont, de leur propre initiative, retiré le garçon de la catégorie des ἀγενεῖοι<sup>107</sup>. Il y a, dans la préparation de l'évocation de cet incident et dans la présentation des victoires d'Épharostos<sup>108</sup>, un art qu'il est utile de signaler : l'ordre chronologique inversé ἀνδρῶν, πᾶς, mis en relief par le rapprochement et la « uariatio » de la construction, jette le trouble dans l'esprit du lecteur sur l'âge du garçon et prépare l'idée du changement de catégorie du garçon, συλαθεῖς ἀγενεῖων...

<sup>104</sup> Pindaros, 350. T. Klee, *Zur Geschichte der gymnischen Agone an griechischen Festen*, Leipzig 1918, 47 ne disait pas autre chose.

<sup>105</sup> Comparer *N.* 5.6, οὐπω γένυσι φαίνων τερεῖνας ματέρ' οἰνάνθαν ὀπώρας, « ne présentant pas encore sur ses joues la floraison duveteuse du bourgeon de vigne, cette mère du tendre arrière-été » (à propos de Pythéas d'Égine). Le fait que les éditeurs de Pindare ou bien gardent τερεῖναν ματέρ' οἰνάνθας ὀπώραν, « (ne présentant pas encore sur ses joues) le tendre arrière-été, mère de la floraison duveteuse du bourgeon de vigne » (« Gallimathias », Wilamowitz, *Pindaros*, 171 n. 1), ou bien se contentent de changer τερεῖναν en τερεῖνας entache l'érudition pindarique. Dans une note bien documentée, H. Friis Johansen et E.W. Whittle, *Aeschylus. The Suppliants*, Copenhagen 1980, III, 292 au v. 998, τέρειν' ὀπώρα δ' εὐφύλακτος οὐδαμῶς, réussissent à ne pas citer le passage. Il est une pierre de touche de toute édition critique de Pindare. Wilamowitz conserve τερεῖναν, mais Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 520 se prononce à juste titre en faveur de τερεῖνας ματέρ' οἰνάνθαν ὀπώρας. La faute est due à l'idée prosaïque que c'est la saison qui engendre le bourgeon de vigne et non l'inverse, mais le poète voit la chose différemment : cf. fr. 75.14-15 Maehler φοινικοεάνων ὀπὸρ' οἰχθέντος Ὁρᾶν θαλάμου | εὐδομον ἐπάγοισιν ἔαρ φυτὰ νεκτάρεια « quand, la chambre des Heures à la robe de pourpre s'étant ouverte, les productions nectaréennes de la nature font venir le printemps parfumé » ; Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 311 n. 1.

<sup>106</sup> Le décret de peu postérieur à la bataille de Marathon (490 av. J.-C.) et relatif aux « Herakleia » de Marathon (*IG I<sup>3</sup> 3.2-3*) atteste ce terme.

<sup>107</sup> Voir J.H. Krause, *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen*, Leipzig 1841, I, 265-6. J. Ebert, *Agonismata. Kleine philologische Schriften zur Literatur, Geschichte und Kultur der Antike*, Stuttgart-Leipzig 1997, 193-9 étudie une épigramme de Straton (*Anth. Pal.* 12.255) où un agonothète pythique fait observer à son collègue agonothète olympique que ce dernier admet les garçons trop âgés que lui rejette (ἐκκρίνω), en tant, bien sûr, qu'amateur de garçons plus jeunes. Sur lutte et classes d'âge, voir G. Doblhofer, W. Petermandl et U. Schachinger, *Quellendokumentation zur Gymnastik und Agonistik im Altertum. 6. Ringen*, Wien 1998, 395-7.

<sup>108</sup> L'anthroponyme (« bien articulé à..., bien adapté à... ») convient à un lutteur qui, usant de la feinte et retombant toujours sur ses pieds, abat sur ses adversaires plus âgés des coups foudroyants, φῶτας δ' ὀξυρεπεί δόλω | ἄπτωτι δαμάσσαις (91-2).

ἀγῶνα πρεσβυτέρων. Le mot très fort συλαθείς emporte l'idée d'enlèvement, qui évoque irrésistiblement la coutume au moins crétoise de l'enlèvement du jeune garçon dans l'homosexualité initiatique et rituelle<sup>109</sup>, et le passage de la catégorie des ἀγένειοι à celle des ἄνδρες évoque l'inscription εἰς ἄνδρας de l'éromène par l'éraсте plus âgé<sup>110</sup>. Selon Wilamowitz (1922), il ressort nettement du passage que nous étudions que ἀγένειοι et παῖδες ne constituent qu'une seule et même classe. On observera alors le chiasme ἀνδρῶν A / παῖς B / ἀγενείων B' / πρεσβυτέρων A' et la double « uariatio » ἀνδρῶν ≈ πρεσβυτέρων et παῖς ≈ ἀγενείων. Theophil Klee (1918)<sup>111</sup> pensait, à rebours de l'opinion courante de son temps et du nôtre, que notre texte atteste l'ajout d'une nouvelle classe, celle des ἀγένειοι : dans ce cas, au lieu de ABB'A', on aurait ABCA'. La formulation artistique que nous avons mise en exergue nous paraît, pour ne considérer qu'elle, en faveur de Wilamowitz. Les génitifs brachylogiques ἀνδρῶν (κῦδος) et πρεσβυτέρων (ἀγῶνα) sont caractéristiques du style de Pindare<sup>112</sup>. Ce qui est remarquable aussi, c'est le silence du poète sur l'assise naturelle (l'aspect physique d'Épharmostos) du changement de catégorie du garçon ; la mention de la beauté du jeune athlète est réservée pour la chute de la strophe, ὡραῖος ἐὼν καὶ καλὸς κάλλιστά τε ῥέξαις (v. 94), « épanoui de jeunesse, beau et auteur de beaux exploits ». Mais le silence que nous signalons et le côté abstrait de l'évocation de la beauté du garçon suggèrent que Pindare n'a pas vu Epharmostos et ne le connaît pas directement. C'est, selon une hypothèse antique plausible (scholie 123c) reprise par Wilamowitz<sup>113</sup>, à l'intercession du proxène des Thébains Lampromachos (v. 84) que le bel Epharmostos doit l'ode pindarique qui le célèbre. Nous opposons le cas de la pseudo-Néméenne XI, si c'est bien, comme nous le pensons<sup>114</sup>, par le truchement de son jeune frère, le peu

<sup>109</sup> W.A. Percy III, *Pederasty and Pedagogy in Archaic Greece*, Urbana-Chicago 1996, 56-7, 65, 67, 71, 123, 128, 200 restreint à la Crète la coutume dont E. Bethe faisait une caractéristique de la « Knabenliebe » dorienne dans un article pionnier d'une qualité philologique rarement atteinte dans les publications relatives à ce sujet, « Die dorische Knabenliebe. Ihre Ethik und ihre Idee », *RhM* 62, 1907, 438-75.

<sup>110</sup> Voir Plutarque *Amatorius* 761B, commenté par Bethe, 449 : παρ' ὑμῖν δ', ὃ Περπτιδῆ, τοῖς Θεβαίοις οὐ πανοπλία ὁ ἐραστής ἐδωρεῖτο τὸν ἐρώμενον εἰς ἄνδρας (ἀνδέτας mss., corr. A. W. Winckelmann) ἐγγραφόμενον; (cf. Photios N 138, III, 18 Theodoridis, νεολαία· νέος λαὸς καὶ οὐ πάλαι εἰς ἄνδρας ἐγγεγραμμένος).

<sup>111</sup> *Zur Geschichte der gymnischen Agone an griechischen Festen*, 45-6.

<sup>112</sup> Voir notre observation sur *O.* 6.15, πυρᾶν νεκρῶν.

<sup>113</sup> *Pindaros*, 348. Plusieurs scholies supposent un lien de parenté entre Epharmostos et Lampromachos. Dobhofer, Petermandl et Schachinger, *Quellendokumentation zur Gymnastik und Agonistik im Altertum*. 6, *Ring*, 268 croient savoir qu'ils étaient frères, ce que ne dit pas la très brève notice (*RE* XII,1 col. 587 [Oldfather, 1924]) à laquelle ils renvoient. Dans son commentaire de 1821, 193, Boeckh suggère cette fraternité de sang, alors que, dans une précédente observation (192) peu remarquée, il explique le choix pindarique d'évoquer Patrocle et Achille par l'allusion à une fraternité d'armes entre Epharmostos et Lampromachos. Plus qu'une fraternité d'armes ? La recommandation pressante d'Achille à Patrocle, οὐλίφιν νῦν ἐν Ἄρει μὴ ποτε σφετέρως ἀτερθε ταξιοῦσθαι δαμασιμβρότου αἰχμᾶς (76-9), « dans le meurtrier combat ne te poste jamais loin de ma lance dompteuse de mortels », pourrait le suggérer !

<sup>114</sup> Voir G. Liberman, « L'elogio pindarico di Teosseno (fr. 123) rivisitato », dans S. Caciagli, ed.,

résistible Théoxène, qu'Aristagoras de Ténédos eut l'honneur de voir son entrée en charge comme prytane célébrée par Pindare.

### O. 10.1-3

Τὸν Ὀλυμπιονίκαν ἀνάγνωτέ μοι  
 Ἀρχεστράτου παῖδα, πόθι φρενός  
 ἐμᾶς γέγραπται·

« Du vainqueur olympique, fils d'Arkhestratos, lisez-moi le nom, là où dans mon esprit il est inscrit ! », traduit Yvonneau, dans une étude élégante des passages de Pindare relatifs à l'écriture<sup>115</sup>. Si répandu ce rendu soit-il<sup>116</sup>, il ne tient pas compte du fait que πόθι introduit une interrogative indirecte<sup>117</sup>. Or ce fait importe à l'exégèse de ἀνάγνωτε, car, au sens de « lire », qu'il est si tentant d'accepter au vu de la symétrie apparente ἀνάγνωτε / γέγραπται, le verbe ἀναγνῶναι paraît malaisément introduire une interrogative indirecte. Nous croyons qu'il faut supprimer des dictionnaires en usage cette prétendue première attestation dans la littérature grecque du sens de « lire » pour ἀναγινώσκω<sup>118</sup> et que ἀνάγνωτε signifie « faites-moi connaître à voix haute », peut-être avec l'idée d'une « recognitio », « recherche », « investigation »<sup>119</sup>. L'extraction du sujet du verbe de l'interrogation indirecte hors de cette dernière et sa fonction de COD du verbe introducteur de l'interrogation forment un idiotisme trop connu pour que nous y insistions. Le verbe ἀναγνῶναι n'apparaît qu'une autre fois chez Pindare, en *I.* 2.23-4 (Νικόμαχος) ὃν τε καὶ κάρυκες ὥρᾶν ἀνέγνον, σπονδοφόροι Κρονίδα | Ζηνὸς Ἀλεῖοι, παθόντες πού τι φιλόξενον ἔργον « Diesen erkannten auch die Boten der Festzeit, die eleischen Friedensbringer des Kroniden Zeus, weil sie vielleicht seine Gastfreundschaft erfahren hatten »<sup>120</sup>. Avec ce sens de

*Eros e genere in Grecia arcaica*, Bologna 2017, 153.

<sup>115</sup> J. Yvonneau, « Pindare et l'écriture », 2017, 3 (en ligne <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03172001/document>).

<sup>116</sup> Voir par exemple J. Svenbro, *Phrasikleia. An Anthropology of Reading in ancient Greece*, trad. J. Lloyd, Ithaca-London 1993, 180 (les pages 163-70 contiennent une analyse de la notion de « reconnaissance » qui est à la base du sens de « lire » acquis par ἀναγινώσκω) ; R.D. Woodard, *The Textualization of the Greek Alphabet*, Cambridge 2014, 271-2.

<sup>117</sup> Nous trouvons confuse la remarque de Verdenius, *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 55 : « ἀναγινώσκω used in the sense 'to read' does not have the connotation of searching, but the poet asks for a simple report (rightly Nisetich 'read out') of the place where the victor's name is recorded ». Nous avons vu à propos de *O.* 2.32 que plus d'un exégète font comme si ὅποτε signifiait « si », en l'occurrence πότερα. Ce n'est que récemment (M.D. Reeve, « *Pythian* 4,263-269 », *SIFC* 11, 2013, 253-6) qu'il fut découvert qu'en *P.* 4.266 εἰ introduit une interrogative indirecte !

<sup>118</sup> La première attestation est alors Aristophane, *Equites*, 118 (année 424), commenté par Svenbro, *Phrasikleia*, 163-4.

<sup>119</sup> Le *TGL* II 318-19 range le passage non dans la rubrique « lego » mais dans celle relative à « agnosco », non sans faire valoir l'analogie du latin « recognosco » et du français « reconnoître ».

<sup>120</sup> Ainsi E. Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, Heidelberg 1968, I, 169 et 1969, II, 45,

« reconnaître » reconnu par les lexiques (« Homère » ; Hérodote 2.91.6), nous sommes en terrain connu ; il n'en va pas de même pour *O.* 10.1, mais c'est que nous sommes vers 474, hors de la littérature attique, et que le sens de ἀναγινώσκω est encore flottant et non cristallisé dans l'acception si bien connue de « lire ». On impose ce dernier sens à ἀνάγνωτε en oubliant qu'un des pères de la « klassische Altertumswissenschaft », F.A. Wolf, avait prévenu contre cette faute de méthode<sup>121</sup>. L'exégèse pindarique contemporaine<sup>122</sup>, à de rares exceptions près<sup>123</sup>, conteste l'emploi factitif de γινώσκω chez Pindare au sens de « faire connaître », mais il nous paraît tout à fait artificiel d'entendre en *O.* 13.3-4, γνώσομαι | τὰν ὀλβίαν Κόρινθον, « je connaîtrai la fortunée Corinthe » et non « je ferai connaître la fortunée Corinthe », ainsi que comprennent la scholie ancienne 1b (357.16-17 Drachmann) et la scholie récente γνώσομαι, ἀντὶ τοῦ εἰς ἀνάμνησιν ἄξω τὴν Κόρινθον (I, 386.12-13 Abel), le *TGL* III 630A sous la plume de W. Dindorf, le *LSJ* s. v. B et le *DGE* s. v. V, pour ne mentionner que ces lexiques. Wasserstein<sup>124</sup> considère ce sens comme approximativement adapté au contexte mais impossible à attribuer à γνώσομαι, et il préfère sa conjecture (métriquement irréprochable) \*ἀγγνώσομαι = ἀναγγνώσομαι, « je proclamerai », c'est-à-dire « I shall also include in the proclamation of the victor the name of his city ». Mais la possibilité de l'emploi factitif du verbe simple découle, croyons-nous, de la réalité incontestable de l'emploi factitif du composé ἀναγινώσκω au sens de « amener (à), persuader (de) », bien connu chez Hérodote — il s'agit le plus souvent de l'aoriste sigmatique causatif<sup>125</sup> ἀνέγνωσα<sup>126</sup>, mais on cite Hérodote 7.10.3 γνόντα

d'où nous transcrivons cette remarque : « Das Wiedererkennen setzt eben ein erstes Bekanntwerden voraus, und die in einem solchen Rahmen einzig mögliche Begegnung ist jene der gastlichen Bewirtung ».  
Race (*Pindar. Nemean Odes, Isthmian Odes, Fragments*, Cambridge, Mass.-London 1997, 149) ignore le sens de ὄν τε et ruine la construction du passage en traduisant « and whom the heralds of the seasons also recognized ».

<sup>121</sup> *Prolegomena ad Homerum*, ed. R. Peppmüller, Halle 1884, 68 n. 51, « Neque ἀναγνῶναι, legere, aut simile aliquid, ibi ubi id maxime exspectes, invenias ; etsi alio sensu dicitur σήματα ἀναγνῶναι Odyss. τ. 250. ψ. 206. ω. 346 ». Wolf a raison d'écrire ἀναγνῶναι, car seul l'aoriste est attesté chez « Homère » et Pindare.

<sup>122</sup> Ainsi Wilamowitz, *Pindaros*, 371-2 ; L. Lomiento, *Pindaro. Olimpiche*, Milano 2013, 590 ; A. Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro. Introduzione, commento e analisi metrica*, Stuttgart 2021, 24-5.

<sup>123</sup> Ainsi Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 221-2. Slater, *Lexicon* s. v. c « recognize, give recognition to » botte en touche.

<sup>124</sup> A. Wasserstein, « A Gamma in Pindar, Ol. 13.3 », *CQ* 32, 1982, 278-80.

<sup>125</sup> Voir, sur la valeur causative de l'aoriste sigmatique, P. Buttmann, *Ausführliche griechische Sprachlehre*, Berlin 1825, II 1, 48-9 et 98 ; W. Kühne, *Das Causativum in der griechischen Sprache*, Leipzig 1882, 19-20 ; P. Chantraine, *Histoire du parfait grec*, Paris 1926, 119-21. Selon Kühne, *op. cit.*, 22, Pindare utilise comme causatif (« descendere facit ») le présent immédiatif (κατα)βαίνω en *P.* 8.78, « ein versuch die bedeutung des aorist ἔβησα nach analogie etwa von φαίνω—ἔφηνα auch auf das präsens zu übertragen », mais Liberman, *Pindare. Pythiques*, 160 rejette le texte et l'interprétation sur lesquels se fonde Kühne et que défend, avec καταβαίνει factitif, O. Schroeder, *Pindars Pythien*, Leipzig-Berlin 1922, 74. Il relève la propension de la scholiographie pindarique à supposer indument des causatifs.

<sup>126</sup> « Brachte zum Entschluß, veranlaßte », d'après Schwyzler, *Griechische Grammatik*, I, 756.

ἐπ' οἷους ἄνδρας ἀναγινώσκεις στρατεύεσθαι βασιλέα et Antiphon 2.2.7 ὑπό τε τῶν κυρίων ἀναγινωσκόμενον ἐπινεῦσαι ἦν εἰκός. Puisque certains présents à redoublement en -σκω ont un sens factitif<sup>127</sup>, puisque διδάσκω « doceo » a une valeur causative qui l'oppose à ἐδάην « didici » et au présent latin « disco » que d'aucuns apparentent à διδάσκω étymologiquement<sup>128</sup>, puisqu'enfin Pindare emploie μιμνᾷσκομαι immédiatef (pour parler comme Philipp Buttmann<sup>129</sup>) et, au moins une fois, μιμνᾷσκω causatif (μνάσει, *paeanes*, S3.35, 407 Rutherford = fr. 52o.35 Maehler)<sup>130</sup>, il ne nous semble pas interdit de penser que γινώσκω aussi peut avoir cette valeur causative, en l'occurrence celle du factitif sanscrit « jñā-paya-ti »<sup>131</sup>, « il fait connaître, il proclame ». Pindare, qui ne connaît pas, s'agissant de γινώσκω, d'opposition entre l'actif causatif (μιμνᾷσκω) et le moyen immédiatef (μιμνᾷσκομαι)<sup>132</sup> et n'a ni l'aoriste sigmatique ἀνέγνωσα (cf. ἐδίδαξα) ni \*ἔγνωσα, exprimerait, au temps et à l'aspect correspondants, l'idée portée par γινώσκω factitif<sup>133</sup> au moyen de l'aoriste radical et du futur<sup>134</sup>, par lesquels il exprime surtout le sens immédiatef, seul connu par ailleurs<sup>135</sup>. On ne s'est d'ailleurs pas interdit de penser que Pindare est volontairement ambigu et que γνώσομαι a un

<sup>127</sup> Voir Kühne, *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 7 et 21. Pindare offre un exemple très notable du causatif ἰλάσκομαι (O. 7.9). On trouve aussi chez lui le plutôt rare πίπσκω, I. 6.74, πίσω σφε Δίρκας ἄγνων ὕδωρ, « je lui ferai boire l'eau sainte de Dircé » ; fr. 111.1 Maehler, ἐνέπισε.

<sup>128</sup> Sur tout cela, voir Willi, *Origins of the Greek Verb*, 64, 183, 486 et 489, faisant fond sur un article célèbre de A. Debrunner (1937) et, pour le lien avec latin « disco », sur un article de M. Lejeune (1976).

<sup>129</sup> *Ausführliche griechische Sprachlehre*, II 1, 45-6.

<sup>130</sup> Mme Hummel, *La Syntaxe de Pindare*, 221 admet ἔμνασεν factitif en P. 11.13, où Liberman, *Pindare. Pythiques*, 200 lit et défend ἄμνασεν (Boeckh).

<sup>131</sup> Voir K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg 1892, II 2, 1156-7.

<sup>132</sup> Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 24 objecte que les « parallèles » tirés du verbe γινώσκω et censés illustrer le sens causatif de γνώσομαι sont « interni all'opera di Pindaro » et que « in nessuno (...) figura la diatesi media ». Mais, pour ne rien dire de la première objection, γνώσομαι est le futur de γινώσκω, non de \*γινώσκομαι ! Voir C. Mutzbauer, *Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der homerische Tempusgebrauch*, Strasbourg 1893, 210. Nous écartons, avec Erdmann, *De Pindari usu syntactico*, 52, l'interprétation causative de γινώσκω en P. 4.263 et O. 6.96 ; 7.83 (voir notre observation sur O. 7.45-7).

<sup>133</sup> Rapprocher γεγωνέω (trois occurrences chez Pindare), « dire à voix haute », dont le véritable sens est « faire entendre », selon X. Tremblay, « Études sur le verbe vieil-irlandais : III. Les parfaits à longue en celtique et germanique », *Études celtiques* 33, 1997, 109-42, spéc. 115-17. Voir Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 2, 51, dans la rubrique consacrée à la racine « G'ñā » (> γιγνώσκω): « so gewinnt es einige Wahrscheinlichkeit, das Perf. γέγωνα mit Präsensbed. (thue kund, rufe) mit Zuhör, und γεγωνίσκω seien kausativ gewendete Formen (zu erkennen geben) » ; Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, 87. On trouve un exemple remarquable de γεγωνίσκω chez Thucydide (7.76), dans le *Prométhée* attribué à Eschyle et chez Euripide, pour rester dans la période « classique ».

<sup>134</sup> Tremblay, « Les parfaits à longue en celtique et germanique », 117, admet γνώσομαι causatif.

<sup>135</sup> Le passage de Pausanias allégué par Boeckh (commentaire de 1821, 162), 1.28.11, τὰδε μὲν οὖν εἰρήσθω μοι τῶνδε ἔνεκα, γῶναι ὁπόσοις μέτεστι σπουδῆς (<τὰ>) ἐς τὰ δικαστήρια, doit être pris autrement, à savoir 1) en faisant dépendre γῶναι de μέτεστι σπουδῆς et 2) en transposant γῶναι après σπουδῆς, ainsi que fit H. Hitzig (1896). Il est en effet peu « critique » de soutenir 1) en refusant 2), comme font plus d'un éditeur aujourd'hui.

double sens, causatif et immédiatif<sup>136</sup>. Le latin tardif utilise le passif « cognosci » au sens de « notum fieri », « se faire connaître », γνωρίζεσθαι<sup>137</sup>, dans la formule « Anacreon lyricus cognoscitur »<sup>138</sup>. Le verbe ἀναβιώσκειν est tantôt immédiatif, « revenir à la vie », tantôt causatif, « ramener à la vie »<sup>139</sup>. Le latin « luceo », causatif, signifie « faire luire » (latin archaïque puis tardif) et, essif, « luire » (latin archaïque, classique et tardif)<sup>140</sup>. Kühne<sup>141</sup> cite λάμπω « briller » et « faire briller » (Euripide) parmi trente-neuf « verbes « primitifs » immédiatifs également utilisés comme causatifs. Le même Kühne<sup>142</sup> relève l'emploi unique de l'actif immédiatif πονέω, « avoir mal », comme causatif, « faire mal », chez Pindare *P.* 4.151, κοῦ με πονεῖ τὸν οἶκον ταῦτα πορσύνοντ' ἄγαν, « Et il ne me gêne pas que ces biens pourvoient à ta maison par trop »<sup>143</sup>. Pindare a donc activé la potentialité causative de πονέω, qui, comme « luceo », a la formation d'un intensif ou d'un causatif, et, croyons-nous, celle de γινώσκω. Nous reconnaissons, avec l'exégèse ancienne, l'emploi causatif en *O.* 6.87-90 ὄτρυνον νῦν ἐταίρους, | Αἰνέα, πρῶτον μὲν Ἦραν Παρθενίαν κελαδῆσαι, | γῶναί τ' ἔπειτ', ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλαθέσιν | λόγοις εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν ὕν « incite à présent tes compagnons, Aineas (l'homme chargé de l'exécution de l'ode), d'abord à célébrer Héra Parthénia, et ensuite à faire connaître s'il est vrai, comme nous l'affirmons<sup>144</sup>, que nous échappons bien

<sup>136</sup> Voir les travaux cités par Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 24.

<sup>137</sup> J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, Leipzig 1876, I, 287 relève que γνωρίζω inchoatif « prendre connaissance de » apparaît au sens causatif de « faire connaître », qui, note-t-il, devient plus tard dominant, dans *Prometheus uinctus* 486-7 κληδόνας τε δυσκρίτους | ἐγνώρισ' αὐτοῖς ἐνοδίου τε συμβόλους (cf. Kühne, *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 10). L'inchoatif « innosco » prend à la fin de l'Antiquité un sens causatif (cf. K. Sittl, « De linguae Latinae verbis inchoativis », *ALL*, Leipzig 1884, I, 465-533, spéc. 522-3).

<sup>138</sup> Voir *TLL* III 1507.74-1508.2.

<sup>139</sup> Voir G. Curtius, *Das Verbum der griechischen Sprache*, Leipzig 1877<sup>2</sup>, I, 290.

<sup>140</sup> « Lūceo » essif a la formation d'un intensif-duratif (cf. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II 2, 1147-8 et 1151) : proto-indoeuropéen « \*lewk-éh-ye-ti », latin « lūc-e-t », causatif sanscrit « rōc-aya-ti » / essif « rōcate », « il luit ». Il ne faut donc pas s'étonner de la quantité de « ū » dans l'essif. La doctrine classique, à notre avis plus compliquée et moins plausible, est que le « u » long de l'essif « luceo », originellement bref, est analogue de celui du causatif : voir W.M. Lindsay, *The Latin Language*, Oxford 1894, 481 ; M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin*, Leiden-Boston 2008, 356. « Si-sto », causatif de « sto », est une forme à redoublement dont la valeur était peut-être originellement intensive, selon Westphal, *Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache*, 73. La forme γινώσκω présente généralement le sens intensif de l'immédiatif ; à l'occasion, comme chez Pindare, cette forme semble prendre le sens factitif. Sur le passage du sens intensif au sens factitif, voir aussi Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, 118-19, et contre B. Delbrück, K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*<sup>2</sup>, Strassburg 1916, II 3, 247-8.

<sup>141</sup> *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 4.

<sup>142</sup> *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 7.

<sup>143</sup> Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 234, en ajoutant un renvoi à Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, 70-5.

<sup>144</sup> Nous entendons ainsi, c'est-à-dire comme l'équivalent de ἐτόμως (le seul adverbe que Pindare emploie, et encore une seule fois, au sens de « vraiment »), la locution ἀλαθέσιν λόγοις, que le dernier commentateur, Adorjani, *Pindars sechste olympische Siegesode*, 280, rapporte à l'ensemble



à l'ancienne expression injurieuse “truie béotienne” ». Dans ce passage, comme dans *O.* 10.1, le verbe est suivi d'une interrogative indirecte.

*O.* 10.7-12

ἔκαθεν γὰρ ἐπελθὼν ὁ μέλλον χρόνος  
 ἐμὸν καταίσχυνε βαθὺ χρέος.  
 ὁμῶς δὲ λῦσαι δυνατός ὄξεϊαν ἐπιμομφὰν τόκος ὀνάτωρ νῦν ψᾶφον  
 [ἐλίσσομέναν  
 ὅπα κῦμα κατακλύσσει ῥέον, 10  
 <τίσιν> τε κοινὸν λόγον  
 φίλαν τ<ε>ίσομεν ἐς χάριν.

8 καταίσχυνε Boeckh : καταισχύνει codd. || 9 ὀνάτωρ Hermann: θνατῶν codd. | pessimam ante νῦν distinctionem sustulimus, praeceunte Hartung, qui locum aliter nec bene constituit || 10 ὅπα Lomiento post Hermann, nescimus an non recte (uide sis adn. nostram) : ὅπα uel ὅπα codd. ueteres : ὅπα edd. inde a Bergk 1866 || 12 τίσιν nos, alia possis : ὅπα uel ὅπα codd. ueteres : ὅπα Lomiento post Hermann : ὅπα edd. inde a Bergk 1866.

« Car, venu de loin, le temps écoulé en attente de l'échéance a fini par faire honte à ma dette abyssale. Néanmoins maintenant l'intérêt profitable, à même de solder le reproche acerbe, submergera (la dette), comme (ὅπα) la vague qui déferle fait avec le galet qu'elle roule, et pour paiement nous verserons un éloge collectif en gage de bonne amitié ». Pour que l'on saisisse immédiatement le mouvement et la structure à notre avis authentiques du passage, nous avons fait honneur à la géniale correction de Hermann ὀνάτωρ et admis, à titre d'exemple, un mot (τίσιν) qui élimine la répétition, à notre avis fautive, de ὅπα. Nous tenons pour fatale à la bonne intelligence du passage la ponctuation ordinaire par laquelle νῦν ouvre une nouvelle proposition. Le futur κατακλύσσει condamne tout texte qui fait de ὅπα κατακλύσσει une proposition comparative, laquelle réclamerait le présent : ainsi « come (ὅπα) l'onda che corre sommergerà il sasso che rotola, così (ὅπα τε<sup>145</sup>) noi pagheremo il debito con pubblico canto in grazia all amico »

du poème. Il se réclame, entre autres, de l'interprétation de G. Hutchinson, *Greek Lyric Poetry, A Commentary on Selected Larger Pieces*, Oxford 2001, 416, mais ce dernier dit expressément que « ἀλαθέσιν λόγοις must be seen as referring to this very clause » et nous croyons que cela est juste. Sur le caractère « performatif » de l'ensemble du passage, voir Graf, *De Graecorum veterum re musica*, 62-3. Adorjányi, 278 voit lui aussi que l'énoncé relatif à la célébration d'Héra Parthénia est performatif et ne renvoie pas à un « Kultlied » précédant l'exécution de la sixième *Olympique* (erreur stupéfiante de Wilamowitz, *Pindaros*, 307).

<sup>145</sup> Nous tenons pour beaucoup plus que douteuse l'idée que ὅπα... ὅπα τε puisse équivaloir à « ut... sic » (P. Brandt, *De particularum subiunctivarum apud Pindarum usu*, Leipzig 1898, 13 ; Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 330 ; Gentili, approuvé par Mme Lomiento) et nous trouvons très peu plausible l'explication lapidaire de Mme Lomiento, *Olimpiche*, 558, « l'espressione vale, elliticamente, per (νῦν) ἔστιν ὁπῶς », même si elle remonte à Hermann (pour une présentation

(Gentili) ou « let him (le vainqueur) see now (ὁράτω νῦν, conjecture de Fennell très faible et qui n'a même pas pour elle la « vraisemblance » paléographique): just as a flowing wave washes (!) over a rolling pebble, so shall we pay back a theme of general concern as a friendly favor » (Race<sup>146</sup>). La leçon ΘΝΑΤΩΝ introduit une légère impureté de resposion, ~ — — (τόκος θνα|τῶν) pour ~ ~ ~ —, à laquelle Hermann avait d'abord tenté, en 1798, de remédier en lisant τόκος <ὁ> θνατῶν, mauvaise conjecture qu'il fit oublier en 1817 avec ΟΝΑΤΩΡ<sup>147</sup>, proposé lapidairement, sans la moindre justification, mais qui reçut l'agrément non moins lapidaire de Boeckh<sup>148</sup>. C'est que ὁξεῖαν ἐπιμομφὰν θνατῶν, « il biasimo mordace dei mortali » (Gentili), est incongru, puisque Pindare est le débiteur d'Agésidamos, non des mortels en général, et que c'est de lui, non des mortels, que doit émaner le reproche ! La correction de Hermann allie à l'évidence « paléographique » l'adéquation sémantique, l'idiotisme poétique et l'ambiguïté pindarique (car il n'est pas si facile de déterminer le sens exact de la belle expression τόκος ὀνάτωρ<sup>149</sup>) : comparer *P.* 3.55 ἀγάνορι μισθῷ « un

claire de cette interprétation alambiquée, voir Brandt). Dans un article intitulé « Riflessioni minime sulla logica della congettura in filologia », *QUCC* 85, 2007, 57-63, Mme Lomiento reprend la traduction de Gentili et défend la graphie ὅπα = ὅπη, adoptée ailleurs (cf. Thucydide 5.77.6 et 79.3 ; M.S. Silk, « Pindar, *Olympian* 2.5-7, Text and Commentary », *CQ* 70, 2020, 506-7), mais, pour toute explication de la construction, elle se contente (58 n. 8) de renvoyer aux scholies : « Il valore modale del nesso correlativo ὅπα... ὅπα τε nel passo di Pindaro è chiarito dagli Schol. ad Pind. *Ol.* 10, 13 e, h, i, m ; 10, 14a che lo intendono equivalente a “come... così” ». Un philologue doit-il prendre pour argent comptant une telle explication ? Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 56 et 61 voit dans ὅπα... ὅπα τε « a paratactic comparison » (ainsi déjà Brandt). On se gardera d'alléguer en faveur de cette prétendue « comparaison paratactique » 1) le virgilien « ut... ut » (= « ut..., sic... » ?) et le grec homérique et théocritéen ὥς... ὥς (ὥς ?), sur quoi voir A.S.F. Gow, *Theocritus*, Cambridge 1950, II, 51-2 ; 2) les véritables cas de parataxe τόσσον... τόσσον « autant... que » en *N.* 4.4-5 (cf. Schneider, *Callimachea*, I, 187) et καί... καί en *N.* 2.1-5. Nous adoptons ὅπα, mais l'accentuation dorienne ὅπα se retrouve dans παντῶ (cf. H.L. Ahrens, *De Graecae linguae dialectis*, Göttingen 1843, II, 34 et 369 ; R. Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, Jena 1870, I, 92), que conserve l'édition de Gentili à laquelle Mme Lomiento a collaboré (*O.* 1.116, 9.24).

<sup>146</sup> Voir aussi Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 61 : « let him see then how the wave as it flows will deluge the rolling pebble, and how I shall pay a tale of common concern to render my loving goodwill ».

<sup>147</sup> L'apparat de Gentili mentionne ὁ θνατῶν, mais non ὀνάτωρ !

<sup>148</sup> « Ohne Zweifel das Richtige » (*Kleine Schriften*, V, Leipzig 1871, 383). Il l'adopte dans la seconde édition de sa « recensio » *Pindari carmina quae supersunt*, Leipzig-Leiden 1825, 46.

<sup>149</sup> P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1999<sup>2</sup>, 803, traduit « qui porte secours » : faut-il entendre que l'intérêt porte secours au débiteur, Pindare ? On aurait plutôt attendu que le profiteur soit le créancier, Agésidamos, et en définitive les Locriens (cf. κοινὸν λόγον). Mais le poète, badin, exagère certainement la durée de son manquement (ce faisant, il accroît, bien sûr, l'importance de l'ode au moyen de laquelle il s'acquitte de son dû) et veut peut-être dire que, dans ce cas, l'intérêt versé profite au créancier mais soulage aussi le débiteur qui se libère. Notons que Chantraine, peut-être influencé par le *LSJ*, qui indique quand même « corr. Hermann », fait comme si ὀνάτωρ était le texte transmis : ainsi également M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne*, Deuxième série, Roma 1971, 216, et Aura Jorro, *Diccionario micénico*, II, 26. Les dictionnaires étymologiques de H. Frisk (*Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1970,

salaire qui étourdit, stupéfait les hommes » et 10.18 ἀγάνορα πλοῦτον « la prospérité qui étourdit, stupéfait les hommes »<sup>150</sup> ; fr. 105a.3 Maehler, πάτερ, κτίστορ Αἴτνας « père qui as fondé Aetna »<sup>151</sup> ; Simonide fr. 23 West<sup>2</sup> ἀμύντορα δυσφορσυνάων (le vin) ; Bacchylide 9.43-4 Maehler ἐγγέων ἱστορες | κοῦραι « les Amazones expertes au javelot » ; Eschyle *Suppl.* 1040 θέλκτορι Πειθοί<sup>152</sup> ; Sophocle *Ant.* 974 ἀλαστόροισιν ὁμμάτων κύκλοις « den Rache heischenden Augensternen »<sup>153</sup> ; Euripide *Ion* 478 διαδέκτορα πλοῦτον « Reichtum, der durch Vererbung seinen Besitzer wechselt »<sup>154</sup>. Chez Timothée *Persae* 130-1 λαιμοτόμωι... μήστορι σιδάρωι « l'habile coupe-gorge, le fer », le nom d'agent est non apposé à l'autre substantif, selon une construction standard<sup>155</sup>, mais c'est ce dernier qui est apposé à λαιμοτόμωι μήστορι<sup>156</sup>. À l'époque de Hermann et Boeckh, on pouvait faire valoir une entrée du lexique de Photios (O 340, III, 86 Theodoridis ≈ Hésychios, O 885) Ὀνήτωρ· ὄνησιν φέρων· καὶ ὀνάτωρ ὁμοίως, la qualification d'un emplâtre comme ὀνήτωρ εἰς ἅπαντα chez Galien<sup>157</sup>, et les anthroponymes Ὀνήτωρ (notamment *Ilias* 16.604<sup>158</sup>) et Ὀνητορίδης (notamment *Odyssea* 3.282)<sup>159</sup>. Aujourd'hui, on peut rapprocher mycénien « o-na-te-re », ὀνατήρες, « 'tenants', "who enjoy the produce of the land" »<sup>160</sup> et l'occurrence de

2 vols.) et Beekes (*Etymological Dictionary of Greek*, Leiden 2010) indiquent qu'il s'agit d'une conjecture. Le mot ne se trouve ni dans le *Lexicon Pindaricum* de Rumpel ni dans le *Lexicon to Pindar* de Slater. « Les Doriens semblent avoir gardé plus longtemps que les autres grecs l'usage des suffixes -τήρ et -τωρ », note P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1933, 324 ; parmi les exemples qu'il mentionne, ἀλέκτωρ et κτίστωρ se trouvent chez Pindare : voir E. Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -της*, Strasbourg 1912, II, 154-6. On peut aujourd'hui ajouter σαμάντωρ ; un fragment d'attribution incertaine (347 Maehler) offre κοσμήτωρ.

<sup>150</sup> Nous suivons l'analyse de ἀγάνωρ chez F. Sommer, *Zur Geschichte der griechischen Nominalkomposita*, München 1948, 169-70.

<sup>151</sup> Voir E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris 1948, 33. « La langue de la lyrique dorienne, note-t-il, ne fournit qu'un petit nombre d'exemples » (contreposer la remarque de Chantraine citée ci-dessus !). Nous lui empruntons cet exemple et les deux suivants.

<sup>152</sup> Voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, II, 10 (on trouvera, dans cet ouvrage, d'autres exemples de noms d'agent en -τωρ qualifiant un substantif, notamment quand ce substantif est féminin : cf. II, 49-50) ; Friis Johansen et Whittle, *Aeschylus. The Suppliants*, III, 324 *ad loc.*

<sup>153</sup> Voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, Strasbourg 1910, I, 216 ; G. Liberman, « Petits riens sophocléens : Antigone IV », *Hyperboreus* 29, 2023, 173-95, spéc. 182-3.

<sup>154</sup> Voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, II, 10. On peut aussi rapprocher l'expression τίτας φόνος « le sang qui appelle vengeance » chez Eschyle *Choeph.* 67 (voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, I, 183).

<sup>155</sup> Voir K. Brugmann, *Die Syntax der einfachen Satzes im Indogermanischen*, Berlin-Leipzig 1925, 97-102.

<sup>156</sup> Voir U. von Wilamowitz, *Timotheos. Die Perser*, Leipzig 1903, 52.

<sup>157</sup> *De compositione medicamentorum*, XIII, 840.5 Kühn.

<sup>158</sup> Voir C. Brügger, *Homers Ilias, Band IX, Sechzehnter Gesang, Faszikel 2 : Kommentar*, Berlin-New York 2016, 262.

<sup>159</sup> Voir TGL VI 2022 D.

<sup>160</sup> Voir D. Gary Miller, *Ancient Greek Dialects and Early Authors*, Boston-Berlin 2014, 297, qui rate une belle occasion de faire le lien avec le passage de Pindare, et B. Helly, M. Mari, « Tagoi,

ὀνάτωρ chez Simonide fr. 54.2 Poltera, dans un contexte obscur, certes, « Helfer (zur Erlangung des) Kranzes (?) »<sup>161</sup> ou évocation de l'entraîneur du vainqueur qui, adjuteur, trouverait contrepartie, ἀντώνωτο (v. 3), dans la victoire de son élève<sup>162</sup>. Dans un fragment tragique qui cherche encore son auteur (fr. 405.2-3 Snell-Kannicht ; Eschyle d'après Hermann), la Mort déclare que la Nuit a mis au monde en elle non « une maîtresse de la lyre, non une prophétesse, non une doctoresse, ἀλλὰ ῥθνητὸν ἄματ' | ψυχᾷς » : inspiré par Hermann, Bergk<sup>163</sup> suggère ἀλλ' ὀνήτορα, ce qui est proche de la leçon transmise et serait corroboré par le mot ἀρωγός dans l'introduction de Plutarque (*Amatorius*, 758B), si ἀρωγός était sûr et qu'on n'eût pas envisagé la correction ἀγωγός (Xylander). Ni Hermann ni Boeckh n'ont vu qu'il faut absolument, chez Pindare, faire de τόκος ὀνάτωρ le sujet de κατακλύσσει. Or il n'y a, si l'on prend acte de cette nécessité, plus de place pour la seconde occurrence de ὀπᾶ, qu'un scribe, l'œil déviant sur la ligne précédente (parablepsie), aura, présumons-nous, répété. Nous suggérons, à titre d'exemple, la restitution du mot τίσιν, qui avec τ<ε>ίσομεν et λόγον constitue un double accusatif bien pindarique, mais d'autres mots sont possibles, ainsi πολύν (cf. *N.* 6.33), « un riche éloge collectif », γλυκύν ou encore κλυτόν.

#### O. 10.34-8

..... καὶ μὰν ξεναπάτας  
Ἐπειῶν βασιλεὺς ὅπιθεν 35  
οὐ πολλὸν ἶδε πατρίδα πολυκτέανον ὑπὸ στερεῷ πυρὶ  
πλαγαῖς τε σιδάρου βαθὺν εἰς ὄχετόν ἄτας  
ἵζοισαν ἐὰν πόλιν.

« Et en vérité le roi des Épéiens (Augias), habitué à tromper ses hôtes, peu de temps après vit son opulente patrie, sous un feu inexorable et les coups du fer, dans le fossé profond du malheur s'effondrer, sa cité à lui ». Sûrement d'aucuns trouveront pathétique la chute finale ἐὰν πόλιν ; pour notre part, la reprise de πατρίδα par ἐὰν πόλιν (apposition)<sup>164</sup> nous semble à la fois gauche et plate, en sorte que nous soupçonnons ces mots d'être un bouche-trou destiné à remplacer

Tagai e \*tagonatai in Macedonia », dans F. Camia, L. Del Monaco, M. Nocita, eds., *Mélanges Maria Letizia Lazzarini*, Roma 2018, I, 261-82, spéc. 270-2. Il faut rattacher ὀνάτωρ à ὀνίνημι, ὀνατῆρες à ὀνίναμαι (voir Aura Jorro, *Diccionario micénico*, II, 26-7). Les ὀνατῆρες ont, ce semble, l'usufruit d'une terre que désigne « ο-na-to », ὀνατόν.

<sup>161</sup> O. Poltera, *Simonides lyricus. Testimonia und Fragmente*, Basel 2008, 133.

<sup>162</sup> Ainsi, Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 112.

<sup>163</sup> Ap. A.W. Winckelmann, *Plutarchi opera moralia selecta*, Zurich 1836, I, 168.

<sup>164</sup> Il nous paraît impossible d'entendre ἶδε πατρίδα πολυκτέανον ὑπὸ στερεῷ πυρὶ ἐὰν τε πόλιν ὑπὸ πλαγαῖς σιδάρου βαθὺν εἰς ὄχετόν ἄτας ἵζοισαν, autrement dit « the countryside is put to the torch and the city slides into ruin under blows of steel » (nous reproduisons les mots d'un rapporteur). D'abord, τε joint certainement στερεῷ πυρὶ et πλαγαῖς σιδάρου ; ensuite πατρίδα ne signifie pas « the countryside ».

une épithète qualifiant ἄτας, à savoir ὑπερφάτου, « ineffable ». Rapprocher *O.* 1.57 ἄταν ὑπεροπλον, « un malheur démesuré »<sup>165</sup> ; *Prometheus uinctus* 1078-9 εἰς ἀπέραντον δίκτυον ἄτης | ἐμπλεχθήσεσθ' ὑπ' ἀνοίας ; en *P.* 2.28-9 ἀλλά νιν ὕβρις εἰς ἀνάταν ὑπεράφανον | ὥρσεν « son outrecuidance le conduisit, l'arrogant, à la ruine », nous ne rapportons pas ὑπεράφανον à ἀνάταν<sup>166</sup>. L'adjectif dont nous suggérons la restitution n'apparaît que chez Pindare, deux fois. Dans le passage (*O.* 9.65) de tradition directe transmis par les manuscrits byzantins (car l'autre, fr. 52k.15 Maehler, se trouve dans un *Péan* que nous connaissons surtout par la tradition indirecte), le mot ὑπερφάτου aurait disparu au profit de ὑπέρτατον, si l'on ne connaissait Pindare que par l'édition de Thomas Magister<sup>167</sup>.

### O. 10.60-1

τίς δὴ ποταίνιον  
ἔλαχε στέφανον (...);

60

Pindare s'apprête à donner les noms des six vainqueurs du tout premier concours olympique, à la course à pied, à la lutte, au pancrace, à la course de chars, au lancer de javelot, au lancer de poids. Il serait, trouvons-nous, logique que ποταίνιον στέφανον fût au pluriel (l'alphabet utilisé par Pindare notait de la même manière, par O, « omicron » et « omega »), et la métrique corrobore cette hypothèse. En effet, le singulier rend nécessaire la division boeckhienne en deux vers<sup>168</sup> : grâce à la « syllaba brevis in elemento longo », cette division rend viable le « dochmius kaibelianus » τίς δὴ ποταίνιον, — — ∪ — ∪ ∪, dont la forme doit être — — ∪ — ∪ — à l'intérieur d'un vers, autrement dit en synaphie avec un autre colon<sup>169</sup> (en l'occurrence, ce colon est une dipodie anapestique ou en épouse la forme<sup>170</sup>).

<sup>165</sup> Pour ce sens, voir H. Osthoff, « Etymologisches zur Steigerungsformenbildung », dans H. Osthoff, K. Brugmann, *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig 1910, VI, 327-36.

<sup>166</sup> Voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 62, à rebours de l'exégèse courante. L'adjectif caractérise proprement l'agir humain (cf. J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, Leipzig 1886, IV, 272-3) et qualifierait improprement ἀνάτα au sens de « ruine » (sur ce sens, voir Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 86, à N. 9.21). Si l'on prend ἀνάτα au sens de « folie » (cf. Slater, *Lexicon to Pindar*, 80 s. v.), l'impropriété est moins évidente, mais elle subsiste néanmoins, car ἀνάτα, en tant qu'affection mentale, provoque l'ὑπερηφάνια (« arrogance ») mais n'est pas provoquée par elle.

<sup>167</sup> Voir Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, 186.

<sup>168</sup> Nous critiquons cette division de Boeckh tout en restant dans le cadre de la colométrie boeckhienne et de ses principes.

<sup>169</sup> Il est, en raison de la synaphie, impossible de reconnaître, avec Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemeo*, 64, un phérécratien (∪ — ∪ ∪ — —) dans le vers ∪ — ∪ — / — ∪ — ∪ — ∪ — / — ∪ —, N. 3 str. / antistr. 4, βού δὲ νικαφόρῳ σὺν Ἀριστοκλείδῃ πρόπει (v. 67) : il s'agit évidemment (cf. E. Graf, *Pindars logaoedische Strophien*, Marburg 1892, 36) d'un glyconien (— ∪ — ∪ ∪ — ∪ —) encadré par une dipodie iambique « pure » et une dipodie iambique « syncopée ».

<sup>170</sup> Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 305 et Snell-Maehler y voient une forme de mètre iam-

Mais la division boeckhienne a ceci pour conséquence que le petit vers 18 se termine par l'adverbe comparatif ὥς : Ἀγησίδαμος ὥς | Ἀχιλῆϊ Πάτροκλος. Il y a bien quelque cas analogues chez Pindare<sup>171</sup>, mais la difficulté du singulier aux v. 60-1 et l'anomalie (en elle-même admissible) de ὥς final suggèrent que Boeckh a divisé en deux ce qui est en fait un vers, le vers antépénultième de l'épode : τίς δὴ ποταίνων ἔλαχε στεφάνων<sup>172</sup>. Bergk<sup>173</sup> avait déjà vu tout cela, et il est, à notre avis, bien regrettable qu'il n'ait pas été suivi. Le vers formé par 39-40, νεῖκος δὲ κρεσσόνων ἀποθέσθ' ἄπορον, « impossible d'escamoter le différend qui vous oppose à de plus puissants que vous », n'appelle aucune remarque, sauf que son unicité restituée donne tout son éclat à la maxime dont il est porteur. Aux v. 102-3 κείνον κατὰ χρόνον ιδέα τε καλόν, le « digamma efficiens » qui affecte ιδέα allonge la dernière syllabe de χρόνον<sup>174</sup>. Les vers 81-2 posent un petit problème : πυρπάλαιμον βέλος (80) | ὀρσικτύπου Διός, ἐν ἅπαντι κράτει (81-2) | αἰθωνα κεραυνὸν ἀραρότα (83)<sup>175</sup> « le trait foudroyant de Zeus tonnante, éclair

bique. Le même colon (identique en apparence du moins) pourrait ouvrir le premier vers de la strophe / antistrophe. Là au moins, ce pourrait être non une forme de mètre iambique (Wilamowitz) mais un hémipèdes masculin acéphale, bien que l'ode ne soit pas « dactylo-épitritique ». Henry, *Pindar's Nemean, A Selection*, 53, à propos de N. 6 str. 3, admet ~ ~ ~ ~ -, « dodrans B acéphale », comme dernier colon du vers. K. Itsumi, *Pindaric Metre. The 'Other Half'*, Oxford 2009, 47 voit dans le premier vers de la strophe / antistrophe des « dactylo-épitrites » libres, *D e e*, et (182) il analyse ἔλαχε στέφανον, qui est pour lui un vers indépendant, comme *D. C.M. Lucarini, Commentariolum de origine atque natura dactylo-epitritorum*, dans Lucarini, C. Melidone, S. Russo, eds., *Symbolae Panhormitanae : scripti filologici in onore di Gianfranco Nuzzo*, Palermo 2021, 68 observe que dans les odes dactylo-épitritiques on trouve l'hémipèdes initial présumé suivi d'iambes. Voir notre remarque sur O. 13.114. L'ode « éolo-iambique » qu'est O. 10 met au défi les métriciens, dont les analyses varient sans qu'aucune ne donne, à beaucoup près, satisfaction. Wilamowitz, *Pindaros*, 219 suggère l'influence des poètes de Locres, que l'épinicie célèbre. Selon M.G. Fileni, *Senocrato di Locri e Pindaro*, Urbino 1987, 15, Pindare, qui semble célébrer Xénocrate ou Xénocrate de Locres dans le fr. 140b Maehler = *paeanes* G9, 382-3 Rutherford, met en pratique dans O. 10 « l'armonia locrese » inventée par Xénocrate : voir Westphal, *Die Musik des griechischen Alterthums*, 90-3 ; *Aristoxenus von Tarent. Melik und Rhythmik der classischen Hellenenthums*, Leipzig 1883, I, 505 ; H. Abert, *Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik*, Leipzig 1899, 95 ; T. Reinach, *La musique grecque antique*, Paris 1926, 37 ; West, *Ancient Greek Music*, 384, en remplaçant, n. 95, « fr. 104b » par « fr. 140b » ; Rutherford, *Pindar's Paeans*, 383-4 ; S. Hagel, *Ancient Greek Music. A New Technical History*, Oxford 2010, 430-1, en remplaçant, n. 132, « fr. 125 » par « fr. 140b ».

<sup>171</sup> Voir par exemple Liberman, *Pythiques*, 247 ; Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 190 n. 205.

<sup>172</sup> Ce vers (« dochmies kaibelianus » et ~ ~ ~ ~ -) est presque le reflet inversé du premier vers de la strophe / antistrophe (~ ~ ~ ~ - et deux mètres iambiques sous forme de deux crétiques apparents).

<sup>173</sup> *Pindari carmina*, Lipsiae 1878<sup>4</sup>, 117. Il n'a pas conformé son texte à sa remarque, ce qui peut expliquer qu'on n'en tienne aucun compte.

<sup>174</sup> Occurrence unique de ιδέα chez Pindare. Sur le « digamma efficiens » dans cette famille de mots, voir Heimer, *Studia Pindarica*, 35-8. Comme nous l'avons signalé dans notre remarque sur O. 6.43, nous admettons que — en dehors du cas spécifique du pronom atone (voir notre observation sur O. 1.57) — le « digamma efficiens » puisse faire position après une syllabe finale brève fermée.

<sup>175</sup> Ce vers n'est autre que le « Lieblingsvers des Mesomedes » que ce poète emploie κατὰ στίχον et que Maas, *Epidaurische Hymnen*, 30 baptise donc du nom de « mesomedes ».



incandescent qui sied à toute victoire (agonistique) ». Selon Verdenius<sup>176</sup>, « *ἐν* simply emphasizes the fact that the Thunderbolt is *closely* joined to every kind of victory, i.e., that it easily achieves any victory »<sup>177</sup>. Bergk admet un allongement de la finale de Διός et l'on peut comparer *O.* 6.77 ὑπὸ Κυλλάνας ὄρος<sup>178</sup>, Ἀγησία, et *P.* 3.6, γυιάρκεος Ἀσκληπίον<sup>179</sup>, à ceci près que dans ces deux cas le mot dont la finale est allongée est suivi d'un nom propre tétrasyllabique qui commence par la même lettre et surtout par une syllabe longue : – √ « – », à quoi s'opposerait, dans notre passage, – √ « – » √ √ –, contexte métrique où ne se présente aucun allongement pindarique connu. Si Bergk n'est pas dans le vrai, nous suggérons de lire, avec le même sens, σὺν ἅπαντι κράτει, où la préposition allonge la finale de Διός. Que les deux prépositions satisfassent au sens<sup>180</sup>, c'est ce que suggère l'existence des deux verbes ἐναρарίσκω et συναρарίσκω.

### O. 10.86-90<sup>181</sup>

ἀλλ' ὅτε παῖς ἐξ ἀλόχου πατρί  
ποθεινὸς ἴκοντι νεότατος τὸ πάλιν ἦδη, μάλα δέ τοι θερμαίνει  
[φιλότατι νόον·  
ἐπεὶ πλοῦτος ὁ λαχὼν ποιμένα  
ἐπακτὸν ἀλλότριον  
θνάσκοντι στυγερώτατος.

90

86 ὅτε Boeckh : ὥστε codd. || 87 νεότατος] νεότατι A<sup>s</sup> (Σ) ζ | τὸ πάλιν Byz.  
: τοῦμπαλιν A √ : ἐμπαλιν C<sup>1</sup> O : δ' ἐμπαλιν C : τ' ἐμπαλιν N | δέ τοι codd.,  
tuetur Verdenius<sup>182</sup> : δέ οἱ Boeckh, quod uulgo recipiunt excepto Tycho  
Mommsen<sup>183</sup>.

« Mais comme un fils <vient> à un père qui désirait l'obtenir de son épouse, un père désormais parvenu au rebours de la jeunesse — le voilà qui réchauffe vivement son cœur d'amour : <on comprend qu'il soit comblé><sup>184</sup>, car la richesse

<sup>176</sup> *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 80-1.

<sup>177</sup> Rapprocher *Odyssea* 5.234 πέλεκεν μέγαν, ἄρμενον ἐν παλάμῃσι ; πρόσφορος construit avec ἐν *O.* 9.80-1 et *N.* 8.48-9. Mais μῦθον, ὃ δὴ καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶν ἦραρεν ἦμιν (*Odyssea*, 4.777) signifie non « it fitted our temper well » (*LSJ* s. v. IV), mais « qui nous plut à tous au fond de nous ».

<sup>178</sup> Voir Adorjáni, *Pindars sechste olympische Siegesode*, 22.

<sup>179</sup> Voir Liberman, *Pythiques*, 229, en ajoutant une référence à P. Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar*, Berlin 1914, 19.

<sup>180</sup> Quiconque pratique les lettres grecques avec quelque assiduité sait que σὺν (parfois « ein modales “in” », T. Mommsen) semble à l'occasion être mis pour ἐν : voir Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, 27-8 ; T. Mommsen, *Beiträge zu der Lehre von den griechischen Präpositionen*, Berlin 1895, 572-5.

<sup>181</sup> Sur 10.97, voir notre observation relative à 13.47-8.

<sup>182</sup> *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 82.

<sup>183</sup> Nous reprenons les données de l'apparat de Snell-Maehler.

<sup>184</sup> C'est un nouvel exemple d'ἐπεὶ « elliptique » (voir notre remarque sur *O.* 1.26), mais l'ellipse est ici si transparente qu'on peut pratiquement, comme font tous les traducteurs, se passer de rétablir

qui échoit à un pasteur importé, étranger, est tout à fait honnie d'un homme qui meurt ». C'est le premier membre d'une comparaison dont le second membre ouvre la strophe suivante et est introduit par un καί qui a la valeur de « sic ». Le maintien de la vulgate post-boeckhienne δέ οἱ par des interprètes qui, comme Gentili et Lomiento<sup>185</sup>, entendent non plus, comme Boeckh, « le fils lui (à son père) réchauffe le cœur d'amour » mais « le père réchauffe son cœur d'amour » ne laisse pas que d'étonner. L'abandon justifié de l'interprétation de Boeckh appelait le renoncement à sa correction, car l'usage de οἱ comme réfléchi direct n'est pas pindarique<sup>186</sup>. La proposition ὅτε παῖς ἐξ ἀλόχου πατρὶ ποθεινὸς ἵκοντι νεότατος τὸ πάλιν ἤδη souffre de l'absence d'un verbe conjugué à un mode personnel. On supplée habituellement une forme du verbe « être » (cf. Race, « as a son, born of his wife, is longed for »), mais c'est là un véritable contresens, car le contexte appelle un verbe signifiant qu'un fils échoit enfin au père : Catulle, qui s'est inspiré du passage (68B, 119-24), en a bien compris le sens, comme le montre « diuitiis uix tandem inuentus auitis » (v. 121). Verdenius<sup>187</sup>, à qui la difficulté n'a pas échappé, supplée φαίνεται, qu'il tire, présumons-nous, du v. 85, τὰ παρ' εὐκλέϊ Δίρκᾳ χρόνῳ μὲν φάνεν « les chants qui enfin parurent, virent le jour sur les bords de la célèbre Dirce », et cette explication marque un progrès. Mais cette extraction de φαίνεται semble raide : il serait plus aisé et plus pertinent de reprendre φάνεν, cette fois-ci aoriste non complétif, comme au v. 85, mais gnomique, qui ne jure nullement avec le présent θερμαίνει<sup>188</sup>. Nous nous demandons cependant si sous ἤδη, bien que πάλιν ἤδη paraisse impeccable<sup>189</sup>, ne se dissimule pas ἦλθεν<sup>190</sup>, « comme un fils a fini par venir au père qui le désirait ». Rapprocher *O.* 1.99-100, τὸ δ' αἰεὶ παράμερον ἐσλόν | ὕπατον ἔρχεται παντὶ βροτῶν, « Mais ce qui est pour tout mortel le summum, c'est le bien qui lui vient chacun des jours qui se succèdent » ; nous avons commenté *O.* 6.43-4 ἦλθεν δ' ὑπὸ σπλάγχχων φυγῶν ὠδῶν' ἐρατὸν Ἴταμος | ἐς φάος αὐτίκα.

Dans le petit vers ἐπακτὸν ἀλλότριον, le second adjectif explique le premier: serait-ce une glose insérée ?<sup>191</sup> Le scholiaste d'Eschyle *septem* 583 b et c, II 2,

ce qui est sous-entendu.

<sup>185</sup> « Il soggetto è, evidentemente, il padre, non il figlio » (Lomiento, *Olimpiche*, 574).

<sup>186</sup> Slater, *Lexicon to Pindar*, 142 s. v. ἔ le rappelle en renvoyant à la monographie du Père E. des Places, *Le pronom chez Pindare. Recherches philologiques et critiques*, Paris 1947, 21 ss. A. Dyroff, *Geschichte des Pronomen Reflexivum*, Würzburg 1892, I, 89 l'avait écrit en « Sperrschrift » : « Direkt reflexiv ist das Pronomen an keiner Stelle ».

<sup>187</sup> *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 81.

<sup>188</sup> Voir Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 246 § 306.

<sup>189</sup> Comparer Thucydide 8.85.4, ὃ δὲ Ἀλκιβιάδης διεβεβήκει πάλιν ἤδη παρὰ τοῦ Τισσαφέρνους ἐς τὴν Σάμον ; 7.44.4, εἰ φύλιον εἴη τῶν ἤδη πάλιν φευγόντων, πολέμιον ἐνόμιζον. Occurrences assez nombreuses dans la grécité plus tardive.

<sup>190</sup> Pour une correction analogue dans une épigramme de Callimaque, voir Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Propertius*, 165.

<sup>191</sup> Rapprocher Sophocle *Oed. Col.* 711, εὐπιπον, εὐπωλον, avec la remarque de G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Oed. Col.*, I », *Hyperboreus* 26, 2020, 40-1. Pindare semble utiliser ἐπακτός en *P.* 6.10-12 χειμέριος ὄμβρος, ἐπακτός ἐλθὼν ἐριβρόμου νεφέλας | στρατὸς ἀμείλιχος

261 O. L. Smith, explique, dans στράτευμ' ἐπακτὸν ἐμβεβληκότα, l'adjectif ἐπακτὸν par ἀλλότριον. Si ἀλλότριον est bien une glose chez Pindare, elle a pu chasser un syntagme tel que υἱοῖ<sup>192</sup> ἄτερ, « à un homme qui meurt sans fils » (cf. par exemple v. 91 αἰοιδᾶς ἄτερ « sans chant » ; O. 14.8 οὐδὲ... σεμνᾶν Χαρίτων ἄτερ « non sans les vénérables Charites »). On rapprochera O. 9.60-1 μὴ καθέλοι μιν αἰὼν πότμον ἐφάψαις | ὄρφανὸν γενεᾶς « de peur que le temps ne l'enlève en l'affublant d'un destin privé de progéniture » ; fr. 94a.16 Maehler ᾧτινι μὴ λιπότεκνος σφαλῇ πάμπαν οἶκος βιαία δαμειὶς ἀνάγκῃ « quiconque ne voit pas, dompté par l'implacable nécessité, s'effondrer de fond en comble sa maison dépourvue de progéniture ».

### O. 13.16-17

πολλὰ δ' ἐν καρδίαις ἀνδρῶν ἔβαλον

(épode)

Ἵραι πολυάνθεμοι ἀρχαῖα σοφίσμαθ'. (...)

« Et souvent les Heures aux guirlandes fleuries injectèrent dans le cœur de vos hommes (les fils d'Alétès, par extension les Corinthiens) d'antiques inventions ». Mme Peri<sup>193</sup> rapproche O. 7.43-4 ἐν δ' ἀρετάν | ἔβαλεν καὶ χάρματ' ἀνθρώποισι προμαθέος αἰδῶς<sup>194</sup>, en posant dans les deux passages une tmèse.

« L'averse d'hiver, armée amère venue de l'étranger, armée de la nue grondante », mais Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina bei Pindar*, 34 a peut-être raison d'approuver la correction de Bergk ἐπακτὸς, « herangestürzt kommend », « die so gut mit dem nachfolgenden Bilde harmonisiert ». Bergk, *Pindari carmina*, Lipsiae 1878<sup>4</sup>, 203 renonce à sa conjecture mais considère toujours ἐπακτὸς comme gâté.

<sup>192</sup> C'est-à-dire υἱοῖο ; comparer, avec le commentaire de Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 148-9, N. 9.55 ἀκοντίζων σκοποῖ' ἄγχιστα Μοισᾶν (σκοποῦ BD : corr. Ahrens) « lançant le javelot très près (ou « au plus près ») du but des Muses », non « non lontano dalle Muse colpendo il bersaglio » (Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 213). Un rapporteur nous fournit, à propos de cette élision, la référence à N. Lane, « Two Lacunae in Pindar's *Pythian Odes* Reconsidered », *Mnemosyne* 73, 2020, 494 n. 17.

<sup>193</sup> *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 38.

<sup>194</sup> Les explications qui ont les faveurs des exégètes (voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 66-7) et se fondent sur les nominatifs αἰδῶς ou Αἰδῶς nous laissant perplexe, nous nous risquons à en adopter une inspirée de celle de Wilamowitz, *Pindaros*, 366 n. 3, isolée, certes, mais qui nous paraît faire sens : « les marques de respect préalablement réfléchi (προμαθέος αἰδῶς génitif dépendant de χάρματα sujet et pris dans un sens que nous croyons trouver en O. 2.99, κείνος ὅσα χάρματ' ἄλλοις ἔθηκεν, « qui pourrait énumérer tous les services dont lui, Théron, a gratifié les autres ? ») qui valent à leurs auteurs la reconnaissance des bénéficiaires, eux aussi (καί, « etiam », dit par rapport aux victoires agonistiques) mettent l'excellence dans le cœur des hommes ». Le génitif dorien αἰδῶς devrait être αἰδόος (ici contracté) : voir O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923<sup>2</sup>, 499. Verdenius approuve une critique acerbe que L.R. Farnell adresse à l'interprétation de Wilamowitz, « nearer to the style of modern journalism than to anything Hellenic », mais que penser de « Réserve (Αἰδῶς), fille du Prévoyant (Προμαθέος), met dans le cœur des hommes capacité à réussir et joies du succès »?

C'est, s'agissant de *O.* 13.15, inhabituel, si nous ne nous abusons, car lexiques et commentateurs modernes<sup>195</sup> prennent καρδίαις pour le régime de la préposition ἐν: « la costruzione, dipendente da βάλλω, è quella usuale, e ben documentata già in Omero », explique Mme Lomiento<sup>196</sup>. La construction se trouve non seulement chez « Homère » mais chez Pindare lui-même, *P.* 1.74, ὠκυπόρων ἀπὸ ναῶν ὁ σφιν ἐν πόντῳ βάλεθ' ἀλικίαν, « (le chef des Syracusains) qui, des navires à la course rapide, jeta à la mer leur jeunesse »<sup>197</sup>. Mais Mme Peri semblerait avoir raison, car chez « Homère » c'est ἐμβάλλω qui est utilisé figurément avec θυμῷ, φρεσί(v) et καρδίῃ: cf. *Ilias* 11.11-12 = 14.151-2 Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβाल' ἐκάστω | καρδίῃ. Toutefois, c'est Mme Lomiento qui aurait raison si la règle posée par Bossler<sup>198</sup> était juste: « in tmesi praepositionem nusquam nomen sequitur, quod praepositioni iungi possit »<sup>199</sup>. Même si Bossler a raison, Wilamowitz<sup>200</sup> s'égare quand il veut reconnaître en ἐν l'emploi latif de la préposition (dans le dialecte béotien et le dialecte delphique par exemple)<sup>201</sup> et écrire καρδίαις. Mais il a certainement raison de penser<sup>202</sup> que Pindare a utilisé ἐν latif plus souvent que nous ne le trouvons dans les manuscrits, les papyrus et les éditions, où nous lisons

Rien de plus « hellénique » que la mise en valeur de la χάρις (cf. v. 89, αἰδοίαν χάριν, avec l'explication de Becker, *Das Bild des Weges*, 91, et non celle de B. MacLachlan, *The Age of Grace. Charis in Early Greek Poetry*, Princeton 1993, 110) que valent aux Héliades le respect témoigné aux dieux, en dépit du « nuage d'oubli » qui leur fit négliger une prescription d'Apollon (voir notre observation sur *O.* 7.45-7).

<sup>195</sup> Ainsi également Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, 24 (travail ancien mais de premier ordre).

<sup>196</sup> *Olimpiche*, 595.

<sup>197</sup> Voir Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, 24; Slater, *Lexicon to Pindar*, 174 s. v. ἐν 8, en retirant *O.* 13.16.

<sup>198</sup> *De praepositionum usu apud Pindarum*, 23 et 67-8, où il se réfère à un travail de W. Pierson (1831). Le fondement de la règle est « esthétique-stylistique », car, selon Pierson et Bossler, la tmèse visant l'originalité stylistique, la juxtaposition du préverbe et du régime du verbe irait contre cette recherche. Cela paraît un peu naïf et ne tient pas compte de l'histoire de la langue. Il est instructif de comparer I. Hajnal, « Die Tmesis bei Homer und auf den mykenischen Linear B-Tafeln: ein chronologisches Paradox ? », dans J.H.W. Penney, ed., *Indo-European Perspectives: Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, Oxford 2004, 146-78. Il fait la part de la motivation stylistique chez « Homère ».

<sup>199</sup> On fera bien attention que « possit » exclut les cas tels que la formule homérique πρὸς μῦθον ἔειπε. Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 146-7, n'évoque pas la règle de Pierson-Bossler.

<sup>200</sup> *Pindaros*, 372 n. 2.

<sup>201</sup> Voir Slater, *Lexicon to Pindar*, 201 s. v. ἐς 2 (« ἐν, a Doric form of ἐς », dit-il erronément); K. Brugmann, « Zur Syntax der indogermanischen Sprachen, besonders des Griechischen », *Berichte über die Verhandlungen der Königl.-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Philologisch-Historische Klasse* 35, 1883, 169-95, spéc. 182-3. Brugmann, *op. cit.*, 181-95 montre que la préposition ἐν était, comme « in » en latin, locative ou lative (ainsi déjà A. F. Pott), et que \*ἐνς < εἰς fut à ἐν ce que le pléonastique ἐξ (« ek » et « das ablativische -s ») fut originellement à ἐκ, sauf que \*ἐνς, formation analogique de ἐξ, prit le sens latif par contraste avec ἐξ. Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, 326 s. v. εἰς s'en tient à une distinction entre \*ἐνς latif et ἐν locatif qui explique difficilement l'emploi double de ἐν.

<sup>202</sup> *Pindaros*, 101.

ἐς. Si l'on applique à notre passage les analyses de Brugmann<sup>203</sup>, καρδίαις est un « locatif du but », qu'il soit le régime de la préposition ou le complément du verbe composé, et, dans ἐμβαλεν, le préverbe est latif. Les verbes de mouvement ont, chez Pindare, pour préverbe ἐν- quand le verbe simple est à initiale consonantique et ἐς- quand leur initiale est vocalique.

### O. 13.43-5

ὅσσα τ' ἐν Δελφοῖσιν ἀριστεύσατε,  
ἦδ' ἐχόρτοις ἐν λέοντος, δηρίομαι πολέσιν  
περὶ πλήθει καλῶν (...)

45

« Quant à toutes les premières places que vous<sup>204</sup> remportâtes à Delphes (les concours pythiques) et dans les enclos du lion (les concours néméens), je dispute avec beaucoup de la quantité de vos exploits ». C'est faire violence au grec que de lui extorquer, avec Boeckh<sup>205</sup>, le sens suivant, en admettant qu'il soit satisfaisant (ce qu'il n'est même pas) : « vous avez remporté plus de victoires que beaucoup d'athlètes dont on additionnerait toutes les victoires ». On ne peut pas non plus tirer du grec l'idée que Pindare rivalise avec beaucoup d'autres encomiastes dans la célébration de tant de victoires<sup>206</sup> : περὶ πλήθει καλῶν indique que l'objet de la dispute est le nombre de victoires. Le grec peut signifier un désaccord de Pindare avec beaucoup de ses collègues sur le nombre des victoires, mais cette idée nous paraît carrément absurde. On atténue l'exorbitance de son incongruité en comprenant avec Gentili, « io sfido molti per tante belle imprese », interprétation à laquelle se rallie Mme Peri<sup>207</sup> et qu'elle qualifie de « neutra, con πολέσιν generico ». Mais cette atténuation se fait au prix de l'exactitude, car, si l'on n'est pas obligé de rapporter πολέσιν aux collègues et rivaux de Pindare, il reste que le dénominatif δηρίομαι<sup>208</sup>, latin « certo, certare », tiré de δῆρις, « certamen », étymologiquement « séparation », « déchirure »<sup>209</sup>, ne signifie pas « sfido ». C'est non sans jouer sur les mots que, pour soutenir « sfido », Mme Peri explique que le verbe, construit avec le datif, « vale “lanciare una sfida” ». « Nichtig und abgeschmackt wäre es, wenn Pindar es nur mit vielen (was für vielen ?) aufnehmen

<sup>203</sup> « Zur Syntax der indogermanischen Sprachen, besonders des Griechischen », 184.

<sup>204</sup> Xénophon et les autres Oligaitides, explique-t-on. Voir le chapitre « The Oligaitidai and their Victories » chez Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 98-117.

<sup>205</sup> Voir aussi O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923<sup>2</sup>, 514.

<sup>206</sup> Voir N. 9.54-5 ὑπὲρ πολλῶν τε τιμαλφεῖν λόγοις | νίκαν (majuscule par Bury) « et (je forme le vœu) d'exalter avec mes paroles élogieuses la victoire en surpassant beaucoup (d'autres poètes) ».

<sup>207</sup> *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 63.

<sup>208</sup> Nous considérons que Schulze, *Quaestiones epicae*, 348-9 a prouvé l'acceptabilité de cette forme et de la scansion brève de l'« iota ».

<sup>209</sup> Voir F. Bopp, *Vergleichendes Accentuationssystem (...) des Sanskrit und Griechischen*, Berlin 1854, 289 n. 232 ; *Vergleichende Grammatik*<sup>2</sup>, Berlin 1861, III, 380-1 = *Grammaire comparée*<sup>2</sup>, trad. M. Bréal, Paris 1878, IV, 267 ; Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 326.

wollte », objecte Wilamowitz<sup>210</sup>. Plutôt que de recourir à des subterfuges dignes de scholiastes, un philologue doit savoir tirer les conséquences d'un constat incontestable. Une partie de la solution s'offre d'elle-même. Hermann, Bergk et Wilamowitz reconnaissent sous πολέσιν un datif du substantif πόλις, attique πόλεσι(ν) mais chez Pindare πολίεσ(σ)ι (P. 7.9 et fr. 43.3 Maehler)<sup>211</sup>, qui est exclu par le mètre<sup>212</sup>. Bergk et Wilamowitz envisagent πόλισιν, connu comme forme ionienne (Hérodote par exemple) mais aussi attesté dans une inscription arcadienne (Mantinée, *IPArk* 9,9, πόλισι<sup>213</sup>). Toutefois δηρίομαι fait difficulté : nous en voulons pour preuve la paraphrase de Wilamowitz lui-même, « (...) daß das Geschlecht der Oligaiithiden es an Siegen mit ganzen Staaten aufnehmen kann », qui cadre non avec δηρίομαι mais avec δηρίεσθε ou δηρίετε<sup>214</sup>, métriquement impossibles. Nous suggérons que Pindare s'adresse ici à Xénophon et à son père Thessalos (cf. v. 29-40) en tant que représentants des Oligaiithides (les v. 40-2 mentionnent brièvement le grand-père Ptoiódoros, Terpsias et Éritimos) et que la solution du problème est la restitution du duel δηρίετον<sup>215</sup> : « quant à toutes les premières places que vous remportâtes à Delphes et dans les enclos du lion, vous

<sup>210</sup> *Pindaros*, 369 n. 3.

<sup>211</sup> Un rapporteur cite πολέσιν (πολίεσσιν Boeckh, approuvé par Schroeder) dans le fr. 210.1 Maehler.

<sup>212</sup> Liberman, *Pindare. Pythiques*, 98, admet une double entente oraculaire de πολεῖς en P. 4.56, passage qui diffère de celui que nous étudions.

<sup>213</sup> Cette forme était seulement supposée ou déduite, du temps de Bergk, de Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, 244, et de É. Boisacq, *Les dialectes doriens*, Paris-Liège 1891, 144.

<sup>214</sup> Rapprocher *N.* 11.24-6 παρὰ Κασταλία | καὶ παρ' εὐδένδρῳ μολὼν ὄχθῳ Κρόνου | κάλλιον ἂν δηρίων τῶν ἐνόστησ' ἀντιπάλων « si, une fois arrivé là-bas, il avait concouru près de Castalie ou sur la colline bien arborée de Cronos, il serait revenu plus triomphalement que ses adversaires ». Nous adoptons, comme nous fimes jadis, la variante δηρίων τῶν (B), non δηριώντων (D), que Schulze, *Quaestiones epicae*, 348 n. 3 suggère non sans raison de corriger en δηριόντων. Mais la redondance δηριώντων ἀντιπάλων est choquante et παρὰ Κασταλία καὶ παρ' εὐδένδρῳ ὄχθῳ ne se rapporte adéquatement ni à μολὼν ni à ἐνόστησ(ε). Mme Cannata Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 583 nous objecte que, si on lit δηρίων, la place de τῶν est « anormale », ce qui exact. Mais cela ne veut pas dire que δηριώντων ou δηριόντων soit juste : nous suggérons que sous τῶν se cache l'adjectif possessif ὧν, « ses adversaires ». Nos rapporteurs nous objectent qu'on attendrait un participe non présent (δηρίων) mais aoriste. Cependant le participe présent se justifie parce que la phrase compacte équivaut à un système conditionnel avec un imparfait dans la protase (εἰ μολὼν ἐδηριάζετο) et un aoriste dans l'apodose (cf., pour cette combinaison, Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 352). Le participe présent correspond notoirement à l'imparfait de la protase : cf. Platon, *coniuiuium*, 208D οἶσι σύ, ἔφη, Ἀλκίησιν ὑπὲρ Αἰμῆτου ἀποθανεῖν ἂν, ἢ Ἀχιλλεῖα Πατρόκλῳ ἐπαποθανεῖν (...), μὴ οἰομένους [= εἰ μὴ ὄντο] ἀθάνατον μνήμην ἀρετῆς περὶ ἑαυτῶν ἔσεσθαι (...). La différence que fait le *LSJ* entre le moyen « contend » et l'actif « contest a prize » est factice, comme le prouve Théognis 1.995, σοὶ τ' εἴη καὶ ἔμοι σοφίης περὶ δηρισάντων, et Théocrite *eidyllia* 25.82 Gow, οὐκ ἂν οἱ θηρῶν τις ἐδήρισεν περὶ τιμῆς, rapprochés de Pindare fr. 52f.118-19 Maehler περὶ τιμῶν | δηρι|αζόμενον « disputant des privilèges ». Le sens n'est jamais que celui du latin « certo ».

<sup>215</sup> Voir *O.* 2.87 γαρύετον « ils croassent » (leçon contestée, voir O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923<sup>2</sup>, 98-9 et 512) ; 10.5, ἐρύκετον (impératif, « repoussez ») et A. Cuny, *Le nombre duel en grec*, Paris 1906, 470-1 ; Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 51-2. Pour la disparité de nombre ἀριστεύσατε / δηρίετον, comparer *O.* 9.43-5 καταβάντε... ἔθεντο... κτισσάσθαι (mais voir Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 186) ; *N.* 10.64-5 ἐξικέσθαι... ἐμήσαντο... πάθον.



disputez avec des cités du nombre d'exploits », « cum ciuitatibus de uictoriarum numero certatis », c'est-à-dire, comme l'explique Wilamowitz, « vos victoires sont aussi nombreuses que celles de cités entières ». Schroeder<sup>216</sup> croit savoir que les cités ne comptabilisaient pas les victoires de leurs athlètes et il en fait une objection à l'interprétation de Wilamowitz, mais il est évident que le poète veut dire ceci : « vos victoires sont aussi nombreuses que celles de cités entières, si l'on dénombre les victoires par cité » ; le propos du poète n'implique pas que chaque cité dénombrerait effectivement les victoires de leurs athlètes. La corruption de πόλιν et la mésintelligence de ΠΟΛΕΣΙΝ, considéré comme l'équivalent de πολλοῖς, et l'idée fausse que le poète est en désaccord avec πολλοῖς sur le nombre de victoires (cf. scholie 63a, διαφιλονεικήσω πλείστοις περὶ τῶν ὑμετέρων καλῶν) aura peut-être amené le changement du duel en δηρίομαι<sup>217</sup>. Ce n'est pas le seul passage qui a pu pâtir de ce type de faute. Dans *O.* 6.90-1, le locuteur est censé s'adresser ainsi à Aineas, l'homme chargé d'exécuter l'ode : ἐσσι γὰρ ἄγγελος ὀρθός, | ἡῦκόμων σκυτάλα Μοισᾶν, γλυκὺς κρατήρ ἀγαφθέγκτων αἰοδᾶν « car tu es un messenger droit, scytale des Muses à la belle chevelure, doux cratère de chants très sonores ». Adorjani<sup>218</sup> impute à un « mangelhaften Verständnis der Stelle » les corrections de Wilamowitz ἔστι (1886)<sup>219</sup> et, mieux, à notre avis, εἶσι (1922) : nous avouons peiner, comme Schroeder<sup>220</sup> et Yvonneau<sup>221</sup>, à avaler cette triple qualification du sujet Aineas dont le dernier volet fait de l'heureux exécutant un « doux cratère de chants très sonores ». Ce « mélangeur » (car κρατήρ, mycénien « ka-ra-te-ra », est un « nomen agentis »<sup>222</sup>) ne devrait-il pas être plutôt Pindare? La question se pose, comme on verra en comparant les passages accumulés par Nünlist<sup>223</sup>. La restitution de la troisième personne élimine cette difficulté et la surcharge de la qualification du sujet Aineas : « le scytale des Muses à la belle chevelure est en route, messenger droit, doux cratère de chants très sonores » (il s'agit de l'ode, dont l'évocation comme « cratère » est absolument pindarique). Loin qu'il soit nécessaire de donner à εἶσι un sens futur<sup>224</sup>, c'est le sens présent qui

<sup>216</sup> *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 514.

<sup>217</sup> Schulze, *Quaestiones epicae*, 348 n'était pas certain que l'« editorum consensus » fût fondé à établir le texte de notre passage tel qu'on le lit, avec δηρίομαι : il avait une fois de plus raison.

<sup>218</sup> *Pindars sechste olympische Siegesode*, 284.

<sup>219</sup> Faute inverse dans *N.* 3.76, où Bergk restitue τῶν οὐκ ἄπεσσι, « (quatre « vertus ») dont tu n'es pas éloigné » — il s'agit des caractères propres des trois âges de la vie et de la quatrième « vertu », sous laquelle les trois autres se subsument et qui est un leitmotiv pindarique (voir Liberman, « L'elogio pindarico di Teosseno (fr. 123) rivisitato », 163-9) : φρονεῖν τὸ παρκεῖμενον, ne pas sortir de sa condition et ne pas désirer ce qui n'est pas assorti à cette condition. Wilamowitz, *Pindaros*, 279 n. 2 fait valoir cette correction en faveur de la correction inverse dans *O.* 6.90.

<sup>220</sup> *Pindari carmina*, Lipsiae 1923<sup>2</sup>, 119-20 et 512.

<sup>221</sup> « Pindare et l'écriture », 5.

<sup>222</sup> Voir Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, I, 292.

<sup>223</sup> *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, 201-4 (cf. aussi Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, 630-53).

<sup>224</sup> Voir Slater, *Lexicon to Pindar*, 156 s. v. εἶμι : « in the indicative, probably a future sense is required ».

lui convient<sup>225</sup> : comparer fr. 137\* Maehler ὄλβιος ὅστις ἰδὼν κείν' εἶς' ὑπὸ χθόν'· οἶδε μὲν βίου τελευτάν, | οἶδεν δὲ διόσδοτον ἀρχάν « fortuné qui va dessous la terre après avoir vu ces Mystères : il connaît le terme de la vie, il en connaît le début dieudonné »<sup>226</sup>. Enfin, dans *N.* 9.28-31 εἰ δυνατόν, Κρονίων, πείραν μὲν ἀγάνορα Φοινικοστόλων | ἐγγέων ταύταν θανάτου πέρι καὶ ζωᾶς ἀναβάλλομαι ὥς πόρσιστα, μοῖραν δ' εὖνομον | αἰτέω σε παισὶν δαρὸν Αἰτναίων ὀπάζειν, | Ζεῦ πάτερ « si c'est possible<sup>227</sup>, fils de Cronos, je repousse le plus loin possible une telle (une autre ?)<sup>228</sup> épreuve étourdissante des lances empourprées (rougies de sang / puniques) <dans une lutte> à la mort et à la vie, et je te demande, Zeus Père, d'octroyer un durable destin d'eunomie aux fils des Etnéens », nous peinons à accepter l'indicatif présent ἀναβάλλομαι, d'après lequel le poète est dit accomplir lui-même ce dont il demande à Zeus l'effectuation<sup>229</sup>. On retrouve aisément ἀναβαλλέμεν, « (je te demande de) repousser », dont S. Karsten (1825) est le premier inventeur. Wackernagel corrige notoirement une faute analogue en *N.* 8.38 (καλύψαιμ', à la fin d'un vers !, pour l'infinitif καλύψαι, sc. εὔχομαι)<sup>230</sup>.

<sup>225</sup> Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, 14, 69-71, 120-1 et 257-8 relève et justifie finement la différence chez « Homère » entre εἶμι, le plus souvent « j'irai », et εἶσι, le plus souvent « il va ».

<sup>226</sup> « Pindarus de metempsychosi loquitur », C.A. Lobeck, *Aglaophamus*, Königsberg 1829, I, 69 n. [a].

<sup>227</sup> « Insolito il ricorso alla « possibilità » in una preghiera (un parallelo è rintracciabile nel *Vangelo di Matteo*, all'interno della preghiera di Cristo sul monte Getsemani, « Padre, se possibile, allontana da me questo calice ») », affirme Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 524, mais voir Xénophon, *Hell.* 5.4.30, ὦ πάτερ, Κλεώνυμός με κελεύει σου δεηθῆναι σῶσαι οἱ τὸν πατέρα· καὶ ἐγὼ ταῦτά σου δέομαι, εἰ δυνατόν ; *Ilias* 1.393, ἀλλὰ σὺ εἰ δύνασαι γε περισχεο παιδὸς ἐήος ; Ovide *met.* 10.274-5, « si, di, dare cuncta potestis, | sit coniunx, opto etc. » ; G. Appel, *De Romanorum pre-cationibus*, Gießen 1909, 154. Ces exemples montrent qu'il est aussi faux de dire que chez Pindare εἰ δυνατόν se justifie parce que la prière « invece di essere attribuita alla divinità, è espressa in prima persona ». Cette première personne du présent de l'indicatif ne saurait guère d'ailleurs « exprimer la prière ».

<sup>228</sup> U. von Wilamowitz, *Kleine Schriften IV. Lese Früchte und Verwandtes*, Berlin 1962, 9 remplace ταύταν, qui lui paraît privé de référent, par τακτάν (= κειμένην), censé faciliter le lien entre πείραν et θανάτου πέρι καὶ ζωᾶς.

<sup>229</sup> Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 102, allègue, après Dissen, *Perse* 2.36, « nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in aedis », c'est-à-dire « orat ut mittatur », « an idiom apparently unnoticed by commentators on Persius », mais, dans sa célèbre édition commentée de *Perse* (Leipzig 1843, 128), Otto Jahn explique correctement le passage de *Perse*. La nourrice envoie « le grêle être où elle place son espoir », à savoir le tout petit, là où elle souhaite qu'il aille, « spem macram supplice uoto | nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in aedis ». Le passage de *Perse* n'est en fait pas comparable à celui de Pindare, car, à la différence de ἀναβάλλομαι, « mittit » dit non la réalisation du désir mais le désir lui-même, en l'occurrence l'ambition de la nourrice pour le nourrisson.

<sup>230</sup> Nous rejetons l'alternative proposée par N. Lane, « Two Textual Notes on Pindar's Eighth *Nemean* », *CQ* 65, 2015, 356-60, à savoir ἐγὼ δ' ἀστοῖς ἀδεῖν καὶ χθονὶ γυῖα καλύψαις, « but I pray to please my fellow citizens even after hiding my limbs in the earth », au lieu de ἐγὼ δ' ἀστοῖς ἀδὼν καὶ χθονὶ γυῖα καλύψαι, « mais moi je prie simplement pour ensevelir mes membres dans la terre en ayant été agréable à mes concitoyens ». Lane méconnaît cet emploi intensif idiomatique de καί = latin « uel », allemand « auch nur » (cf. Hartung, *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*,

## O. 13.47-8

ἔπεται δ' ἐν ἐκάστω  
μέτρον· νοῆσαι δὲ καιρὸς ἄριστος.

« A tutte le cose si accompagna misura : ottimo a sapersi discernere è l'istante opportuno », traduit Mme Peri, en faisant l'impasse sur la préposition dans ἐν ἐκάστω<sup>231</sup>. On pourrait songer à rapprocher un passage étudié dans notre remarque sur O. 10.60-1 ἐν ἅπαντι κράτει | αἶθωνα κεραυνὸν ἀραρότα (10.82-3) « éclair incandescent qui sied à toute victoire (agonistique) », mais ἔπεται « sequitur » diffère par trop de ἀραρότα. Si l'idée générale n'est pas douteuse, il est très douteux qu'on puisse l'obtenir en tirant ἔπεται de ἔπομαι « suivre ». Nous étions, de notre côté, parvenu à la conclusion qu'en réalité ici ἔπεται provient de ἔπω et nous nous réjouissons de voir que Mme Peri en fait l'hypothèse. Pour nous, la chose est entendue. Le verbe a surtout survécu par ses composés, mais le simple, au sens propre, se trouve d'une manière indubitable dans l'*Iliade* 6.321-2 τὸν δ' εἶρ' ἐν θαλάμῳ περικαλλέα τεύχε' ἔποντα<sup>232</sup> | ἀσπίδα καὶ θώρηκα, καὶ ἀγκύλα τόξ' ἀφώνοντα. Les deux verbes ἔπω (latin « sepelio »<sup>233</sup>, « j'honore [d'une sépulture] ») et ἔπομαι (latin « sequor ») n'ont pas la même étymologie<sup>234</sup>, mais, selon Meier-Brügger<sup>235</sup>, ils se sont tellement contaminés l'un l'autre que ἔπομαι finit par être le moyen de ἔπω (cf. P. 1.50 τὰν Φιλοκτῆταιο δίκαν ἐφέπων

I, 135-6 ; W. Bäumlein, *Untersuchungen über griechische Partikeln*, Stuttgart 1861, 150-1 ; R. Kühner, B. Gerth, *Ausführliche Griechische Grammatik, Zweiter Teil, Satzlehre, Zweiter Band*, Hannover-Leipzig 1904, 254-5 ; J. Vahlen, *Gesammelte philologische Schriften*, Leipzig-Berlin 1911, I, 305), que Cicéron calque parfois au moyen de « etiam » (remarque de F. Hand, *Tursellinus seu de particulis Latinis*, Leipzig 1832, II, 566-7 ; Vahlen, *op. et loc. cit.*, ne parle pas de calque). Sa correction comporte, à nos yeux, une difficulté de sens : comment s'y prendre pour plaire à ses concitoyens après sa propre mort ?

<sup>231</sup> L'*Olimpica XIII* di Pindaro, 64. Elle sait que son rapprochement de Théognis 1.327-8 ἀμαρτωλαὶ γὰρ ἐν ἀνθρώποισιν ἔπονται | θνητοῖς, Κύρνε, ne tient pas.

<sup>232</sup> Voir L. Meyer, *Handbuch der griechischen Etymologie*, Leipzig 1901, I, 351-2 ; M. Stoevesandt, *Homers Ilias, Band IV, Sechster Gesang, Faszikel 2 : Kommentar*, Berlin-New York 2008, 109.

<sup>233</sup> Avec un élargissement de la racine, cf. sanscrit « sapar-yá-ti » comparé à « sápati » et voir Schulze, *Kleine Schriften*, 474, et M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg 1976, III, 429-30. Mme Peri rattache à la même famille le composé πολύσεπτος « très vénéré » (fr. 52ma.7 Maehler), qui est ordinairement rapporté à σέβω, dont l'origine est tout autre.

<sup>234</sup> C'est le génial Adalbert Kuhn qui s'est avisé de l'étymologie propre de ἔπω (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 2, 1853, 131). On a peiné et l'on peine parfois encore à prendre pleinement acte de la découverte de Kuhn. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 1879<sup>5</sup>, 460, Kühner-Blass, *Ausführliche Griechische Grammatik, Erster Teil, Elementar- und Formenlehre, Zweiter Band*, 423 et Mutzbauer, *Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der homerische Tempusgebrauch*, 102 évoquent la racine à laquelle ressortit ἔπω mais le rattachent encore à « sequor ».

<sup>235</sup> M. Meier-Brügger ap. C. Stray, M. Clarke, J.T. Katz, eds., *Liddell and Scott. The History, Methodology, and Languages of the World's Leading Lexicon of Ancient Greek*, Oxford 2019, 336.

« suivant la manière de Philoctète »). Pourrait-on dire que ἔπω (transitif) fournit à ἔπομαι (intransitif) un passif ?<sup>236</sup> Le sens « la mesure est suivie en toute chose » ne conviendrait guère à notre passage<sup>237</sup> ; ce dernier appelle plutôt « est objet de soin, de considération »<sup>238</sup>, ce qui n'implique pas qu'on parvienne *effectivement* toujours à observer la mesure. Pindare a une prédilection pour le composé ἀμφέπω, dont on recense quinze occurrences, auxquelles il faut peut-être ajouter un passage dont nous avons réservé l'examen pour la présente observation, *O.* 10.97-9 ἐγὼ δὲ συνεφαπτόμενος σπουδᾷ, κλυτὸν ἔθνος | Λοκρῶν ἀμφέπεσον, μέλιτι | εὐάνορα πόλιν καταβρέχων « quant à moi, qui mets mon soin à m'attacher à eux, me voilà tombé en embrassade de la nation de Locres, sur la cité, cité pourvue en hommes de valeur, de qui je fais pleuvoir une pluie de miel ». Cette apparition unique de ἀμφιπίνω chez Pindare, dans un sens non attesté ailleurs (« metaph., *take to one's heart* » *LSJ*<sup>239</sup>) qui peut être celui de ἀμφέπω, suggère à Bergk<sup>240</sup> de rétablir l'imparfait ἀμφίεπον qui, chez « Homère » et ailleurs dans la poésie épique, alterne avec ἄμφεπον. Chez Pindare, comme le remarque Bergk, le contexte requiert un aoriste (cf. αἴνησα v. 100), le même aoriste idiomatique auquel Pindare recourt quand il évoque son arrivée à l'endroit où il est censé célébrer le vainqueur et qu'il est courant de rendre par le présent de l'indicatif<sup>241</sup>. Mais, croit

<sup>236</sup> Nous considérons comme fourvoyée la défense par Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemeo*, 552-3, de ἔπεται transitif dans *N.* 10.37 (voir Wilamowitz, *Pindaros*, 425 n. 3, qui lit ἐπέβα) et abusif son retour à la ponctuation fautive qui amène à considérer ἔσπετο comme transitif dans *O.* 6.72. « Non conviene intervenire su un testo unanime, la cui anomalia era avvertita dallo scolio », dit-elle, mais l'« unanimité » inlassablement invoquée par les défenseurs de leçons très douteuses ou fausses est un faux-semblant qui se réduit à l'« unité » (le manuscrit-source qui comportait l'erreur) et le commentaire même antique d'une leçon fautive ou suspecte ne peut authentifier ladite leçon. Ces deux observations banales s'imposent ou devraient s'imposer d'évidence (voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 253 et « *Consensus codicum, consensus editorum*, méthodologie et pratique de l'ecdotique classique générale et propertienne en particulier », *ExClass* 27, 2023, 197-203), mais c'est un fait, non moins déplorable qu'indéniable, qu'il faut sans cesse les rappeler même aux auteurs d'éditions « critiques », accompagnées ou non de commentaires.

<sup>237</sup> « If, remarque justement un rapporteur, due measure were followed in every case, how could one account for the obvious instances where it is not followed ? ». On pourrait répondre à cette objection en donnant un sens conatif à ἔπεται. Le rapporteur suggère ἐπέτας δ' ἐν ἐκάστῳ | μέτρον, « “Due measure is a companion in every affair” whether we recognize it or not ». Mais ici, à la différence de *P.* 5.4, où la richesse est « une suivante qui amène beaucoup d'amis », ἐπέτας semble obscur, et, au fond, l'objection formulée contre la proposition « la mesure est suivie en toute chose » ne vaut-elle pas aussi contre « Due measure is a companion in every affair » ?

<sup>238</sup> Mme Peri traduit « riverita è in tutte le cose misura » et elle rapproche *P.* 9.78-9.

<sup>239</sup> Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 72, traduit « embraced » mais ce rendu ne change rien à la singularité de l'emploi métaphorique du verbe ἀμφιπίνω.

<sup>240</sup> Bergk, *Pindari carmina*, 1878<sup>4</sup>, 124. Rien ne prouve que Bergk ait distingué ἔπω de ἔπομαι étymologiquement, mais cela n'affecte pas son propos.

<sup>241</sup> On explique diversement cet aoriste : voir Erdmann, *De Pindari usu syntactico*, 59 ; Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 244 ; Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, 383 (ignore la contribution de von der Mühl que nous allons citer). « It is much simpler to assume that the aorist refers to the time before the ode was performed », objecte Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 53, à P. von der Mühl, *Ausgewählte Kleine Schriften*, Bâle 1975, 223 n. 53, qui, dans d'excellentes lignes, invoque

Bergk, Pindare a préféré l'imparfait<sup>242</sup>, qui était connu et métriquement adéquat, à l'inconnu et métriquement inadéquat \*ἀμφέσπον, analogique de ἐπέσπον, lequel est, lui, attesté dans la poésie épique et que l'on rattache à ἐφέπω<sup>243</sup>. En *P.* 4.133, nous avons bien ἐπέσποντο, « ils approuvèrent », qu'il faut rattacher à ἐφέπομαι<sup>244</sup> ; Pindare n'a pas -έσπον rattaché à -έπω. Selon Bergk, « quamquam Boeoti antiquitatis verborum tenaces fuerunt », Pindare avait écarté en raison de son obscurité l'aoriste \*ἀμφέσεπον<sup>245</sup>. Mais nous avons besoin d'un aoriste et cette forme est si proche de la « paradosis » ἀμφέπεσον que nous nous demandons si le poète n'avait pas écrit ἀμφέσεπον, forme remarquable extrêmement exposée et peut-être vestige archaïque. La tradition du texte pindarique aurait ainsi gardé la trace de la leçon véritable, récupérable grâce à une simple métathèse<sup>246</sup>. Nous rapprochons l'« emendatio palmaris » de Bekker περιέσπε(v) pour la leçon περιέπεσε(v) chez Flavius Josèphe *Ant. Iud.* 19.237 καὶ γὰρ τὸν νεκρὸν περιέσπεν τοῦ Γαῖου<sup>247</sup>.

une tradition indo-européenne ancienne et allègue *Rig-Veda* « ástōsi », αἰνήσα « je loue ». En tout cas, c'est, croyons-nous, le même emploi de l'aoriste que l'on trouve en védique et en grec et que, avant d'alléguer « ástōsi », Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*<sup>2</sup>, II 3, 764 décrit très bien : « Der Zeitpunkt des Vorgangs fällt gleichsam noch in die Gegenwart des Sprechenden hinein, und der Vorgang erscheint für den Sprechenden als aktuell, nicht als schon historisch ».

<sup>242</sup> Le *LSJ* donne ἀμφέπον comme « impf. or aor. » sans exposer ses raisons.

<sup>243</sup> Voir Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, 259 § 96b. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*<sup>2</sup>, II 3, 126 le rattache à la racine à laquelle ressortit « sequor ».

<sup>244</sup> Voir Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, 3 n. 1 ; Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 219 ; Willi, *Origins of the Greek Verb*, 74-5.

<sup>245</sup> L'absence d'aspiration dans ἐπ-έ-σπ-ον s'explique par une forme sans redoublement mais avec augment syllabique : voir Curtius, *Das Verbum der griechischen Sprache*, II, 31-2. Si l'on rattache \*ἀμφέσεπον à un tel aoriste, la forme n'est pas anormale, car l'aoriste thématique peut être bâti sur le degré zéro, \*ἔ-σπ-ον, ou le degré plein de la racine, \*ἔ-σεπ-ον (cf. Schwyzler, *Griechische Grammatik*, I, 746-7). Bergk fait peut-être fond sur l'idée ancienne d'une « syncope » dans la formation de l'aoriste à redoublement : \*ἔσπ- > \*ἔσεπ- > \*σέσεπ- (voir Kühner-Blass, *Ausführliche Griechische Grammatik, Erster Teil, Elementar- und Formenlehre, Zweiter Band*, 115 et 423). Rapprocher sanscrit présent « sápati », « il honore » ; aoriste 3 injonctif « sīṣapanta », « qu'ils se laissent honorer » (« sie sollen sich pflegen lassen », Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, III, 430). Mais l'aoriste à redoublement et sans augment \*ἔσπον (> \*σέ-σπ-) montre le degré zéro de la racine attendu dans un aoriste grec à redoublement. La forme \*ἔσεπ- > \*σέσεπ- est anormale ; on pourrait peut-être la défendre comme artificielle, créée d'après diverses analogies (cf. ἐπελες / ἐπλετο, tous deux chez Pindare ; γένετο / ἔγεντο, tous deux chez Pindare [cf. Szemerényi, *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, 168-77] et voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 52 à *P.* 1.92, \*ἐντράπλοισ pour ἐντραπέλοισ), mais ce n'est pas nécessaire puisque \*ἀμφ-έσεπ-ον peut être un aoriste thématique.

<sup>246</sup> La forme πεπαρεῖν / πεπορεῖν (v. l.) en *P.* 2.57, « artificial creation » ou « genuine archaism » (Willi, *Origins of the Greek verb*, 73-4), a bien résisté. Ce n'est pas le cas de θέν (*O.* 1.64) : voir notre observation sur *O.* 8.65.

<sup>247</sup> Justus von Destinon pourrait bien avoir raison de penser retrouver la vraie leçon περιέπωσι sous les variantes problématiques πείθωσι / πείθουσι / περιθέωσι dans *Bellum Iud.* 5.400-1 δεῖ γάρ, οἶμαι, τοὺς χωρίον ἅγιον νεμομένους ἐπιτρέπειν πάντα τῷ θεῷ δικάζειν καὶ καταφρονεῖν τότε χειρὸς

## O. 13.49-53

ἐγὼ δὲ ἴδιος ἐν κοινῷ σταλαίς  
 μήτῃν τε γαρύων παλαιγόνων 50  
 πόλεμόν τ' ἐν ἡρώϊαις ἀρεταῖσιν  
 οὐ ψεύσομ' ἄμφι Κορίνθῳ, Σίσυφον μὲν πικνότετον παλάμαις ὥς θεόν  
 καὶ τὰν πατρὸς ἀντία Μήδειαν θεμέναν γάμον, αὐτᾶ  
 [ναὶ σώτειραν Ἀργοῖ καὶ προπόλοις·

49-53 ut legendi uarietatem ad rem non pertinentem enotare supersedimus,  
 ita Hartmanno (1918) αὐτᾶ non ad θεμέναν γάμον sed ad ναὶ referenti nos  
 quoque adstipulari scito (secus nuperrime Peri).

« Pour ma part, engagé en mon particulier dans une expédition à visée collective, chantant et l'intelligence de ceux d'autrefois et la guerre où ils illustrèrent leur excellence héroïque, je ne mentirai pas sur Corinthe : Sisyphe, très habile en ses tours, comme un dieu, et Médée, qui, contre son père, assumait le mariage, assurant le salut de la nef Argo elle-même et de son équipage ». Le passage pâtit d'un déficit manifeste de « diagnose » chez la plupart des commentateurs. En effet, la difficulté de construction des accusatifs Σίσυφον et Μήδειαν (en ordre croissant d'improbabilité : « libres accusatifs épexégétiques » ; en dépendance de γαρύων v. 50 ; à mettre en rapport directement avec ψεύσομαι<sup>248</sup>) et l'étrangeté ou la faiblesse de ὥς θεόν<sup>249</sup> amènent inmanquablement à soupçonner que ces deux mots occupent la

ἀνθρωπίνης, ὅταν αὐτοὶ πείθωσι (tel est le « textus receptus ») τὸν ἄνω δικαστήν. Nous suggérons que, d'une manière analogue, sous les variantes προσέρπει et προσέλκει (O. 6.83, cf. scholie 142a, προσέρπει· προσάγει !) se cache un composé disparu \*προσούρει : ῥᾶτ' (καὶ Hartung) μ' ἐθέλοντα προσούρει (προσέλκει Hartung) καλλιρόαισι πνοαῖς (καλλιρόοισι ῥοαῖς Hartung d'après la variante καλλιρόοισι et les scholies 142bc et 143a, qui portent ῥοαῖς, mais voir Timothée, *Persae* 108, νῦν αἷταις φερόμεθ') | ματρομάτωρ ἐμὰ Στυμφαλὶς εὐανθὴς Μετώπα, « voilà que, non sans que j'y consente, m'entraîne en avant, sous des souffles d'air de belle coulée, la mère de ma mère, la stymphalienne fleurie Métopè » (Hartung, *Pindar's Werke, I. Die Olympischen Oden*, 238-41 est le premier Moderne à rattacher le v. 83 non à ce qui précède mais à ce qui suit ; voir aussi Lehnus, *Pindaro. Olimpiche*, 104-5, quoique nous trouvions problématique l'interprétation de ἄ comme article rapporté à ματρομάτωρ ἐμὰ Στυμφαλὶς εὐανθὴς Μετώπα). Le verbe σύρω (cf. Hésychios Σ 2796 σύρων· ἔλκων) n'apparaît pas dans le texte transmis de Pindare, mais voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 142, à P. 6.14. Il s'emploie idiomatiquement à propos de la traction du courant (cf. *Anth. Pal.* 9.84.1-2 = Antiphane II.1-2 Gow-Page, Νηὸς ἀλιστρέπτου πλαγκτὸν κύτος εἶδεν ἐπ' ἀκτῆς | μηλοβότης βλοσυροῖς κύμασι συρόμενον ; F. Passow, *Handwörterbuch der griechischen Sprache*, Leipzig, 1857<sup>2</sup>, II 2, 1763B 1c ; Wilamowitz, *Timotheos. Die Perser*, 44, sur le substantif σύρτης). Quoi qu'en dise Adorjani, *Pindars sechste olympische Siegesode*, 266, la leçon προσέρπει ne permet pas de donner un sens satisfaisant au participe ἐθέλοντα, qui implique le consentement à une contrainte prétendue, bien marquée par σύρω. La métaphore est nautique : la naïade Métopè entraîne, sur ses ondes, le vaisseau « poétologique » (cf. Nünlist, *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, 265-76).

<sup>248</sup> Voir Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 72.

<sup>249</sup> Lire Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 73-4.



place d'un participe présent régissant Σίσυφον et Μήδειαν. Le mérite de ce diagnostic revient à Bossler<sup>250</sup>, dont les conjectures αινέων et ὑμνέων satisfont du point de vue du sens, « je ne mentirai pas sur Corinthe en louant Sisyphe ou Médée ». Il n'est pas impossible que ὥς θεόν soit non la corruption du participe recherché mais un bouche-trou réparant sa disparition accidentelle. Dans ce cas, ἀπύων (cf. par exemple *O.* 5.19), « en célébrant », aurait aussi ses chances. Si au contraire (et cela paraît plus probable) ὥς θεόν est bien le résultat de la corruption d'un participe, l'homérique βωστρέων (Maas<sup>251</sup>), « en appelant à la rescousse », non attesté chez Pindare, est « paléographiquement » ingénieux, mais il s'écarte du sens plausible — de ce point de vue, ἀθρέων, l'autre idée de Maas, est exclu. Rien ne serait plus proche de ὥς θεόν que ὠθέων, « poussant devant moi », manière très hardie et peut-être, même pour Pindare, trop hardie, de dire « mettant en avant » (προφέρων) tout en faisant allusion à la pierre que pousse Sisyphe (cf. *Odyssea* 11.596 λᾶαν ἄνω ὥθεσκε ποτὶ λόφον)<sup>252</sup> ; on peut comparer l'emploi de ἀείρεσθαι « être soulevé » au sens du latin « extolli », « être exalté » (Slater, *Lexicon to Pindar*, s. v. αἰείρω 3), ἐπαείρω « exalter » (*O.* 9.20) et βαστάζω « porter »<sup>253</sup>, « soulever », d'où « exalter » dans deux passages remarquables et controversés, *O.* 12.19 et *I.* 3.8<sup>254</sup>. Mais la conjecture la plus plausible est peut-être le participe κοσμέων, qui à la fois offre un sens satisfaisant (« honorant », « célébrant », cf. *N.* 6.46<sup>255</sup>) et ne s'écarte pas excessivement du « ductus litterarum » (ΠΑΛΑΜΑΙC<K>OCMEΩN).

<sup>250</sup> *De praepositionum usu apud Pindarum*, 44-5 n. \*.

<sup>251</sup> Sur ces « marginalia » de Maas, voir Lehnus, *Maasiana & Callimachea*, 344.

<sup>252</sup> La notice de Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 1676-7, sur ὠθέω ne fait pas oublier les analyses où, en discutant les mots auxquels il rattache ce verbe, H. Osthoff en éclaire le sens : voir « Die tiefstufe im indogermanischen vocalismus » dans H. Osthoff, K. Brugmann, *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig 1881, IV, 188-93. Consulter également l'étude sémantique de A.F. Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, Detmold 1873, IV, 866-7.

<sup>253</sup> On rejette aujourd'hui le rapprochement étymologique βαστάζω / latin « gesto » (fréquentatifs) défendu par G. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1879<sup>5</sup>, 476 n° 638b.

<sup>254</sup> Voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 101-2.

<sup>255</sup> Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, traduit « adorni » (137), parle de « celebrazione » et rapproche Bacchylide 12.7 (425). Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 760 adopte l'étymologie qui rattache κόσμος au latin « censeo » mais aussi au sanscrit « śams- », « louer » : « The original meaning was probably 'to put in order (by speaking)'. The meaning 'to adorn' is probably secondary within Greek », remarque-t-il, mais la seconde observation pourrait bien non corroborer l'hypothèse formulée dans la première mais résulter d'elle. Selon Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, 571, « Il est clair que κόσμος exprime originellement la notion d' 'ordre, mise en ordre' », mais il privilégie la même étymologie que Beekes ; le sens d'« ornement » est déjà, comme Chantraine lui-même le remarque, dans l'*Illiade* (voir 4.145 ἀμφοτέρων κόσμος θ' ἵππων ἐλατῆρι τε κῦδος, avec Porzig, *Die Namen für Satzinhalte im Griechischen und im Indogermanischen*, 149). E. Fraenkel, *Index der kretischen Inschriften nebst Nachträgen und kurzem Abriss der Laut-, Formen- und Wortbildungslehre des kretischen Dialekts*, Göttingen 1915, 1076 mentionne en premier une autre étymologie, « \*κόμπσμος, cf. κομπός », qui évoque le lien entre l'adjectif latin « mundus », « soigné, élégant » et le substantif « mundus » (voir, sur tous ces mots et quelques autres, les analyses pionnières de Pott,

## O. 13.80-2

.....ὅταν δ' εὐρυσθενεῖ  
καρταίποδ' ἀναρῆναι Γαῖαόχῳ,  
θέμεν Ἰππία βωμὸν εὐθὺς Ἀθάνῃ.

81 καρταίποδ' : corr. Byz. | ἀναρῆναι codd. : αὐερῆναι Σ 114c v (apud Drachmann in apparatu critico), id est scholia in Pindari editione Romana a Zacharia Calliergo Cretensi confecta et anno 1515 prolata.

« Et (le devin ordonna à Bellérophon), après avoir sacrifié au dieu à la vaste puissance Gaiaochos un <taureau> au pied fort, d'établir aussitôt un autel en l'honneur d'Athéna Équestre ». Mme Peri<sup>256</sup> a raison de dire que ἀναρῆναι, « tirer la tête en arrière, égorger »<sup>257</sup>, est « l'unica lezione con valore testimoniale »<sup>258</sup>. Toutefois, même si la variante αὐερῆναι n'a que l'autorité d'une conjecture, elle mérite discussion : dans cette forme épique (éolienne), αὐ- forme une diphtongue (cf. *Ilias* 1.459 αὐέρυ|σαν μὲν πρῶτα καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν) qui, chez Pindare, ruinerait le mètre. Ce dernier requerrait αὐερῆναι (~~ ~ ~) > ἀφφερῆναι > ἀνφερῆναι<sup>259</sup> : « υ » est consonne<sup>260</sup>, exactement comme dans ἀνάτα, la forme éolienne que l'on trouve chez les poètes lesbiens<sup>261</sup> et, à côté de ἄτα, chez Pindare. Si l'on devait rejeter ἀναρῆναι, il ne serait pas difficile d'expliquer pourquoi cette forme se serait

*Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, IV, 383-8). « Mundus » serait une sorte de calque sémantique du grec κόσμος, senti comme étant à κομψός, « élégant », ce que « mundus » substantif est à « mundus » adjectif. A. Walde, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen, herausgeben und bearbeitet von J. Pokorny*, Berlin-Leipzig 1930, I, 403 et 471 met en avant l'étymologie κόσμος > \*κομπσμός et suppose que le substantif a été formé — formation très rare — à partir de l'adjectif κομψός, lequel apparaît dans la littérature attique au V<sup>e</sup> s. (l'attribution de ἄκομπος à Archiloque, fr. 158 Bergk, par le *LSJ* et Chantraine, 561 est une erreur : le fragment appartient aux Ἀρχιλοχοὶ de Cratinos, fr. 15 Kassel-Austin). Fraenkel repousse l'étymologie qui rapproche κόσμος du latin « corpus » et dont nous avons fait état en examinant O. 1.28b. Le promoteur de ce rapprochement, Brugmann (« 3. κόσμος », *IF* 28, 1911, 358-63), part lui aussi du primat de la notion d'ordre et de mise en ordre. Il n'exclut pas (360 n. 2) phonétiquement κόσμος > \*κόμπσμος, mais objecte que « die Bedeutungen passen weniger gut zueinander » — parce qu'il pose la notion d'ordre comme primaire ? Pott, *op. cit.*, 385-6 met en doute ce postulat. Il est vrai qu'il rattache κόσ-μος (> κός-μος) à κέ-καδ(< σ)-μαι : ce fut longtemps l'étymologie pour ainsi dire reçue (Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 138). Le premier inventeur de κόσμος > \*κόμπσμος semble être Brugmann, Fraenkel paraît avoir repris l'idée, Walde et Pokorny partent explicitement de Brugmann.

<sup>256</sup> *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 96.

<sup>257</sup> Voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 58-9 et 512.

<sup>258</sup> Voir Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 500.

<sup>259</sup> Voir, aussi pour la réduction de ἀφφε- à αὐε-, Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 224. M. Grammont, *Phonétique du grec ancien*, Lyon 1948, 53 cite ἔφαδε dans le Code de Gortyne à côté d'épique εὔαδε > \*ἔφα- > « \*eswa- ».

<sup>260</sup> Schulze, *Quaestiones epicae*, 59 n. 2 s'est égaré sur ce point.

<sup>261</sup> Voir Hamm, *Grammatik zu Sappho und Alkaios*, 18 § 17. En leur dictionnaire respectif, Chantraine (s. v. ἀάω) et, en 2010, Beekes (s. v. ἄτη) continuent d'écrire αὐάτα, graphie du *LSJ* corrigée dans le *Revised Supplement* de 1996.

substituée à ἀνερύη : ne comprenant pas que « υ » était consonne, on croyait se trouver face à une leçon amétrique αὔερύη. Selon Mme Peri, « Il confronto con ἀναρρύω / ἀνάρρυσις attestati ad es. in attico (Ar. Pax 890) e nel dorico siceliota (Epich. PCG fr. 198.2) sconsiglia di escludere come etimologicamente impossibile (...) la lezione concordemente trasmessa dai manoscritti ». Nous croyons qu'elle a encore raison sur ce point. Mais ἀναρρύη (> ἀναρρύ-<sup>262</sup>) ruinerait le mètre, – – ~ ~ (iambe), καρταίποδ' ἀνα- | ~ ~ ~ ~ ~ ( « dochmius Kaibelianus »), -ρύη Γαιαόχῳ (avec abrègement de la diphtongue -αι-<sup>263</sup>). On trouve bien dans une épître prétendue de Démocrite à Hippocrate, [Hippocrate] *epistulae* 23.2, 26 Putzger = Démocrite C fr. 6.2 Diels-Kranz σοφίη μὲν γὰρ ψυχὴν ἀναρύεται παθέων « la sagesse sauve l'âme des souffrances », mais, comme le suggère sinon son sens<sup>264</sup>, du moins sa voix et contrairement à ce que disent les dictionnaires<sup>265</sup>, ἀναρύεται se rattache non à ἐρύω « tirer » mais à ἔρυ(ο)μαι « sauver ». Il convient donc, si l'on veut, à juste titre, croyons-nous, défendre ἀναρύη<sup>266</sup> chez Pindare, de remarquer avec P. Maas que chez ce poète la scansion normale<sup>267</sup> est ἀπορηγνύμεναι (P. 4.198<sup>268</sup>), sans allongement de la finale du préverbe, non ἀπορρηγνύμεναι, même si l'on trouve chez lui le type ἀναρρηξαι (fr. 180.1 Maehler) et bien sûr ἄρρηκτον (I. 6.47).

<sup>262</sup> Voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 59, 317 et 327. Le « digamma efficiens » initial présumé ne joue pas dans N. 7.67 βίαία πάντ' ἐκ ποδὸς ἐρύσαις « ayant écarté de mon chemin toutes les violences ». Le participe ἐρύσαις exprime l'idée du latin « arcere » et se rapporte peut-être, quoi qu'en aient dictionnaires, lexiques et commentateurs, au verbe identifié sous la forme ἔρυ(ο)μαι « defendere servare arcere retinere », dépourvue de « digamma » : voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 325-9. Il relève (328) ἔρυτο passif dans Hésiode *Theog.* 304, mais ne discute pas N. 7.67 et remarque l'absence d'actif dans le « uerbum seruandi ».

<sup>263</sup> Voir Heimer, *Studia Pindarica*, 117 ; Schulze, *Quaestiones epicae*, 40-52.

<sup>264</sup> L'original est ou semble être σοφίη δὲ ψυχὴν παθῶν ἀφαιρείται (fr. B 31 Diels-Kranz).

<sup>265</sup> La position de l'*Index Hippocraticus* (I, Göttingen 1986) n'est pas, à nos yeux, claire : il a une entrée ἀναρ(ρ)ύομαι et la traduction latine « libero ». L'entrée suivante est ἀναρύω, expliqué « exhaurio » : il s'agit d'une variante papyrologique ἀναρύσαι, verbe composé tiré du simple ἀρύω, dans le traité *Sur les Vents* VI, 104,8 Littré (voir l'apparat critique à ce passage).

<sup>266</sup> Éliminer la résolution, propre à ce passage mais vénielle, du second temps fort du mètre iambique en contractant ἀναρύη en ἀνρύη (Triclinius approuvé par G. Hermann, *Opuscula*, Leipzig 1877, VIII, 126) est peut-être un remède pire que le mal : ἀνρ- est sans exemple chez Pindare et ἀνρύη risque d'être un « barbarisme » sinon en grec tout court (car -ανρ- n'est pas inconnu dans les inscriptions), du moins en grec pindarique. Il est vrai qu'un autre helléniste d'un calibre comparable, H.L. Ahrens, « Studien zum Agamemnon des Aeschylus », *Philologus, Erster Supplementband*, Göttingen 1860, 244-7, n'hésite pas à attribuer la forme ἀνρύων à Eschyle (*Ag.* 70), avec, de surcroît, « υ » long. Quant à la correction ἀερύη (avec contraction de ἀε-) d'abord imprimée par Schroeder, son auteur lui-même (*Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 514) l'a rejetée, à bon droit.

<sup>267</sup> Maas, *Epidaurische Hymnen*, 10 avec n. 5 : « Ol. 6, 83. 9, 91. 10, 70. 12, 15. 13, 81. Pyth. 4, 178. 198. 6, 37. 12, 17. Isthm. 8, 19. fr. 111, 5 [texte transmis]. 129, 3. 318 ; dagegen pp nur Isthm. 6, 47. 7, 44 (fraglich). fr. 180, 1. Ähnlich ist das Verhältnis am Wortanfang: die normalen Fälle habe ich nicht gezählt, pp Pyth. 1, 45. Nem. 5, 13. 50. 8, 29 ». Les fragments inconnus de Maas ne changent pas la donne.

<sup>268</sup> Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 281.

## O. 13.92

τὸν δ' ἐν Οὐλύμπῳ φάτναι Ζηνὸς ἀρχαῖαι δέκονται.

« Quant à Pégase, les antiques mangeoires de Zeus le reçoivent dans l'Olympe ». Mme Peri<sup>269</sup> explique que les φάτναι ἀρχαῖαι de Pindare sont les ἀμβρόσιαι κάπαι de *Ilias* 8.434 καὶ τοὺς μὲν (ἵππους) κατέδησαν ἐπ' ἀμβροσίῃσι κάπησιν. Les chevaux des dieux mangent ἀμβρόσιον εἶδαρ, *Ilias* 5.369 et 13.35 ; voir encore 5.777 τοῖσιν δ' ἀμβροσίην Σιμόεις ἀνέτειλε νέμεσθαι. Mais le rapprochement de Mme Peri ne fait que renforcer la perplexité où nous plonge l'épithète ἀρχαῖαι, qui intriguait déjà Thiersch en 1820<sup>270</sup>, comme le montre sa conjecture ἀργενναὶ (on lit πόλιν ἐν ἀργεννόνετι μαστῶ, « une cité sur un mamelon éclatant de blancheur », en *P.* 4.8). S'il ne s'agit pas d'une « faute par persévérance » due à ἀρχαῖα σοφίσμαθ(α) (v. 17), le passage de Pindare a peut-être été parasité par le souvenir de l'expression proverbiale εἰς ἀρχαίας φάτνας· ἐπὶ τῶν ἀπολαύσεώς τινος ἐκπεσόντων, εἶτα πάλιν ἐπὶ τὴν ἀρχαίαν ἀνελθόντων δίαταν (Photios E 276, II, 32 Theodoridis, avec la note de l'éditeur). On songerait à εὐξεσται « bien polies » en se rappelant *Ilias* 24.279-80 ἵππους δὲ Πριάμῳ ὕπαγον ζυγόν, οὓς ὁ γεραίός | αὐτὸς ἔχων ἀτίταλλεν εὐξέστη ἐπὶ φάτνῃ. Pindare n'a pas εὐξεστος mais il a trois occurrences de ξεστός, à propos d'une caisse de char polie (*P.* 2.10), d'un char à mules (*P.* 4.94), d'une pierre tombale (*N.* 10.67). Mais ce serait là une caractérisation banale pour les mangeoires de Zeus, et le mot est trop éloigné du « ductus litterarum » : un adjectif bien pindarique, ἀφνειαὶ<sup>271</sup> (sept occurrences),

<sup>269</sup> *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 106.

<sup>270</sup> « Vetus » (Horace *carm.* 3.18.7) est tout à fait approprié à l'autel rustique d'où s'élèvent les volutes de l'encens offert par les paysans de Mandela.

<sup>271</sup> Indépendamment de Vogt, *De metris Pindari*, 95-6 et de Schroeder, *Pindari carmina*, 26 § 46, pour qui seuls ἀφνεός et Ἀλφεός sont pindariques, Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 126-7 avec n. 17 se demande si Pindare n'a pas seulement utilisé et écrit ἀφνεός, non ἀφνειός et Ἀλφεός, non Ἀλφειός, parce que, dans la tradition directe, les mss. présentent la première forme partout où celle-ci est métriquement assurée, tandis qu'ils sont divisés dans les deux cas (*O.* 7.1, ἀφνειᾶς, où, comme l'explique notre observation sur *O.* 7.58-61, nous lisons ἀφνεᾶς, et 15, Ἀλφειῶ) où une « syllaba anceps » brève est au moins possible (« licentia primi systematis »). Il considère l'irrégularité de responsion (car ἀφνεᾶς et Ἀλφεῶ entraînent cette irrégularité) comme plus plausible qu'une variation de Pindare dans la « scansion » du mot. Indifférent aux arguments que fait valoir, avant Barrett, Felix Vogt dans la « quaestio tertia. De syllaba ancipiti in medio versu strophae doricæ » de sa thèse, 93-110, Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten*, 20 préfère la pureté de la responsion à la réduction de -εός / -ειός à -εός avec la scansion afférente. Dans *O.* 13.92, la forme préconisée par Vogt et Barrett, ἀφνεαί, introduirait (au temps faible du second pied d'une dipodie trochaïque) la même irrégularité de responsion, ici non autorisée par la « licentia primi systematis » et donc proscrire. Nous ne refusons pas ἀφνειός à Pindare. Comparons le cas de πνοαί (6 x) / πνοιαῖς (1 x), en quoi F. Solmsen, *Untersuchungen zur griechischen laut- und Verslehre*, Strassburg 1901, 112-14 reconnaît une forme avec allongement métrique empruntée à la poésie épique : la métrique impose la longue (πνοιαῖς) en *O.* 3.31. Le problème abordé par Barrett doit être traité à une échelle plus vaste : voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 40-52. Il admet chez Pindare la variation Ἀλφεός / Ἀλφειός. « Pindar, remarque un rapporteur, tolerates variants like ἵππιος / -ειος [voir Schroeder, 28 §

« riches », peut-être « toujours bien pourvues », conviendrait à l'évocation d'un cheval admis dans les mangeoires de l'Olympe et qui, contrairement à la situation que le proverbe εἰς ἀρχαίας φάτνας a en vue, connaît un changement de régime pour le mieux. Pindare n'aurait peut-être pas utilisé « ambrosie » et l'adjectif ἀμβρόσιος à propos de mangeoires. L'adjectif ἀφνειός qualifie les « terres de Pylades » en *P.* 11.15, et, très joliment, la main munificente de celui qui, dans la « propinatio » festive et nuptiale du début de la septième *Olympique*, tend la coupe écumante de vin<sup>272</sup>. Là comme ici on notera le jeu allitérant, Φιάλαν (...) ἀφνεῖς / φάτναι (...) ἀφνειαί.

## O. 13.106-8

..... τὰ δ' ὑπ' ὀφρύϊ Παρνασσίᾳ  
 ἔξ· Ἀργεῖ θ' ὅσσα καὶ ἐν Θήβαις· ὅσα τ' ἸἈρκάσιν ἀνάσσων†  
 μαρτυρήσει Λυκαίου βωμὸς ἄναξ (...)

« Victoires remportées au pied du sourcil<sup>273</sup> (roche abrupte) du Parnasse : six. Et combien à Argos et à Thèbes ! Et combien (de victoires) le maître-autel du Lycéen qui est le maître des Arcadiens n'attestera-t-il pas ! ». Nous sommes d'accord avec le diagnostic de Mme Peri<sup>274</sup> qu'incarnent les « cruces desperationis », telles qu'elle les dispose, sauf que, comme on verra, nous considérons ἄναξ comme correctement transmis (notons que la faute ἀνάσσων<sup>275</sup> suppose ἄναξ). Nous croyons toutefois que sa discussion des solutions envisageables manque de boussole, bien que les critiques qu'elle adresse au texte non métrique conjecturé par Mme Lomiento et édité par Gentili soient tout à fait fondées. Nous pensons qu'il faut rendre pleinement justice à l'« emendatio palmaris » par laquelle le « dernier » Bergk<sup>276</sup> change l'insensé et amétrique Ἀρκάσιν ἀνάσσων en Ἀρκάσι

50], Καδμείος / -εἶος, Νέμεα / -εἰα, τέλεος / -ειος, νόμπος / -εἶος. This makes it rather unlikely that Pindar would have been as picky as Barrett contends ».

<sup>272</sup> L'épithète est encore plus heureuse si elle conserve une trace de l'étymologie qui la rattache au mot ἄφρός « écume » et au latin « amnis », si l'on en croit A. Willi, « Flowing riches: Greek ἄφρεος and Indo-European Streams », dans *Indo-European Perspectives: Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, 323-37 (il n'exploite pas le passage de Pindare) — « does not convince », juge Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 177. Willi, « Flowing riches », 323-4 se débarrasse un peu vite, nous semble-t-il, du rattachement de ἄφ-ρος / ἄφ-ρεος à sanscrit « āp-naḥ », latin « ops », proposé et défendu pour la première fois non par Michel Bréal (1905-1906) mais par Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1862<sup>1</sup>, II, 92 ; édition en un volume avec la collaboration d'E. Windisch, Leipzig 1879<sup>5</sup>, 510. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg 1956, I, 40 maintient cette étymologie, que Beekes qualifie de « now generally rejected ».

<sup>273</sup> Voir J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, Leipzig 1879, III, 100.

<sup>274</sup> *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 20 et 118-21.

<sup>275</sup> « Antiqua περιγραφή voci ἄναξ superscripta », explique Bergk, *Pindari carmina*, 1878<sup>4</sup>, 138-9.

<sup>276</sup> *Pindari carmina*, 1878<sup>4</sup>, 139. Il reconnaît s'être auparavant fourvoyé. Il s'en faut que les cor-

βάσσαις, « dans les vallons arcadiens » : en *O.* 3.27 Pindare parle des gorges et des anfractuosités très sinueuses de l'Arcadie, Ἀρκადίας ἀπὸ δειρᾶν καὶ πολυγνάμπτων μυχῶν ; ici la « vraisemblance paléographique » et la topographie imposent βάσσαις, « vallons »<sup>277</sup> (quatre occurrences chez Pindare). Mme Peri observe à juste titre que l'usage réclame la présence du substantif qualifié par Λυκαίου. Ce substantif est tout trouvé, c'est βωμοῦ, dont la dernière syllabe est, selon l'usage<sup>278</sup>, abrégée en hiatus devant l'initiale brève de ἄναξ privé de « digamma » (c'est le cas dans la majorité des occurrences du substantif) : Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ est un « kenning » du type χρυσεῶν οἰκῶν ἄναξ καὶ γαμβρὸς Ἥρας (*I.* 4.60)<sup>279</sup>, « le maître des maisons d'or et l'époux d'Héra »<sup>280</sup>. De Λυκαίου βωμοῦ rapprocher fr. 52f.114 Maehler Ἐρκεῖον... βωμόν « l'autel Hercien », c'est-à-dire « l'autel de Zeus Hercien »<sup>281</sup>. Il y a, pensons-nous, un degré non négligeable de probabilité que la version originale du passage soit ὅσα τ' Ἀρκάσι βάσσαις μαρτυρήσει Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ « et combien de victoires remportées dans les vallons de l'Arcadie le Maître de l'autel lycéen n'attestera-t-il pas ! »<sup>282</sup>.

rections les plus élégantes et les plus simples apparaissent toujours immédiatement, et, hélas !, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient toujours reconnues. Mais c'est à tort que Bergk soupçonne le futur caractéristique μαρτυρήσει : voir I.L. Pfeijffer, *First Person Futures in Pindar*, Stuttgart 1999, 51.

<sup>277</sup> « Nam, précise Bergk, in convalle olim Lycaea celebrari solita sunt, cf. Curtius Pelop. I 300 [E. Curtius, *Peloponnesos. Eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel*, Gotha, 1851, I, 299-304] ». Voir aussi C. Bursian, *Geographie von Griechenland*, Leipzig 1868-72, II, 237, qui citent les passages de Pindare pertinents ; D. Gilman Romano, « The hippodrome and the equestrian contests at the sanctuary of Zeus on Mt. Lykaion, Arcadia », dans J.-C. Moretti, P. Valavanis, eds., *Les hippodromes et les concours hippiques dans la Grèce antique*, Athina 2019, 27-44.

<sup>278</sup> Voir par exemple *P.* 4.5 ἀποδάμοῦ Ἀπόλλωνος.

<sup>279</sup> Sur cet emploi de ἄναξ, voir M.L. West, *The East Face of Helicon*, Oxford 2007, 545-7. Mme Peri donne de nombreux exemples du « kenning ». « Eine kühne Metonymie », observe, à propos de Λυκαίου βωμὸς ἄναξ, K. Stegmann von Pritzwald, *Zur Geschichte der Herrscherbezeichnung von Homer bis Plato*, Leipzig 1930, 81-2. « Ob, poursuit-il, der Altar des Zeus Lykaeos als “Fürst der Altäre” oder als “Fürst von Arkadien” gedacht ist, ἄναξ ist er insofern, weil ihm ein ein Ding beeinflussendes Übergeordnetsein zugemessen werden kann. Und gerade die Einwirkung des Altars soll ja hier dargestellt werden ; ein Führerausdruck etwa an solcher Stelle würde nur ein Sein konstatieren können ». Notre correction résout la difficulté que cet érudit tente d'affronter en collant au texte transmis. M. Sotiriou, « Poet, Patron, Message : Witness-Roles and the Game of Truth in Epinician Eidography », dans A. Markantonatos, V. Liotsakis, A. Serafim, *Witnesses and Evidence in Ancient Greek Literature*, Berlin-Boston 2021, 240-1 reproduit et paraphrase imperturbablement le texte transmis comme s'il était correct et ne présentait aucune difficulté.

<sup>280</sup> Mme Peri fait donc fausse route en suggérant de remplacer ἄναξ par le bouche-trou ἰδών. Wilamowitz, *Pindaros*, 370-1 n. 3 n'a guère brillé dans l'émendation de ce passage : il lit ὅσα τ' Ἀρκὰς (Ἀρκὰς Hermann) ἄνακτος (avec « digamma efficiens ») μαρτυρήσει Λυκαίου βωμὸς ἅπαξ (= « für alle Mal » ; « in summa » selon Schroeder, *Pindari carmina*, 1923<sup>2</sup>, 514). Nous ne pouvons voir en ἅπαξ qu'un affreux bouche-trou.

<sup>281</sup> Voir S. Radt, *Pindars zweiter und sechster Paian*, Amsterdam 1958, 161 et K. Brugmann, « Altitalisches », *IF* 15, 1903, 69-86, spéc. 86. Pourquoi minuscule-t-on cette épiclèse (cf. « Iuppiter Penetralis ») et Τέλειος (cf. *O.* 13.115) ?

<sup>282</sup> Un rapporteur nous informe du lancement d'une autre restitution, ὅσα τ' Ἀρκὰς ἀνάσσων | μαρτυρήσει Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ, « and all those (victories) to which the Arcadian Lord presiding over his Lykaian altar will bear witness ». Si Ἀρκὰς ἀνάσσων Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ ne nous agré



Il faut, comme Wilamowitz l'a rappelé mais en vain<sup>283</sup>, supprimer le point en haut après ἀναξ, car les toponymes qui suivent en une cascade expressive sont autant de sujets de μαρτυρήσει dans l'exclamative ὅσα μαρτυρήσει : Πέλλανά τε καὶ Σικυῶν καὶ Μέγαρ' Αἰακιδᾶν τ' εὐερκὲς ἄλσος ἃ τ' Ἐλευσίς καὶ λιπαρὰ Μαραθῶν ταί θ' ὑπ' Αἴτνας ὑψιλόφου καλλίπλουτοι πόλεις ἃ τ' Εὐβοία. S'appuyant sur cette observation, un rapporteur objecte que « Maître de l'autel lycéen » jure avec les autres sujets de μαρτυρήσει, qui sont des toponymes, et l'idée que Zeus est appelé à attester les victoires l'étonne. Mais « le maître-autel du Lycéen » tranche aussi avec les autres sujets de μαρτυρήσει, ce qui montre l'intention de mettre en relief les *Lykaia*<sup>284</sup> et Zeus Lycéen. La « uariatio » du changement typologique de sujet « Maître de l'autel lycéen » opère cette mise en relief tout en indiquant, par le truchement de l'épiclèse du dieu, un lieu précis et des « jeux ». Pourquoi un dieu — en l'occurrence Zeus, invoqué v. 26 et 115 et évoqué v. 106 en tant que « signore di Olimpia e di quelle agoni »<sup>285</sup> — ne pourrait-il pas attester les victoires que remportèrent ses protégés à des « jeux » institués en son honneur et qu'il vit du sommet du mont Lycée<sup>286</sup>, également appelé Olympos<sup>287</sup> ? Zeus Λυκαῖος, dont le τέμενος était réputé être privé d'ombre et priver de leur ombre

pas, nous nous félicitons de constater que Λυκαίου βωμοῦ ἀναξ est venu à l'esprit d'un autre critique.

<sup>283</sup> Les éditeurs de Pindare continuent de mettre le point en haut après ἀναξ, rendant le passage inconstructible. Mme Peri ne s'interroge pas sur la construction. Restituons, sans changer aucune lettre, l'exclamation dont l'oblitération dépare Eschyle *Choeph.* 434 τὸ πᾶν ἀτίμως ἔλεξας, οἴμοι. Comme l'explique très bien H. Weil, *Aeschyli quae supersunt tragoediae*, vol. I. sect. 2., *Choephoroi*, Gießen 1860, 55, Oreste réagit à l'évocation de tous les affronts infligés à Agamemnon. Mais ἀτίμως ἔλεξας fait difficulté, car l'explication de Garvie, *Aeschylus. Choephoroi*, 162, « a compressed phrase in which the adverb refers to the content rather than the manner », est intenable : il faut, croyons-nous, entendre τὸ πᾶν ἄτιμ' ὡς ἔλεξας, « comme tu as complètement recensé les affronts ! ».

<sup>284</sup> Voir Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 121.

<sup>285</sup> Voir Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 116-17. Nous rapprocherions Eschyle *Choeph.* 583-4 τὰ δ' ἄλλα τούτῳ δεῦρ' ἐποπτεῦσαι λέγω, | ξιφηφόρους ἀγῶνας ὀρθώσαντί μοι, si, à l'instar de certains exégètes, nous pensions qu'Oreste s'adresse à Apollon Agyieus ou à Hermès ἐναγώνιος et que nous ne croyions pas, avec K.O. Müller (*Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft* 3, 1836, 34-5) et d'autres, que le déictique renvoie à Agamemnon.

<sup>286</sup> Voir Pausanias 8.38.7 ἔστι δὲ ἐπὶ τῇ ἄκρᾳ τῇ ἀνωτάτῳ τοῦ ὄρους γῆς χῶμα, Διὸς τοῦ Λυκαίου βωμός, καὶ ἡ Πελοπόννησος τὰ πολλὰ ἐστὶν ἀπ' αὐτοῦ σύνοπτος.

<sup>287</sup> Voir Pausanias 8.38.2 avec le commentaire de H. Hitzig et de H. Blümner, Leipzig 1907, 255.

ceux qui y pénétraient<sup>288</sup>, est un dieu qui voit et peut attester<sup>289</sup>. Au début de la quatrième *Olympique* (victoire remportée en 452), le locuteur invoque Zeus et déclare que la ronde de ses filles les Heures, accompagnée des accents changeants de la lyre, l'ont amené à Olympie afin qu'il témoigne des plus sublimes luttes: *τεαὶ γὰρ Ὡραι | ὑπὸ ποικιλοφόρμιγγος αἰοιδᾶς ἐλίσσόμεναί μ' ἐπεμψαν | ὑψηλοτάτων μάρτυρ' ἀέθλων*. Cette manière recherchée de dire que l'écoulement de l'intervalle entre les « jeux » amène le locuteur à Olympie lie son témoignage à Zeus par le truchement de ses filles. Dans le passage de l'*Olympique* XIII (victoire remportée en 464), c'est, si nous voyons juste, le locuteur qui appelle Zeus à attester les victoires et donc à garantir la sincérité du témoignage poétique<sup>290</sup> qui les mentionne. On se sert du texte transmis de notre passage pour illustrer *O*.

<sup>288</sup> Voir Pausanias 8.38.5 avec le commentaire de Hitzig-Blümner, 257. Le Zeus Lycéen est alors, comme l'entendait A.B. Cook (*Zeus. A Study in Ancient Religion*, Cambridge 1914, I, 63-8), un « dieu de lumière », que cette conception implique, entre *Λυκαῖος* et la famille de mots indiquant la lumière (cf. par ex. *ἀμφιλόκη*), un lien étymologiquement vrai ou faux (sur l'étymologie, voir J.N. Bremmer, *The World of Greek Religion and Mythology. Collected Essays II*, Tübingen 2019, 368-9). Lobeck, *Aglaophamus*, 894-5, approuvé par Welcker, *Kleine Schriften*, Bonn 1850, III, 162, raille le merveilleux de la luminosité intégrale du sanctuaire (cf. K.O. Müller, *Die Dorier*, Breslau 1844<sup>2</sup>, I 1-2, 309) sans être sensible à ce qu'il révèle de croyance. Cook insiste sur les deux colonnes placées devant l'autel *ὡς ἐπὶ ἀνίσχοντα... ἥλιον* (Paus. 8.38.7). Il est vrai qu'il n'est plus possible de faire valoir en faveur du « dieu de lumière » l'épithète *ἀστεροπός* (pour *ἀστερωπός*) accolée au Zeus Lycéen dans le célèbre fragment anapestique des *Ἀχαιοί* d'Achaïos (20 F 2,4 Snell-Kannicht), car Wilamowitz y restitue *ἄστοργος*, à juste titre. Il s'y agit en effet du sacrifice humain offert à Zeus Lycéen. Le lecteur s'amusera peut-être d'apprendre que D. Ohlenroth, *Das Abaton des Lykäischen Zeus und der Hain der Elaia, Zum Diskos von Phaistos und zur frühen griechischen Schriftkultur*, Tübingen 1996, 191 croit déchiffrer dans la face A du disque une « strophe » relative à Zeus *Λυκαῖος*, qualifié de *φαεινός*. La fin de la strophe signifierait : « (>Vom Gott<) gezeichnet und vereinsamt immerdar und heillos ganz soll der im Heiligtum, der es zu betreten versuchte, umkehren schattenlos (*ἄσκιος*) ».

<sup>289</sup> « Zeus, welcher (...) hoch oben auf dem Kamme des Berges gelagert ist und den man sicher nicht irgendwie als Richter, sondern einzig als Zeugen des für seinen Sohn Apollon so bedeutsamen Vorgangs zu betrachten hat. Ist er es doch, der Alles sieht und alles weiß », explique J. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie, Apollon*, Leipzig 1889, V, 441 à propos d'une célèbre *pélîkè* apulienne provenant de Ruvo, Naples Mus. Naz. 81392 (H 3231), et représentant la lice musicale entre Apollon et Marsyas.

<sup>290</sup> Dans *O*. 4.3 (voir Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, I, 34 n. 12), *μάρτυς* n'implique pas un témoignage oculaire, à la différence, selon nous, de *μαρτυρήσει* ici. Le mot *μάρ-τυς* (cf. *μέρ-τ-μνα*, latin « me-mor », « me-mor-ia », sanscrit « smr-ti » = « souvenir ») désigne étymologiquement un témoignage de mémoire : cf. Pott, *Etymologische Forschungen*<sup>2</sup>, II 3, 718 ; E. Leisi, *Der Zeuge im Attischen Recht*, Frauenfeld 1908, 1-5 ; Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 908-9 (mais l'hypothèse d'un « loan from Pre-Greek » est injustifiée, car, si l'on pose « r » voyelle et non, comme Beekes, consonne, on n'aboutit pas à « \*bratu- » et on n'a pas besoin de recourir au « deus ex machina » de l'emprunt). Le jugement de J.L. O'Neil, « The Treatment of Vocalic R and L in Greek », *Glotta* 47, 1969, 8-46, spéc. 15, « The postulated connection between “witness” and *μέρμνα* “care” cannot be regarded as highly probable », est à côté de la plaque. Leisi, 4-5 remarque que, si étymologiquement *μάρτυς* ne se rapporte qu'à la deuxième fonction du témoin, « er behält die Wahrnehmung im Gedächtnis », il peut désigner toutes les « trois phases de son activité », « er nimmt eine Tatsache oder einen Vorgang war », la deuxième, la troisième, « er berichtet darüber zu geeigneter Zeit », ou les « phases » 1 ou 3 séparément l'une de l'autre, la « phase » 2 étant signifiée par *μνήμων*.

9.98-9 σύνδικος δ' αὐτῷ Ἰολάου | τύμβος ἐνναλία τ' Ἐλευσίς ἀγλαΐαισιν, pris au sens de « ils attestent ses brillantes victoires, le tombeau de Iolaos et Éleusis la marine »<sup>291</sup>. Weir Smyth<sup>292</sup> cite les deux passages de Pindare à propos de Simonide fr. 261.7-9 Poltera μαρτυρεῖ δὲ καὶ Λεωνίδα, | ἀρετᾶς μέγαν λελοιπῶς | κόσμον ἀέναόν τε κλέος : « Leonidas, who was interred where he fell with the rest of his band, is a σύνδικος ». Si nous osions, nous ferions valoir ce texte de Simonide en illustration de notre correction de Pindare O. 13.108 : Zeus serait le σύνδικος<sup>293</sup> de l'athlète vainqueur non moins que de son laudateur. Or nul meilleur garant que Zeus : καρτερός | ὄρκος ἄμμιν μάρτυς ἔστω Ζεὺς ὁ γενέθλιος ἀμφοτέροις (P. 4.166-7) « que, puissant garant, nous soit témoin Zeus, notre ancêtre à tous deux ».

### O. 13.112-15

..... καὶ πᾶσαν κάτα  
Ἑλλάδ' εὐρήσεις ἐρευνῶν μάσσον' ἢ ὡς ἱδέμεν†.  
†ἀλλὰτ' κούφοισιν ἐκνεῦσαι ποσίν·  
Ζεῦ Τέλει', αἰδῶ {τε} δίδοι<sup>294</sup> καὶ τύχαν τερπνῶν γλυκεῖαν.

115 del. Byz. Quisquilias ad rem non pertinentes enotare supersedimus.

« Et en fouillant bien dans toute l'étendue de l'Hellade tu en trouveras plus (de victoires) qu'il n'est possible d'en voir. Mais, d'un pied agile, extrais-toi (de ce tourbillon) à la nage<sup>295</sup>. Zeus Terminal, donne (aux Oligaitides) le respect (de leurs concitoyens) et la douce collation des joies (des succès aux concours) ».

<sup>291</sup> À O. 9.98-9 et 13.108 Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, I, 30 (« Der Sieg wird oft "bezeugt" »), joint O. 7.86-7 ἐν Μεγάροισιν τ' οὐχ ἕτερον λιθίνα | ψᾶφος ἔχει λόγον « et à Mégare le vote gravé dans la pierre (« de iudicum sententiis inscriptum lapidi decretum », Boeckh, commentaire de 1821, 177) ne raconte pas une autre histoire ».

<sup>292</sup> *Greek Melic Poets*, 309.

<sup>293</sup> La plus ancienne attestation de ce mot au sens juridique technique, ici bien sûr métaphorique, est O. 9.98 (année 466), s'il est vrai que les *Suppliants* d'Eschyle (v. 726) furent données en 463: voir A.H. Sommerstein, *Aeschylus. Suppliants*, Cambridge 2019, 42. Sommerstein cite Euripide, *Medea* 158, Ζεὺς σοι τάδε συνδικήσει, passage qui nous intéresse au plus haut point. « The word, dit Sommerstein, properly denotes an advocate or supporting speaker in a lawsuit » ; pour une définition plus précise et plus exacte, voir U. Kahrstedt, *Untersuchungen zur Magistratur in Athen*, Stuttgart 1936, 223-4.

<sup>294</sup> On notera que cette forme seulement attestée (5 x) chez Pindare dans la littérature se trouve dans les inscriptions béotiennes : voir F. Bechtel, *Die griechischen Dialekte*, Berlin 1921, I, 289 ; Wackernagel, *Lectures on Syntax*, 278.

<sup>295</sup> Le caractère métaphorique du propos nous paraît excuser l'incohérence caractérisée et caractéristique (cf. Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 126) que relève un rapporteur entre « d'un pied agile » et « extrais-toi à la nage » : « only certain animals swam with their feet and when humans did so it was for a special reason (e.g. Caesar wishing to keep his papers dry at Plut. *Caes.* 49.4) ». Nous ne croyons pas qu'il faille envisager une faute de texte.

Mme Peri<sup>296</sup> ne voit pas de difficulté dans ἰδέμεν, que Bergk<sup>297</sup> jugeait « *haud dubie corruptum* » et que Wilamowitz<sup>298</sup> croyait nécessaire de justifier presque comme un effet *παρὰ προσδοκίαν*, « plus qu'il n'est possible d'en... voir ». Pindare, argue Wilamowitz, a déjà dit (v. 46) que les victoires des Oligaitides sont plus nombreuses que des grains de sable ; il renchérit maintenant en disant qu'on ne peut même pas les voir toutes : il faut en laisser de côté, « *man kann sie gar nicht alle sehen, muß dies oder jenes übersehen* ». Cette défense tombe à l'eau, si nous osons dire, car « *dies oder jenes übersehen* » montre bien que le mot attendu est celui que Wilamowitz cherche à noyer (il ne le cite pas, selon sa fâcheuse habitude) mais qui refait surface dans sa paraphrase : il s'agit de διῶμεν (W. von Christ, 1886), « énumérer », « passer en revue intégralement », cf. par exemple Platon *Crito* 47C ἵνα μὴ πάντα διῶμεν. L'infinifit ἰδέμεν est une anagramme approchée de διῶμεν, mais ce verbe n'apparaît pas avant Aristophane. Moins proche des lettres transmises mais plus susceptible d'avoir été employé par Pindare serait λεγέμεν au sens de « compter », « recenser » que le *LSJ* s. v. I.2ab illustre au moyen, par exemple, de *Odysea* 4.452 ; *O.* 13.46 οὐκ ἄν εἰδείην λέγειν ποντιᾶν ψάρων ἀριθμόν et, s'agissant du moyen, *P.* 4.189<sup>299</sup>. La faute λεγέμεν < ἰδέμεν relèverait d'une sorte d'« erreur polaire »<sup>300</sup>. Au vers suivant, ἀλλὰ altère le mètre, qui réclame deux brèves (aujourd'hui seuls Gentili et Mme Lomiento lisent

<sup>296</sup> *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 124.

<sup>297</sup> *Pindari carmina*, 139.

<sup>298</sup> *Pindaros*, 371.

<sup>299</sup> Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 273.

<sup>300</sup> Bien que le phénomène soit connu depuis longtemps, l'expression « erreur polaire » remonte à un article de D. Young (1967) sur la pathologie textuelle de Pindare : voir W.W. Briggs, Jr., « Housman and Polar Errors », *AJPh* 104, 1983, 268-77, spéc. 268 n. 2. Ce type d'erreur est plus répandu et plus varié que ne le croit Briggs. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Propertius*, 60 n. 98 suggère « inque... suum caput » chez Propertius 4.8.44 « reccidit inque suos mensa supina pedes ».

ἀλλά)<sup>301</sup>. Mme Peri admet ἄγε, qu'elle attribue à P. Maas<sup>302</sup>, mais écarte ἔκνευσον du même érudit<sup>303</sup> et conserve l'infinitif jussif. Si elle indique bien que l'infinitif jussif existe chez Pindare, elle ne prend pas garde que, dans les passages de ce poète où apparaît ἄγε<sup>304</sup>, ce mot est suivi d'un impératif (à une exception près, une première personne du pluriel du subjonctif aoriste) et jamais d'un infinitif. Or il n'y a aucune raison de rejeter l'infinitif ; loin qu'il faille modifier l'infinitif pour accueillir ἄγε, cette conjecture est peut-être à écarter. Nous ne prisons ni les corrections ἄνα, latin « domine » (Pauw ; vocatif présent chez Pindare) ou « surge » (Kayser ; forme absente de chez Pindare) ni μάλα κούφοισι δ' ἔκνεῦσαι de Wilamowitz. La conjonction ἀλλά risque de n'être qu'une parmi les interpolations destinées à éliminer l'asyndète caractéristique de Pindare, comme on sait depuis le travail pionnier de Dissen (1830) repris par Mme Hummel<sup>305</sup>. Dans ce cas, il est erroné de se fonder sur le « ductus litterarum » pour restituer le mot original (Maas lui-même considère ἀλλά comme une interpolation et ne fonde pas ἄγε sur ἀλλά). Ici la « poly-asyndète » est particulièrement expressive : la fin presse (telle est la « mise en scène » que la parole poétique fait d'elle-même), le poète

<sup>301</sup> L'apparent anapeste initial est en fait soit 1) la continuation — par delà la fin de vers, la « brevis in longo » et même l'hiatus (v. 67-8) — de l'hémipèdes masculin, en l'occurrence μάσσον' ἢ ὥς ἰδέμεν : voir W. Christ, *Die metrische Überlieferung der pindarischen Oden*, München 1868, 61 ; Vogt, *De metris Pindari*, 77 (cf. « quaestio altera. De continuatione rhythmici in strophis doriciis », 56-92) ; West, *Greek Metre*, 73 et Lucarini, *Commentariolum de origine atque natura dactylo-epitritorum*, 75 ; soit 2) un mètre trochaïque acéphale à second élément renversé, (–) ~ ~ –, à la place de – ~ ~ (μεταβολὴ κατὰ ῥυθμόν, cf. F. Bellermann, *Anonymi scriptio de musica*, Berlin 1841, 34 ; contra, Abert, *Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik*, 161 n. 2) : voir H. Juszat, *De irrationalitate studia rhythmica*, Leipzig 1893, 330-2, et Lucarini, 66-7. C'est l'analyse que paraîtraient appeler le colon trochaïque suivant (« lekythion ») et le rapprochement d'autres vers de Pindare commençant de la même manière : voir U. von Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 433. C'est aussi ce qu'exposait, à sa manière, Westphal, *Griechische Metrik*<sup>2</sup>, Leipzig 1868, 652-3, 657-9, 796-7, 814 et 816 (« mit anlautender Pause statt der ersten θέσις »), avant que son collègue A. Rossbach, *Griechische Metrik*<sup>2</sup>, Leipzig 1889, 424 ne postule un anapeste initial avec « syncope » de la θέσις suivante. Itsumi, *Pindaric Metre. The 'Other Half'*, 204 est aussi en faveur de l'acéphalie. Mme Peri, 142 se résout à écarter ἀλλά, dont le sens la satisfait pourtant et qui ne crée qu'une impureté de responsion modérée si, comme elle l'envisage, ~ ~ ~ équivalait à – ~ ~ (cf. West, *Greek Metre*, 73-4, lequel remarque cependant que les trois passages, un de Bacchylide et deux dans la tragédie, attestant cette responsion peuvent être corrompus). L'analyse de Gentili-Lomiento, « Nota metrica », 316, « responsione dell'epitrito trocaico con l'ionico a minore nelle strofe corrispondenti », est fourvoyée.

<sup>302</sup> Un rapporteur nous signale que ἄγε revient à Ahlwardt (1820).

<sup>303</sup> Maas recommande le subjonctif ἔκνεῦσω (cf. P. 1.60, première personne du pluriel) dans *Die neuen Responsionsfreiheiten*, 24, puis en 1919 il renonce à cette conjecture au motif que les lyriques n'emploient pas ainsi la première personne du singulier et il lui substitue ἔκνευσον ou le (non irréprochable) moyen ἔκνευσαι : voir ses *Kleine Schriften*, 29 et 32.

<sup>304</sup> O. 2.89 ; 13.68 (« an der respondienden Stelle », observe Maas en recommandant ἄγε v. 114) ; N. 6.28 (cités par Mme Peri). Nous avons signalé qu'on trouve un verbe au subjonctif après ἄγε en P. 1.60.

<sup>305</sup> *La syntaxe de Pindare*, 361-78. Sur le « horror asyndeti » des copistes, voir M.G. Xanthou, « Ludolph Dissen, August Boeckh, Gottfried Hermann and Tycho Mommsen: Tracing *Asyndeton*, Steering Influence », *BICS* 57, 2014, 1-20. On observera qu'avec son μάλα κούφοισι δ' ἔκνεῦσαι Wilamowitz lui-même est victime du syndrome du « horror asyndeti ».

doit rapidement s'extraire du tourbillon des trop nombreuses victoires, il passe d'une seconde personne (εὐρήσεις = εὐρήσει τις) à une autre seconde personne différente (c'est lui-même qu'il apostrophe v. 140) pour enfin invoquer Zeus Télaios (épithète doublement pertinente ici), à qui il adresse une prière que mettent en valeur la position finale et l'asyndète. L'interpolation de la conjonction ἀλλά aura causé la perte d'un mot qui fut peut-être la forme rarissime σύθι, « hâte-toi de t'extraire » : cf. Hésychios Σ 2217, III, 366 Hansen σύθι<sup>306</sup>. ἐλθέ ; I. 8.61-2, ἔσονται τε Μοισαῖον ἄρμα Νικοκλέος | μνᾶμα πυγμάχου κελαδῆσαι « et le chariot des Muses se hâte de célébrer la gloire mémorable du pugiliste Nikoklès ». L'actif σύθι équivaut ici pour le sens à un moyen (cf. σύτο, O. 1.20), c'est-à-dire à la correction, à notre avis fourvoyée, du lemme d'Hésychios par Cobet \*σύθητι (> \*σύθηθι avec dissimilation des aspirées)<sup>307</sup>. Ce sens intransitif de σύθι est diversement expliqué<sup>308</sup>. Nous ne croyons pas qu'il soit invraisemblable d'attribuer cette forme active de sens intransitif à Pindare au motif qu'il n'emploie que le moyen de ce verbe. Un rapporteur remarque ceci : « σύθι is glossed ἐλθέ on its one appearance, in Hesychius : evidently it did not govern an infinitive in the passage to which the gloss refers. » L'observation semble juste, mais elle n'empêche pas qu'on ait pu

<sup>306</sup> L'unique manuscrit, Marcianus Gr. 622, a l'accentuation paroxytone, qui implique « υ » bref. Malgré l'analogie trompeuse de κλῶθι, l'accentuation propérispomène σῶθι de l'édition de M. Schmidt (IV, 92), qui suit C. Goettling, *Allgemeine Lehre vom Accent der griechischen Sprache*, Jena 1835, 89 est abusive : voir Osthoff, « Die tiefstufe im indogermanischen vocalismus », dans Osthoff-Brugmann, *Morphologische Untersuchungen*, IV, 58-9 et Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 800 n. 6. Osthoff, 56 envisage non λῶθι mais λύθι dans un jeu de mots de Pindare, fr. 85 Maehler, sur διθύραμβος rapporté à un cri formulé par Zeus lors de la naissance de Dionysos, λῶθι ῥάμμα (voir Wilamowitz, *Pindaros*, 345 n. 3). Selon des sources commodément transcrites par van der Weiden, *The Dithyrambs of Pindar*, 227 et Lavecchia, *Pindari dithyramborum fragmenta*, 72, Pindare aurait dit λυθίραμβος à la place de διθύραμβος (épithète ou théonyme prétendu, cf. E.R. Dodds, *Euripides. Bacchae*, Oxford 1960<sup>2</sup>, 143, à Euripide, *Bacch.*, 526) et il aurait appelé Dionysos λυθίραμβος ou λυθίραμμος. Maehler, van der Weiden et S. Porres Caballero, « Dionysos' Definitive Rebirth (OF 328 I) », dans M. Herrero de Jáuregui et alii, eds., *Tracing Orpheus, Studies of Orphic Fragments*, Berlin-Boston 2011, 129 n. 10, et, avant eux, Welcker lui-même, *Griechische Götterlehre*, Göttingen 1860, II, 582 et Weir Smyth, *Greek Melic Poets*, xlv attribuent λυθίραμμος à Pindare non sans crédulité et même incurie, car la formation sans exemple de cette épithète ou de ce théonyme supposés est barbare (Slater, *Lexicon to Pindar*, 338 voit dans le mot « a Pindaric etymological interpretation of the word dithyramb »). D'après nous, λυθίραμβος / λυθίραμμος représente non une citation de Pindare mais deux extrapolations dont la dualité même dénonce l'inauthenticité. « Pindare joue sur le mot διθύραμβος de manière à suggérer qu'il comprend par là λυθίραμβος ou λυθίραμμος dit de Dionysos lui-même » : voilà ce qu'au fond, suggérons-nous, veulent dire les sources censées citer Pindare.

<sup>307</sup> C.G. Cobet, « Hesychiana », *Mnemosyne* 9, 1881, 378. Certains n'hésitaient pas, avant Cobet, à considérer σύθι comme une forme syncope de σύθητι.

<sup>308</sup> Voir Willi, *Origins of the Greek Verb*, 320. Lui-même compare, pertinemment, croyons-nous, l'impératif actif intransitif παῦε (« stop ! »), qui correspond à παύομαι, en sorte qu'on aurait cette analogie : σύθι : σύτο = παῦε : παύομαι. Mme F. Létoublon, « Aoristes et imparfaits des verbes de mouvement chez Homère », dans *Études homériques. Séminaire de recherche sous la direction de Michel Casevitz*, Lyon 1989, 86 voit dans σύθι un reliquat d'aoriste thématique de sens intransitif « à voyelle longue », écrit-elle erronément.



employer cet impératif actif dans le sens attesté pour le moyen *aussi* quand le verbe est suivi d'un infinitif. Pindare<sup>309</sup> utilise plusieurs fois le verbe ou le participe seuls au moyen avec le sens du latin « properare » ; il emploie le moyen suivi de l'infinitif une fois, dans le passage que nous avons cité.

<sup>309</sup> Voir Slater, *Lexicon to Pindar*, 464 s. v. σεύομαι.

